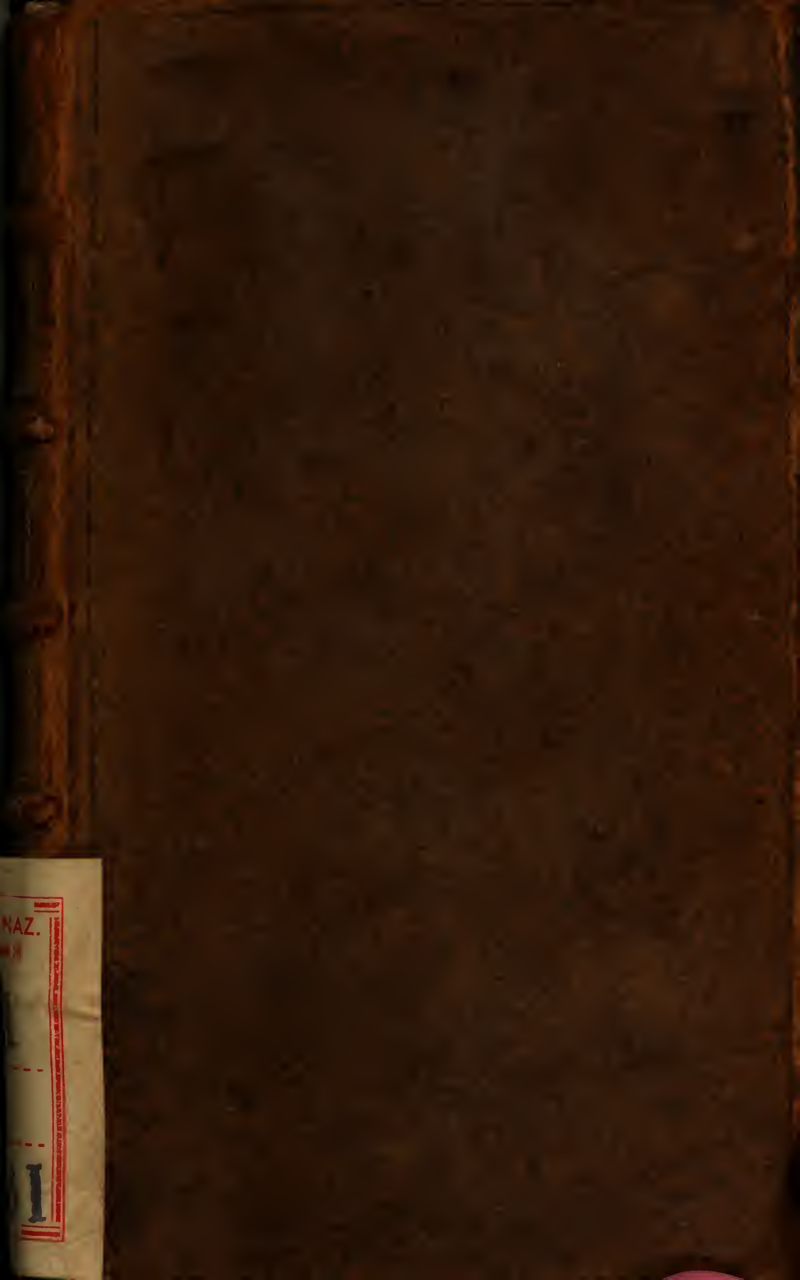
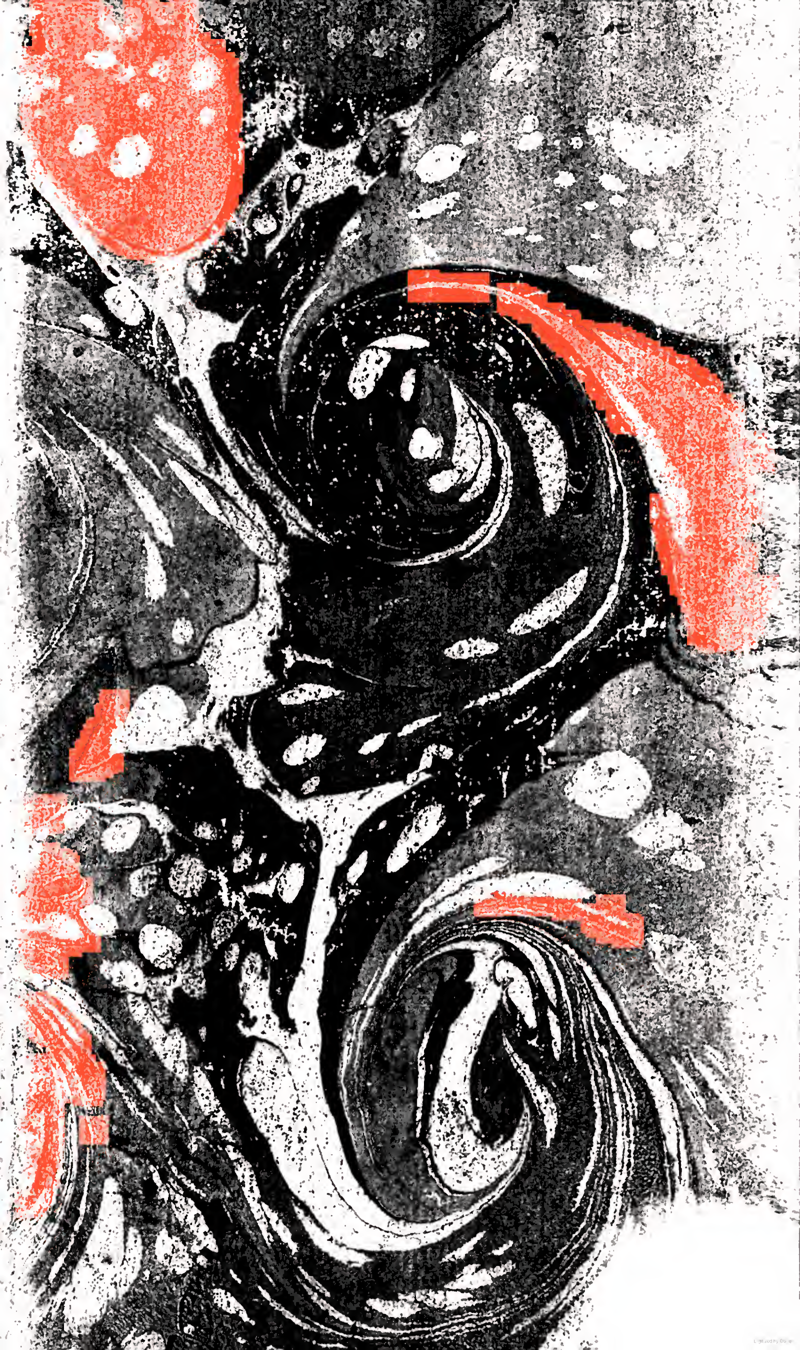
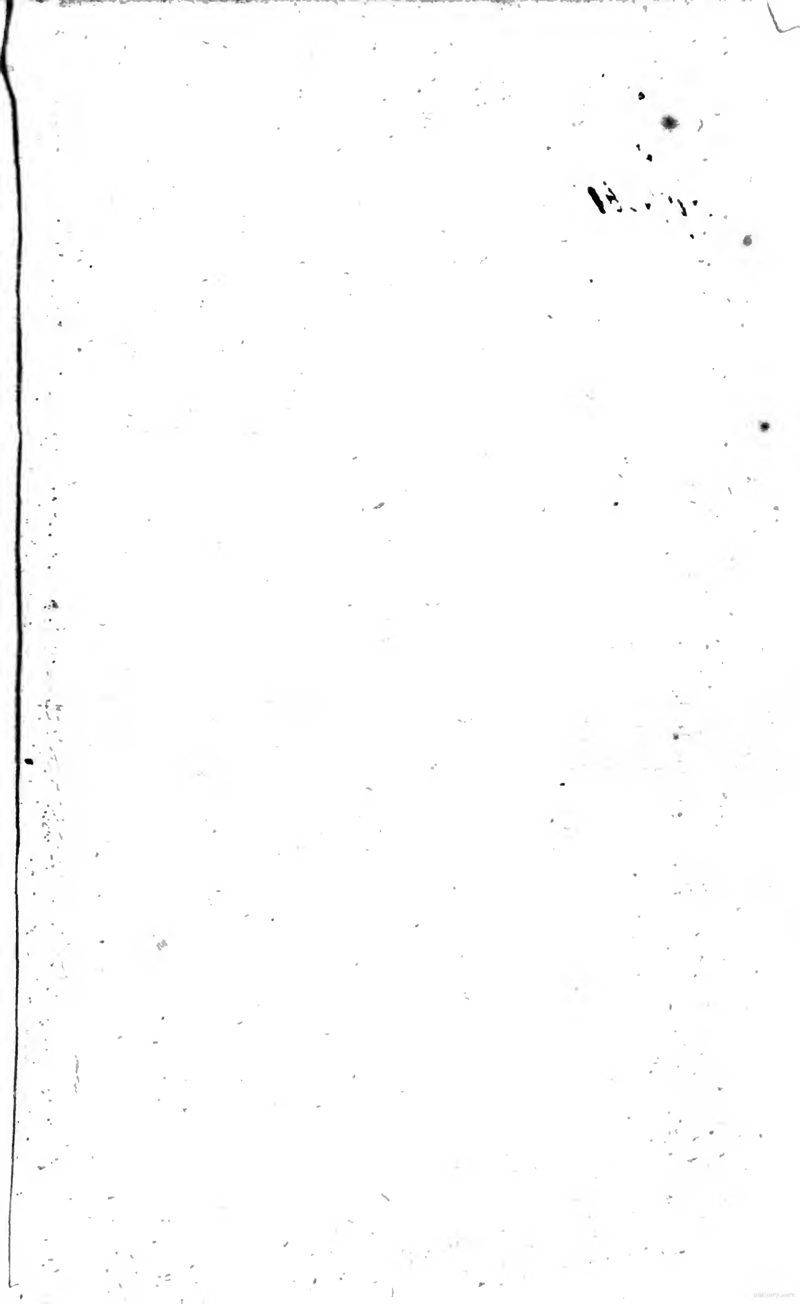

NAZ.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LVI
B
59 61
NAPOLI



LVI.
B.
59 a 61.



HISTOIRE

DE GRECE,

TOME PREMIER.

LVI.
B.
57. a 61.

HISTOIRE DE GRECE,

Traduite de l'Anglois de TEMPLE STANYAN.

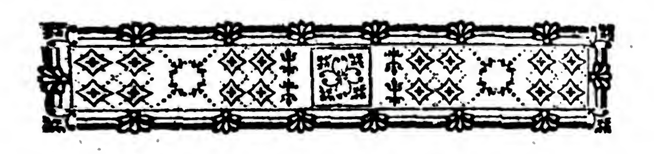
(Par Diderot)

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A

MILORD SOMMERS,

BARON D'EVESHAM.

ILORD,

Le desir que j'ai d'assurer aux Illustres de la Grece l'honneur de votre protection, est le plus grand témoignage de zéle que je puisse donner à

l'Antiquité : ſi j'aſpire à ce bonheur ſur le ſeul mérite de ces Héros, l'envie de leur rendre ſervice excuſera ma témérité. La faveur d'un homme, tel que vous, eſt une récompenſe duë à la mémoire de leurs grandes actions, qui ne brillent jamais davantage, que lorſqu'elles ſont autoriſées par des Perſonnages de la même trempe qu'eux. Jadis ils étoient animés d'une haine vigoureuſe contre tout perturbateur du genre humain: quel autre ſera maintenant leur appui, que celui qui s'eſt employé ſi glorieuſement à conſerver à la Patrie ſes droits & ſa liberté ? Vous ſeul,

MILORD, ne convenez point de la part que vous eutes dans cette heureuse entreprise, aussi soigneux d'écarter les applaudissemens qu'ardent à les mériter.

Embrasser avec zele les affaires les plus épineuses, les suivre avec assiduité, les conduire à leur fin sans sortir de sa tranquillité : faire le bien & borner ses vûës à la douceur d'avoir bien fait, s'immoler généreusement à sa Patrie, & lui dérober avec adresse les services qu'on lui rend, telles sont les qualités d'un illustre Citoyen, MILORD, & les vôtres.

Qu'il est difficile de se

refuser au plaisir de loüer, quand on loüe sans flatterie, & sans bassesse, & qu'un mérite généralement avoüé met un éloge autant à l'abri des soupçons que le mien : car dans tout ce peuple qui vous doit la félicité dont il joüit, est-il quelqu'un d'une ingratitude assez déterminée pour me contredire ?

Mais il est tems, MILORD, *de reconnoître mon insuffisance, & de céder à votre modestie. J'abandonne à ceux qui auront le bonheur d'écrire l'Histoire de notre siécle, le soin de vous peindre dignement à la postérité : ce fardeau est au-dessus de mes forces.*

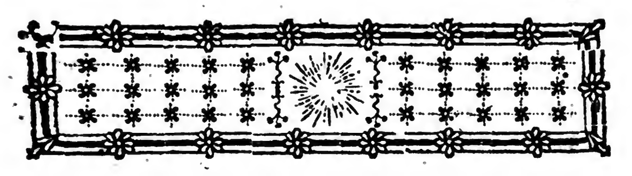
En vous offrant cet Ouvrage, j'avois encore un motif dont il me reſte à vous parler. La Grece eſt la Mere de la Littérature & des Arts: tandis que je craïonnerai foiblement leur enfance; pour donner en même tems au Lecteur une vive idée de leur maturité, votre nom ſuffit à la tête de mon Ouvrage: nous avons tant de preuves de votre Supériorité dans ce genre, que le ſeul doute qui nous puiſſe reſter, eſt de ſçavoir ſi vos bienfaits ont plus contribué à l'avancement des ſciences, que votre exemple: l'étenduë de connoiſſances, la force de raiſonnement, la dé-

licatesse de goût, & la variété des talens agréables dont vous avez orné votre esprit, en le délassant de ses occupations importantes, finissent votre caractere, & celui d'un homme qui fait l'honneur du Pays dont il est le soutien.

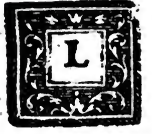
Je suis avec un profond respect,

MILORD,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,
TEMPLE STANYAN.



PRÉFACE.



Es affaires de Grece ſont ſi généralement ſuſpectes, que je n'oſe en rendre quelque compte, ſans prévenir mon Lecteur ſur le reſpect qu'un Hiſtorien doit à la vérité.

Platon en fait le propre de l'Hiſtoire ; Cicéron, ſa régle principale & ſon caractere diſtinctif, & c'eſt-là ce qui me fit preſque tomber la plume de la main, lorſque j'entrepris l'Hiſtoire de Grece, & que j'en trouvai les anciens Auteurs ſi confus & ſi partagés, que la plûpart d'entre eux ne s'accordoient pas mê-

me ſur les premieres dates.

Les uns aſſurent qu'il n'y a point d'Hiſtoire de Grece avant Phoronée fils d'Inachus ; d'autres fixent l'aire Athéniene au Déluge d'Ogygès qui arriva à peu près dans le même tems : Plutarque remonte juſqu'à Théſée, mais ce n'eſt pas ſans en demander grace : Denis d'Halicarnaſſe tient pour incertain tout ce qui précéde la guerre de Troye : Ephore de Cumes, Théopompe, & Caliſténe datent du retour des Héraclides, quatre-vingts ans après cette guerre : Varron fait commencer les tems hiſtoriques avec les Olympiades, & Pline dit qu'on ne peut rien aſſurer avant le regne de Cyrus, & Cyrus regnoit au commencement de la cinquante-cinquiéme : d'autres enfin ne placent les plus anciennes Hiſtoires que peu de tems

avant la descente des Perses.

On n'imagine pas que tant d'âges se soient écoulés sans qu'on en put reconnoître de traces chez les Grecs ; le point est de sçavoir quand ces vestiges des tems furent assez clairs pour être distingués sans peine & suivis sans erreur : en remontant à l'origine de l'Histoire en général, on trouve qu'un désir naturel de gloire avoit occupé les hommes à chercher des moyens de transmettre leurs noms à leurs descendans, long-tems avant l'invention des caracteres alphabétiques : une partie de l'héritage des fils étoit les images de leurs peres : les murs des plus remarquables édifices étoient couverts d'hiéroglifes peints ou gravés : les chansons tout informes & grossiéres qu'elles étoient, consacroient la mémoire des grands Capitaines, & ser-

voient à la postérité d'un éguillon toûjours nouveau : mais les caracteres ne furent pas plûtôt en usage qu'on éleva des colonnes chargées d'Inscriptions, & Eusebe raconte qu'Hermès Trismégiste grava sa doctrine sur des pilliers, de peur qu'elle ne se perdit dans les innondations du Nil.

Il faut convenir que les caracteres alphabétiques ne parvinrent en Grece que fort tard, & que l'application qu'on en fit à l'Histoire ne fut pas aussi prompte que chez les autres Nations : les Egyptiens qui prétendoient l'emporter en ceci, comme en tout autre genre de Littérature, prirent leurs Historiens dans la multitude de leurs Prêtres ; cependant on ignoroit déja au tems d'Hérodote à quelle occasion les Piramides avoient été construites, & quel avoit été le régne du

grand Séſoſtris ; ce qui montre combien l'Hiſtoire des premiers âges étoit défectueuſe. Les Mages, les plus ſçavants & les premiers d'entre les Perſes, en firent les Mémoires, & Rome chargea ſes Pontifes du ſoin de compoſer ſes Annales : De tous les Peuples qui figuroient dans le monde, le Grec étoit le ſeul qui s'en tint à ſes traditions, & qui n'écrivit rien : qu'en arriva-t'il ? Que l'éloignement des tems groſſiſſant les faits en même proportion que la diſtance des lieux diminue les objets ; ils attribuerent tant de prodiges à l'antiquité, que tout homme qui avoit eu quelque puiſſance ou quelque vertu, fut à la longue adoré comme un Dieu : les Poëtes qu'il faut regarder comme leurs premiers Hiſtoriens, vinrent à l'apui de ces traditions tout extravagantes qu'elles étoient ;

& c'eſt ainſi que leur Hiſtoire ſe corrompit & devint un composé monſtrueux des actions de leurs Dieux & de leurs Héros : voilà le premier fondement des Fables : s'il eſt vrai, comme le dit Lactance, que les Poëtes déguiſoient ſeulement la vérité ; il ne l'eſt guéres moins que le voile dont ils l'ont enveloppée, n'a jamais été bien levé, & que les ténébreux mémoires que nous avons des premiers âges, reſſemblent à ces vieilles médailles dont les Inſcriptions ſont à demi effacées, & dont on reſtitue les caracteres anéantis par des conjectures ſur ceux qui reſtent.

Malgré l'eſprit Romaneſque qui domine dans toute l'Hiſtoire des Grecs, je crois qu'on peut leur appliquer ce que M. de Saint Evrémont a dit des Romains; que ſans avoir recours à des Fables, pour

pour fixer notre admiration, ils avoient assez de leur grandeur réelle : car qu'il y ait eu des hommes tels que les Hercules, les Théſées, & tant d'autres dont les noms ſont parvenus juſqu'à nous, & qu'ils ayent fait la plûpart des actions qu'on leur attribuë ; il n'eſt permis d'en douter qu'à ceux qui ne ſe ſentent pas capables de les imiter : nous meſurons volontiers les autres ſur nous-mêmes, & nous ſommes enclins à traiter de chiméres tout ce que nous jugeons au-deſſus de nos forces : c'eſt une réfléxion de Sallufte. Au reſte, ce que je viens de dire de ces Héros de l'antiquité doit être entendu de la partie la moins brillante de leur caractere ; car on leur prête en d'autres occaſions des choſes qui n'ont pas ombre de vraiſemblance. Or je me ſuis propoſé dans cet Abrégé

d'enlever à ces admirables antiques le vernis fabuleux qu'elles ont reçu de la Poësie, qui est venue à bout d'éclipser des vertus qu'elle vouloit trop éclatantes, & de faire douter d'un mérite réel, à force de l'éxagérer : après cela, si le héroïsme des Anciens paroît encore imaginaire ; en faveur des grands hommes de la Grece j'attesterai ceux de ma Nation, & quand j'aurai montré les prodiges des siécles passés si glorieusement constatés par les merveilles de notre âge, je pense qu'on n'aura plus rien à désirer pour leur apologie : je ne cherche point ici l'occasion de prendre en main la cause de l'antiquité : il lui faut un autre défenseur que moi, & je ne sens que trop combien les Anciens ont déja perdu dans mon Ouvrage. Je ne me flatte que d'avoir été attentif à ne rien as-

ſurer, ſans me croire appuyé ſur de bons garants ; cependant malgré les efforts que j'ai faits pour preſſer mes Auteurs, je n'en aurai pas toûjours ſi bien exprimé le vraiſemblable, que le Lecteur n'ait encore dans mon Hiſtoire de quoi exercer ſon jugement.

Mais afin qu'on ſçache quelle foy l'on doit à cette collection ; il ne ſera pas inutile de dire un mot des principales ſources où j'ai puiſé.

Hérodote eſt le premier qui ait jetté quelques traits de lumiére ſur les affaires de la Grece : on l'a nommé le Pere de l'Hiſtoire, ou parce qu'elle prit entre ſes mains ſa premiere forme, ou parce qu'il eſt le plus ancien dont les écrits en ce genre ſoient venus juſqu'à nous : ſon ſtile coule avec tant de douceur, d'aiſance & de pureté, & ſon ſujet

a toûjours tant de charmes, que ſes Livres en ont reçu les noms des Neuf Muſes ; mais cet Auteur moins occupé d'inſtruire que de plaire, après avoir promis les guerres entre les Barbares & les Grecs, ſe jette dans des antiquités qu'il débite ſur la bonne foi des Prêtres Egyptiens, & ne vous quitte point qu'il n'ait dit tout ce qu'il en ſçait : grace à ſes digreſſions, la moitié de ſon Livre eſt en parentheſes : ſes ſucceſſeurs n'ont que trop fidellement imité ce libertinage, & la plûpart de leurs écrits ſont des groteſques ſi parfaits, qu'en les liſant il arrive d'en oublier le ſujet principal. Les grands reproches que l'on fait à Hérodote, tombent ſur ſa facilité à croire & à conter des fables ; mais ceux qui l'accuſent de s'écarter de la vérité, ſemblent avoir méconnu ſon deſſein.

Loin de se proposer d'écrire en Historien scrupuleusement véridique, il prend les premiers Poëtes pour modéles, & se renferme seulement dans les bornes de la vraisemblance. De son tems, la Poësie étoit à son dernier période : Eschile, Euripide, & Sophocle avoient poussé la Tragédie à sa perfection. Pindare s'étoit illustré par ses Odes. Le Poëme Epique appartenoit à Homere : Hérodote chercha donc un nouveau chemin pour arriver au Temple de Mémoire ; il tenta d'amuser les Grecs en Prose, ou comme dit Quintilien, d'enchanter leurs oreilles par des charmes plus secrets.

Thucidide monta l'Histoire sur un autre ton : content de devoir son émulation aux applaudissemens qu'Hérodote avoit reçus, il ne l'imita point : il débute par

déclarer qu'il ne s'attend point du tout à être goûté de son siécle, que son Livre n'est rien moins qu'un tissu de fables; puis il en appelle aux siécles à venir, & prend une route plus sure pour arriver à l'immortalité : son stile est élevé, mâle & sévere : ses raisonnemens forts & profonds : ses réfléxions justes & toujours à propos : sa diction serrée & nerveuse : un mot chez lui est presqu'une sentence : mais on l'accuse d'être obscur & sec en quelques endroits, à force d'être énergique & précis : il affecte encore de ne rien dire d'une façon commune : il ressuscite des mots inusités ; il en adopte qui ne sont pas en usage, mais Cicéron & ceux qui lui font ce reproche, le proposent toutefois comme un fort bon modéle : quoi qu'on dise de sa composition, on est d'ac-

cord ſur ſa véracité. Joſeph eſt le ſeul qui ait oſé conteſter ſon autorité, encore eſt-ce dans ſa réponſe à Appion, où l'intérêt des Juifs lui fait décrier tous les Hiſtoriens du Paganiſme en général, & attaquer l'autorité de Thucidide en particulier : malgré cela, il convient dans le même endroit que la Grece n'a point d'Hiſtorien plus exact & plus impartial. On dit que le bon Hiſtorien n'eſt d'aucun païs: jamais écrivain n'a mieux vérifié cette maxime : ſi Thucydide n'eut indiqué ſa patrie, on l'auroit ignorée. Lorſque quelques-unes de ſes réfléxions font honneur à ſes compatriotes, leurs actions le juſtifient toujours à la rigueur : il eſt ſans amis & ſans ennemis : également en garde contre l'amour du bon Citoyen pour ſa Patrie, & le reſſentiment d'un banni, il ne lui

mandie point de louanges, & ne s'en plaint jamais: le ſeul Ecrivain peut-être qui ait eu ſi peu de paſſion avec tant d'eſprit: ſi quelque choſe jette ſur ſon Hiſtoire un air de Roman, ce ſont les diſcours qu'il met dans la bouche de ſes perſonnages: on pourroit les trouver trop finis & trop réguliers pour être éclos dans la chaleur d'une action, ou dans des circonſtances où l'on n'a guéres le tems de méditer; mais ils ſont ſi propres aux ſituations & aux caracteres; c'eſt un ſi beau mélange d'éloquence & de bon ſens, qu'on pardonnera ſans peine à Thucidide un défaut qui paſſeroit en tout autre que lui pour une grande beauté: d'ailleurs il en uſe fort bien avec ſon Lecteur: il ne prétend point lui donner mot pour mot les diſcours originaux de ceux qu'il introduit

troduit ſur la ſcéne : il convient ſans façon qu'à l'exception des ſentimens & des mœurs, tout le reſte eſt de lui : moins coupable en cela qu'une infinité d'autres qui ont ſuivi la même méthode & qui n'ont pas fait le même aveu : on aime dans tout ſon Livre une ſincérité, une candeur, un déſintéreſſement dont aucun Hiſtorien du Paganiſme n'a peut-être approché, & la ſeule choſe qu'on put raiſonnablement déſirer de lui, c'eſt qu'il eut embraſſé un plus grand intervalle de tems.

Xénophon qui a continué l'Hiſtoire de Thucidide & dont le ſtile eſt ſi facile & ſi pur, ſi naturel & ſi doux, qu'il mérita d'être appellé l'Abeille Athénienne, a bien réparé cette perte : ceux qui n'en veulent qu'au ſublime, lui reprochent trop de

ſimplicité : ſon grand art eſt d'employer les mots propres des choſes, ſans devenir trivial : c'eſt l'image d'une eau tranſparente & paiſible qui coule lentement & ſans bruit, mais qui ne croupit jamais. Perſonne n'a mieux connu la nature & cette naïveté dont les charmes ſecrets dérobent inſenſiblement la confiance du Lecteur, & donnent au récit un air impartial & vrai. C'eſt le ſeul Hiſtorien de la Grece qui ait ſçu avec une diction ſimple & naturelle, conſerver à l'Hiſtoire toute ſa dignité.

Le travail de Diodore de Sicile vaut bien la peine d'être vanté : il donne un peu dans les fables de ſes prédéceſſeurs & s'en rapporte trop aux traditions des Prêtres ; mais il eſt bon à comparer aux autres, & quelquefois il peut y ſuppléer. M. de la Mo-

thé le Vayer en faisoit si grand cas qu'il dit qu'il courroit jusqu'au bout du monde pour retrouver ce que nous en avons perdu, & qu'il envie à la posterité jusqu'à la stérilité vraisemblance de recouvrer un si grand trésor.

Plutarque après eux n'a pas laissé de glaner encore chez les Anciens des richesses nouvelles: ses Héros sont d'après nature, & les vies des hommes illustres sont pleines de traits qui méritoient bien d'être recueillis: en général il est éxact & désinteressé; mais en qualité de compilateur, il ne se soucie pas toujours d'être égal: il s'en manque beaucoup que ni son stile ni son Livre soient tout d'une piéce. D'ailleurs le vieillard perce à chaque page: il aime à raconter: qu'une Histoire vienne à son sujet ou non, il faut l'entendre

ſans échapper la moindre circonſtance ; & toujours avec un air de ſuperſtition. Perſonne, à mon ſens, n'eut mieux fait un abrégé que lui : il parle bien, quand il parle à propos : ſes caracteres ſont juſtes, & ſes réfléxions ſenſées : il nous a conſervé pluſieurs écrits des grands hommes, & ce n'eſt pas en cela que conſiſte la moindre partie de ſon mérite : ſi je n'ai rien omis d'eſſentiel, je le dois à ſa réfléxion ; qu'une maxime, un bon mot peignoit l'homme mieux quelquefois qu'une victoire.

J'ajouterai Cornélius Népos, bien que ſes caracteres ne puſſent paſſer que pour des piéces détachées de ſa grande Hiſtoire, & qu'ils ſoient trop courts pour en tirer des idées profondes de l'antiquité : c'eſt par la même raiſon que Juſtin ne ſervira qu'à nous

ſaire regretter la perte de Trogue Pompée dont il a fait l'abrégé.

Je me ſuis encore aidé des lumiéres de mes Compatriotes, Walter Raleig, le Docteur Howel, & le ſçavant Marsham qui a pris des peines infinies à concilier dans ſon *Canon Chronicus* les différentes époques des premiers ſiécles. M. de Toureil eſt parmi les Modernes celui à qui j'ai le plus d'obligation. La Préface de ſon Démoſthéne eſt un merveilleux plan de la Grece : autant que les bornes qu'il s'étoit preſcrites, le lui permettoient, il y a diſtingué les plus conſidérables époques ; dévelopé le génie de la Nation ; démêlé les différens intérêts des Etats, & marqué les dégrés qui ont conduit la Grece à ſa plus grande élévation.

Après avoir parlé des matériaux que j'ai ramaſſés ; il eſt à propos de montrer comment je les ai diſpoſés. Je n'ai point trouvé de méthode plus claire que celle qui regne dans notre hiſtoire Romaine : je l'ai ſuivie dans la diviſion des Livres, des Chapitres & partout ailleurs où elle a pû ſe prêter à mon ſujet : mais comme les affaires de Grece & de Rome ne ſont pas tout-à-fait les mêmes ; il a fallu les traiter dans un ordre un peu différent : on voit d'un coup d'œil, la naiſſance, les progrès & la grandeur de Rome ; toutes ces colonnies dont elle s'accroiſſoit avec le tems, ſoumiſes aux mêmes loix auſſitôt que conquiſes, étoient autant de branches qui partoient d'un même tronc, avec lequel elles ne faiſoient qu'un tout : de-là ce fil continu dans la conduite des éve-

nemens de Rome, & qui se rompt à chaqu'instant dans l'histoire de Grece.

Les Grecs avoient à faire à la plûpart des peuples connus : ils étoient partagés en différentes Républiques, entierement indépendantes les unes des autres ; toutes jalouses de la supériorité & par conséquent divisées par intérêt, tant que le besoin ne les réunissoit pas contre un ennemi commun : ainsi ce que Florus dit des Romains, n'est pas moins vrai des Grecs, que leur histoire est celle du genre humain. La liberté étoit un but qu'elles avoient toutes en vuë ; mais chacune y tendoit & s'y conservoit à sa façon : de-là cette varieté d'événemens cette confusion d'affaires difficiles à manier, & qu'il faudroit pourtant assujettir à l'ordre des tems & des lieux pour en com-

poſer un corps d'hiſtoire bien lié dans toutes ſes parties.

Au reſte cet ouvrage préſentera la Grece ſous deux faces : on la verra d'abord diviſée en Royaumes dans un premier Livre qui en contiendra les hiſtoires, où les principaux ſeront traités ſéparément, & qui finira à la deſtruction du trône : on la conſidérera dans le ſecond & le troiſiéme, ramaſſée par pelotons en différens Etats Républicains, & cette partie ſera plus méthodique que la premiere.

Pour éviter toute confuſion, & conſerver mon récit ſans interruption ; je me ſuis fait une loi de rapporter à la République d'Athenes, toutes les actions d'importance, ſans faire mention des autres Républiques qu'autant qu'elles y ont eu quelque part, & j'ai pris la licence de don-

ner dans l'ordre des Royaumes, la derniere place au Royaume d'Athenes.

Outre une attention particuliere à ne point fatiguer le Lecteur, par une trop grande quantité d'objets présentés à la fois, j'ai tâché de le soulager encore par l'usage de la Chronologie. J'ai pris pour guide l'Archevêque Usher. Une connoissance générale des tems suffit ici : qu'on ne s'attende donc pas à des précisions Astronomiques : si j'ai quelquefois arrondi les nombres des années, des hommes & des vaisseaux, qu'on ne s'en prenne qu'à l'éloignement des tems, & à la différence dans les histoires si grande qu'il est souvent impossible d'atteindre à quelqu'exactitude. J'ai semé dans cet abregé des Antiquités toutes les fois que j'ai cru qu'il étoit nécessaire d'y

répandre des agrémens : obligé de parler de la Littérature & des beaux Arts, en faisant l'histoire d'un pays où l'on dit qu'ils ont pris naissance ; j'ai marqué les époques générales de la Poësie & de la Philosophie, & j'ai dit un mot de la vie & des écrits de ceux qui s'y sont distingués : enfin j'ai tâché de me renfermer partout dans le plus petit espace possible ; & de ne rien omettre qui fut important ; ce que je crois avoir exécuté malgré l'étenduë & la diversité des matieres.

En publiant la seconde Partie de cette histoire, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de donner une nouvelle édition de la premiere : dans ce dessein j'ai revu mon Ouvrage, je l'ai corrigé en plusieurs endroits & augmenté partout où l'expérience m'a fait connoître que la matiere le demandoit : j'ai

beaucoup étendu les caracteres des hommes illustres dont j'avois à parler, & sur l'avis de quelques amis, je leur ai donné des couleurs plus fortes; je les ai tiré plus au naturel & les ai mis dans un plus grand jour.

En revenant sur les premiers siécles de la Grece, je me suis beaucoup aidé de la Chronologie des anciens Royaumes réformée, Ouvrage posthume de M. Newton, dans lequel il a pris des peines infinies à marquer les tems de leurs fondations, & la succession de leurs regnes, & où il n'a rien épargné pour fixer les dates de la guerre de Troye, du retour des Héraclides, du commencement des Olympiades, & les autres remarquables époques de l'antiquité; mais ce Sçavant & modeste Auteur ne se flatte point d'avoir réussi; il convient nettement qu'il est

très-difficile de déduire avec exactitude les Généalogies & la Chronologie des tems fabuleux de la Grece, & renvoye cette matiere à un plus profond examen. Il faut pourtant avoüer qu'il a approché de la solution de ces difficultés plus qu'aucun autre Ecrivain, & que ses conjectures seront toujours d'un grand poids, & serviront beaucoup à dissiper les ténébres de ces âges. S'il eût poussé ses réflexions au-delà du regne des fables, il eut sans doute surmonté quelques difficultés qui arrêteront encore ceux qui écriront l'histoire des siécles suivans; mais il étoit entierement absorbé dans des recherches philosophiques, qui, fondées sur des principes plus certains, devenoient plus satisfaisantes pour lui & plus utiles à l'Univers: ce Traité Chronologique tout sçavant qu'il est

& tout pénible qu'il eût été pour un autre, n'étoit que l'amusement des quarts-d'heure qu'il déroboit à ses autres études : ce grand homme a tant fait d'honneur à sa Patrie, & rendu de si grands services à la république des Lettres, que je ne peux refuser à sa mémoire des sentimens d'estime & de vénération : en écrivant l'histoire d'un pays que l'on regarde comme le berceau de la Philosophie, passerois-je sous silence le nom de celui à qui elle doit les progrès surprenans qu'elle a faits de nos jours.

Les Olympiades sont d'un si grand usage dans la Chronologie qu'il seroit à souhaiter qu'on sçût mieux en quel tems elles ont commencé : ce qu'il y a de certain c'est qu'on célébroit les Jeux Olympiques bien avant que d'employer leur retour périodique à la

meſure des tems, & que les Auteurs qui ont eu occaſion de parler de ces ſolemnités, ne diſent rien qui puiſſe les ériger en époques. Les Archontes d'Athenes, les Rois & les Ephores de Sparte & les Prêtreſſes d'Argos ſont les dates principales de l'hiſtoire ancienne : Polibe eſt le premier qui ait compté par Olympiades ; pour Xenophon, il n'a point connu cette méthode : on l'a fauſſement inſerée dans ſon ouvrage : l'application tardive des Jeux Olympiques à la Chronologie, les différentes interruptions qu'ils ont ſouffertes après leur inſtitution, & la négligence des Hiſtoriens qui ne nous ont pas tranſmis les noms de tous ceux qui y ont été couronnés, ont fait naître les obſcurités qui dérobent l'origine de cette époque, & l'incertitude où l'on doit être ſur les ſoixante

ou ſoixante & dix premieres, ſi l'on en croit M. Newton. Quoi qu'il en ſoit, ce Sçavant Chronologiſte a frayé la route dans ces profondeurs, & je ne doute point qu'en ſuivant ſes traces, les Ecrivains qui nous ſuccéderont, ne rencontrent la lumiere.

Comme nous parlerons ſouvent des Monnoyes, il eſt bon de connoître leurs valeurs relatives aux nôtres. Le Grec comptoit par dragmes: la dragme valoit 7 Schelings 9 deniers de notre Monnoye; la mine compoſée de cent dragmes 3 livres ſterling * 4 ſchelings 7 deniers & le talent compoſé de ſix mines 193 l. ſterling 15 ſchelings. Ceux qui vou-

* La livre ſterling d'Angleterre vaut en France cette année 1742 à peu près 22 liv. 10 ſols, & le ſcheling 11 ſols 6 deniers, il eſt aiſé après cela de fixer le prix de ces Monnoyes anciennes en argent de France.

dront en ſçavoir là-deſſus d'avantage, n'auront qu'à lire la diſſertation ſur les Monnoyes, les poids & meſures des anciens que nous a laiſſé le ſçavant Arbuthnot dont j'avois l'honneur d'être ami.

Afin que le Lecteur fut en état de juger ſainement du deſſein & du mérite de notre Auteur, j'ai cru devoir joindre à cette Préface celle qu'il a miſe à la tête de la ſeconde partie de ſon Hiſtoire, qui devoit ſuivre immédiatement la premiere, & qu'il ne donna que quelques tems après. Temple Stanyan commence par excuſer ſa négligence avec autant d'eſprit que de modeſtie : non moins bon Citoyen que bon Hiſtorien, il s'exprime enſuite en homme qui ſe tient pour ſuffiſamment récompenſé de ſon travail, par le plaiſir qu'il a reſſenti en rendant juſtice aux premiers Défenſeurs de la liberté. Puis il ajoûte :

Ce

Ce n'étoit pas ſans doute une entrepriſe facile que de lever le voile de la Fable & des fictions, dont les premiers âges de la Grece étoient enveloppés, & de ſubſtituer le coloris naturel & vrai de l'Hiſtoire, au vernis éclatant & faux de la Poëſie: mais autres tems, autres difficultés: la confuſion des affaires à débroüiller, la différence des intérêts à diſtinguer, & la multitude des Gouvernemens & des mœurs à repréſenter, ont rendu les ſiécles hiſtoriques auſſi pénibles à déduire, que les tems fabuleux. Ce travail avoit apparemment découragé les Auteurs, & c'eſt par cette raiſon que l'hiſtoire d'un pays qui a ſervi de théâtre à tant d'actions éclatantes, & d'un peuple pour qui les autres parties du monde ont été la ſcêne de tant de grands événemens, a été ſi long tems

négligée : je ne prétens pas que tous les monumens de la Grece soient demeurés ensevelis sous les ruines de l'antiquité ; mais il est certain que l'on n'a gueres travaillé à les en tirer, eu égard aux progrès que nous avons faits dans les Arts, les Sciences, l'Histoire moderne, & même dans le reste de l'histoire ancienne : nous avons à la vérité quantité de morceaux détachés de ses Historiens, de ses Poëtes, de ses Orateurs, & de ses Philosophes, sans compter un déluge de Gloses, de Commentaires & de Notes ; mais tous ces écrits décousus, & peu méthodiques, ne peuvent servir qu'aux fondemens d'un ouvrage plus suivi & plus régulier : c'est l'usage que j'en ai fait : on nous a donné des Collections qui tiennent un peu plus de la forme de l'Histoire ; mais dans lesquelles l'es-

prit de la Nation eſt étouffé par une foule de faits ſéchement racontés, & ſes affaires confondues avec celles des autres peuples: c'eſt un défaut eſſentiel à toutes les hiſtoires univerſelles, dont la loi principale eſt de s'aſſujettir à l'ordre des tems, ſans aucun égard pour celui des lieux; on vous promene d'une Contrée à une autre, ſans préparation ni liaiſon: cette variété peut plaire dans un abregé Chronologique, deſtiné à fixer dans la mémoire la ſucceſſion & la date des principaux événemens; mais former un tout de l'Hiſtoire Profane & Sacrée, étrangere & domeſtique, ancienne & moderne, & donner aux faits une étenduë convenable, c'eſt un ouvrage au-deſſus des forces d'un Ecrivain, & de la patience d'un Lecteur.

De tous les Auteurs qui ont

parlé des affaires de la Grece, M. Rollin eſt le plus eſtimé : il a répandu dans ſon ouvrage toutes les fleurs dont ſes Hiſtoriens ſont parſemés ; mais il n'eſt pas toujours exempt des défauts que nous avons reprochés aux autres Hiſtoriens de la Grece. Du reſte ſon livre tend au but de l'Auteur : il eſt capable d'inſpirer à la Jeuneſſe des principes d'honneur & de vertu ; mais plus conforme aux regles de l'art, qui ne permet que des reflexions courtes & liées au corps de l'hiſtoire, il eut été plus agréable à lire : mon deſſein n'eſt pas de ravaler le mérite d'un ouvrage qu'on a reçu avec un applaudiſſement général, & qui eſt maintenant dans les mains de tout le monde : je ſuis tout prêt à rendre juſtice aux grandes parties de cet Ecrivain : il eſt plein de ſon ſujet, abon-

dant dans son stile, fidele dans ses citations, clair dans son récit, & par tout animé d'un esprit de liberté qui convient à sa matiere, & qui n'est aussi vif que dans M. de Toureil. J'avois écrit cet abregé de l'Histoire Grecque, quelque tems avant que M. Rollin eut publié son Histoire des anciens Royaumes, j'avouerai cependant qu'elle ne m'a pas été tout-à-fait inutile en revoyant mon ouvrage.

Les Antiquités Grecques de M. S. l'Archevêque de Cantorbery, Prélat non moins illustre par beaucoup d'autres qualités, que par l'étendue de ses connoissances, m'ont encore éclairé dans quelques endroits de cette Histoire; cet enfant dès sa jeunesse, né dans le cours de ses premieres études, peut faire honneur à tout âge, & n'est indigne ni de la

ſainteté de ſon état, ni de l'éminence de ſon rang.

On étoit ſur le point d'imprimer ces feuilles, lorſque M. l'Abbé de la Tour publia la vie d'Epaminondas, & nous dédommagea de la perte de celle que Plutarque avoit écrite. M. de Fontenelle eut la bonté de me communiquer dans le même tems un diſcours manuſcrit ſur le même ſujet, prononcé dans l'Académie des belles Lettres & des Inſcriptions, par M. l'Abbé Gédoyn: j'ai pris toutes les précautions poſſibles pour qu'il ne m'échappât rien d'important ſur les grands hommes dont j'avois à parler. La lecture des ouvrages que j'ai nommés, a quelquefois diſſipé mes doutes, & confirmé mes opinions.

Cette ſeconde partie de mon Hiſtoire ne contient pas un ving-

tiéme de l'intervale de tems renfermé dans la premiere : ce nombre d'années est à la vérité fort court ; mais il est plein d'événemens : les soixante-huit dernieres, avec les vingt-sept précédentes de la guerre du Péloponnese, sont les tems de la Grece les plus agités : lorsque les Grecs furent délivrés des armées étrangeres ; ils commencerent à se diviser, & à se déchirer par des guerres intestines ; ils tremperent leurs épées dans leur propre sang, & détruisirent cette liberté qu'ils avoient si courageusement défendue : quelques vrais Citoyens travaillerent encore à sauver la Nation, en établissant la balance entre les Etats ; mais la difficulté de trouver cet équilibre & de le conserver, fut la source de tous les différents : d'ailleurs comment bannir le désordre & les querel-

les des aſſemblées d'une foule de peuples ſi diverſement gouvernés ? Les Démagogues, (& quiconque à leur exemple ſe ſentoient un peu d'adreſſe & d'audace,) aigriſſoient les eſprits, & faiſoient leur profit particulier, du trouble & des malheurs publics : Pour remédier à cet inconvenient, on créa les Amphyctions : c'étoit des eſpeces d'Etats Généraux, où l'on délibéroit ſur les intérêts & la ſûreté de la Nation, & où l'on décidoit encore des prétentions relatives de chaque peuple : les Jugemens émanés de ce Tribunal étoient reſpectés ; mais il ne s'aſſembloit que deux fois l'an, la plûpart du tems pour la forme ; & ſi vous en exceptez quelques occaſions extraordinaires, il ne fit rien qui répondit au but de ſon inſtitution. Cependant on faiſoit toujours parade

rade de la liberté ; les discours publics étoient pleins de ce mot ; mais l'esprit en étoit totalement éteint : cette affection réciproque qui les avoit réunis contre les Perses ne subsistoit plus : l'indolence & la volupté, le trouble & la dissolution, la violence & les rapines avoient succedé au désintéressement, à la droiture, & à l'héroïsme des premiers tems : les peuples se dévoroient mutuellement : les petits Etats étoient écrasés par les grands : la Souveraineté étoit entr'eux la pomme de discorde : l'un s'élevoit sur les ruines de l'autre : tous vouloient dominer, & la plûpart dominerent à leur tour : telles étoient les convulsions de la Grece pendant la guerre du Péloponnese : s'il y eut quelqu'intervalle de tranquillité, il sembloit qu'on reprenoit haleine, plûtôt qu'on ne cessoit de combattre.

Que le Lecteur ne s'attende pas à trouver dans ces guerres inteſtines, des événemens auſſi grands, auſſi merveilleux, que lors de la deſcente des Perſes : ce ne ſont plus des armées innombrables, telles que celles dont l'Orient inonda ce pays, ni des victoires auſſi prodigieuſes que celles qui ont éternisé les noms de Marathon, de Salamine, de Platée & de Mycale : les éforts que l'on fit dans ces premiers tems en faveur de la liberté, ſont hors du cours ordinaire de la nature : ils ſemblent au-deſſus de l'humanité : ils ont quelque choſe d'*énorme* : l'éclat de ces actions nous frappe & nous ravit ; mais le récit de leurs querelles domeſtiques, en nous expoſant des faits moins extraordinaires, doit nous plaire tout autant, & peut nous inſtruire davantage : le nombre des combattans ſera moins

grand, on verra moins de ſang répandu : c'eſt l'adreſſe & la conduite des Généraux ; c'eſt la diſcipline des Soldats qui ſera le mérite de ces dernieres victoires, & non la foule des morts : il n'eſt preſque plus queſtion que de feintes & de ſtratagêmes ; de marches & de contre-marches ; de campemens & de retraites ; de garniſons ſurpriſes, de convois interceptés, d'alliés détachés, & de traités violés : les Grecs étoient devenus plus entendus dans l'art militaire, & moins prodigues de leurs vies, que, lorſqu'ils n'avoient à oppoſer à une multitude de barbares que la valeur & le déſeſpoir, comme à cette fameuſe journée des Thermopiles, où une partie ſe dévoua à une mort certaine pour le ſalut de l'autre : voilà ce qui rendit ces guerres civiles beaucoup plus durables

qu'on n'auroit imaginé: quand on vient à considérer la valeur des peuples, & le peu d'étenduë du pays, on se persuaderoit presque qu'une journée suffisoit pour décider le sort de la Grece entiere, & qu'une des principales Républiques devoit subjuguer en fort peu de tems le reste de la Nation: mais outre les raisons que nous venons de donner de la durée & de l'issuë de ces dissentions, il faut encore observer que les Grecs intéresserent fréquemment les Puissances étrangeres dans leurs différens; dans leurs désastres, la plûpart des Républiques, à leur honte éternelle, appellerent à leur secours les Perses leur ancien ennemi: le Perse fomenta les divisions, & pour affoiblir la Nation entiere, il protegea les Etats les uns contre les autres; Philipe

ſuivit cette méthode avec plus de ſuccès, & le Grec perdit la liberté. Les progrès ſucceſſifs de cette révolution, & les efforts de quelques particuliers, pour briſer le joug, & réparer l'honneur du pays, feront la matiere des huit derniers Chapitres de cette Hiſtoire.

Remarquez qu'au milieu de ces troubles, plus ou moins grands, mais continuels, le progrès des Arts & des Sciences ne fut point interrompu : ils furent pouſſés à un haut point de perfection : il y avoit alors en Grece, plus de politeſſe, d'eloquence, & d'urbanité, plus de grands hommes en tout genre qu'en aucun autre tems, & qu'en aucune autre partie du monde : comme la connoiſſance des hommes illuſtres jette un grand jour ſur les ſiécles dans leſquels ils ont vê-

cu ; je me ſuis étendu ſur leurs caracteres : j'ai peſé leurs bonnes & mauvaiſes qualités ; & j'ai relevé les ſervices qu'ils ont rendus, ſans déguiſer les maux qu'ils ont faits : pour m'acquitter de cette tâche avec quelqu'exactitude, il a fallu concilier les Hiſtoriens les uns avec les autres, & quelquefois avec eux-mêmes : à cet effet, je les ai comparés, j'ai fait ſervir l'un, où l'autre m'abandonnoit, & j'ai choiſi les particularités de leurs vies que j'ai trouvé les plus raiſonnables, les plus intéreſſantes, les plus vraiſemblables, & les plus conformes à l'idée communément reçuë du Perſonnage dont j'avois à parler : j'ai jugé des faits comme des hommes ; & lorſque les Hiſtoriens ſe ſont manifeſtement contredits ſur quelque point eſſentiel, je n'ai pas manqué d'en avertir le Lecteur.

Quelqu'obſcurs que ſoient les premiers âges de la Grece, & quelque difficiles à traiter que ſoient les ſiécles ſuivans, il faut pourtant convenir que la confuſion & les vuides ne ſont pas proportionnés à la quantité d'Auteurs que nous avons perdus: heureuſement les meilleurs Ecrivains & les Hiſtoriens les plus exacts ſe ſont ſauvés du naufrage: tels ſont Thucydide, Xenophon, & Demoſthene, gens d'une véracité & d'une probité reconnuë, & qui tous ont eu part dans les choſes qu'ils nous ont racontées; ainſi le *Græcia mendax* de Juvenal ne peut leur être appliqué, non plus qu'aux ſiécles dans leſquels ils ont fleuri: l'épithete du ſatyrique ne convient qu'aux âges fabuleux, tems favorables à l'imagination d'un Poëte, mais indignes de la gravité

d'un Hiſtorien : c'eſt dans cet eſprit que j'en ai traité en ſi peu de mots. J'aurois gliſſé ſur cette partie de l'Hiſtoire plus légérement encore ; mais il falloit entrer en matiere & amener les faits dont l'autenticité eſt avoüée : ſi l'exemple pouvoit me juſtifier, je citerois en ma faveur la plûpart de nos Hiſtoriens, qui, non contens de perpétuer tous les contes qu'on a débités des anciens Bretons, nous donnent encore pour fondateur le Brutus des Troyens : les Ecoſſois datent même leur origine de Cecrops d'Athenès, ou d'Argus, qui vivoit cent ans avant lui : mais tout cela ne prouve autre choſe, ſinon qu'à l'imitation des Grecs, nous avons établi les commencemens de notre Hiſtoire ſur des fables, ou qui pis eſt, hanté une fable ſur une autre : la plûpart des peuples

de l'Europe ont donné dans cette vanité.

Bien des nations qui pouvoient aussi commodément & avec plus de vraisemblance tirer leurs origines de quelques héros imaginaires de leurs Contrées, ont cherché des fondateurs chez les Grecs : il n'a pas dépendu d'elles que la Grece ne passât pour leur Mere commune : cette affectation lui fait honneur; c'est un hommage qu'elles ont rendu à la science, à l'esprit & à la délicatesse des Athéniens, aux loix, & à la discipline de Lacédémone, & à la valeur des Grecs en général : elles ont imaginé qu'en s'alliant à ce peuple, on les croiroit héritieres de ses vertus, & capables de ses actions : c'est dans ce même préjugé que la plûpart des Contrées d'Europe ont pris les Gouvernemens de la Grece

pour modeles, ſans y apporter d'autres innovations que celles que l'expérience leur a ſuggerées. Quoique le bonheur & la liberté des peuples fuſſent le fondement des conſtitutions de la Grece; toutefois elles n'étoient pas ſans défauts: j'en ai remarqué pluſieurs, en parlant des déſordres qu'ils ont occaſionnés: auſſi les retrouve-t'on dans les Républiques qui ſubſiſtent à préſent, avec quelques autres qu'on y a ajoutés à force de rafiner & de tendre à un degré de perfection, dont cette eſpece de Gouvernement n'eſt pas ſuſceptible: je ſçais qu'on a prétendu démontrer qu'un Gouvernement républicain pouvoit être parfait; mais quelque beaux que ſoient ces projets en idée, il eſt difficile de les mettre en exécution, & de prévenir la tyrannie du petit nombre dans l'Oli-

garchie, & les désordres de la multitude dans la Démocratie: ces deux Gouvernemens étoient les fondemens de tous ceux qui partageoient la Grece.

Lycurgue tempéra dans Lacédémone les pouvoirs du Monarque; mais de son tems même, ils étoient trop limités, eu égard à l'autorité du Sénat, & plus encore dans la suite, eu égard à celle des Ephores, dont on prétendit faire une barriere entre les Magistrats & le peuple; mais qui bientôt devinrent tout puissants, & ne laisserent aux Rois qu'un vain nom: cependant cette forme subsista, & les Romains l'adopterent: les deux Consuls de Rome répondoient aux deux Rois de Lacédémone, & les Tribuns du peuple, aux Ephores; avec cette différence, que la puissance des Magistrats Romains étoit plus gran-

de que celle des Lacédémoniens, & qu'ils en firent un plus mauvais usage; surtout les Tribuns, qui sous prétexte de défendre les droits du peuple, donnerent occasion à la plûpart des révoltes, des assassinats, & des proscriptions, dont il est mention dans les tems orageux de la République. Les Rois étoient trop foibles à Sparte, & le peuple étoit trop puissant dans Athénes : il n'y avoit qu'un juste milieu entre ces extrêmes, qui pût procurer un bon Gouvernement.

J'ai fini cet abrégé à la mort de Philipe, par la raison que les conquêtes d'Alexandre sont plûtôt une partie de l'Histoire des Asiatiques & des Macédoniens, qu'une continuation de celle des Grecs; d'ailleurs les affaires de ces tems sont plus exactement détaillées que celles des siécles

précédents : il eſt vrai que l'abſence d'Alexandre donna lieu à quelques Grecs d'attenter à la liberté qu'ils avoient perduë ; mais ſon retour ſur eux fut prompt ; & telle fut la terreur que la deſtruction de Thebes, & les victoires d'Antipater ſur les Péloponneſiens répandirent dans toutes ces Contrées, qu'on n'oſa plus ſecouer ſes chaînes. Si la mort d'Alexandre n'eut empêché ſon retour en Macédoine, il eut aiſément réuni la Grece à ſes Domaines, & même anéanti le nom de Grec, s'il eut voulu. Ils ſubſiſterent encore après ces échecs, mais dans un ſi grand aviliſſement, qu'aucun d'entr'eux ne ſe diſtingua dans quelque genre que ce fut : depuis le régne des ſucceſſeurs d'Alexandre, juſqu'à l'expédition des Romains, ils n'eurent ni Poëtes ni Philoſophes

ni Généraux, & ne firent rien de remarquable, si vous en exceptez la Ligue des Achéens, sous Aratus & Philopæmene, & les efforts d'Agis & de Cléomenès contre les Ephores.

Errata du Tome premier.

PAg. 1. *lig.* 5. disputé. *Lisez* disputés.
Pag. 10. *lig.* 16. s'étoient fait. *Lisez* faits.
Pag. 13. *lig.* 3. & 213. *lig.* 11. Chios. *Lisez* Chio.
Pag. 21. *lig.* 20. ses. *Lisez* leurs.
Pag. 32. *lig.* 19. Chronoloigie. *Lisez* Chronologie.
Pag. 36. *lig.* 28. exercée. *Lisez* exercé.
Pag. 42. *lig.* 7. Ænomanus. *Lisez* Ænomaüs.
Pag. 52. *lig.* 19. confié. *Lisez* confiés.
Pag. 79. *lig.* 7. qu'il. *Lisez* lorsqu'il.
Pag. 103. *lig.* 13. héritiers. *Lisez* héritieres.
Pag. 136. *lig.* 13. disertion. *Lisez* désertion.
Pag. 141. *lig.* 19. quatriéme. *Lisez* quatorziéme.
Pag. 173. *lig.* 19. 34. *Lisez* 24.
Pag. 184. *Lisez* 9. utils. *Lisez* utiles.
Pag. 211. *lig.* 18. assuré. *Lisez* assurés.
Pag. 216. *lig.* 25. Ælie. *Lisez* Æolie.

TABLE
DES CHAPITRES.

INtroduction. De l'origine de la Grece & de ses premiers habitans. page 1

LIVRE PREMIER.

Des Royaumes de Grece, depuis la fondation de Sycione jusqu'à la destruction du Thrône dans Athénes, ce qui comprend l'espace de 1579 ans.

CHAP. I. *Du Royaume de Sycione qui a duré environ 1000 ans.* 17

CHAP. II. *Des Royaumes d'Argos & de Mycenes, qui ont duré environ 800 ans.* 24

CHAP. III. *Du Royaume & de l'Etat de Lacédemone, depuis sa fondation jusqu'à la fin des Guerres contre les Messéniens, ce qui comprend environ 800 ans.* 85

CHAP. IV. *Du Royaume & de l'Aris-*

tocratie de Corinthe, depuis sa fondation jusqu'à la destruction du Thrône, ce qui comprend environ l'espace de 900 ans. 153

CHAP. V. *Du Royaume de Thebes, qui a duré 322 ans.* 165

CHAP. VI. *Du Royaume & du Gouvernemeut d'Athénes, depuis sa fondation jusqu'à l'expulsion d'Hyppias, & à l'entiere extinction de la puissance Royale, ce qui comprend environ 1046 ans.* 178

LIVRE SECOND.

Des affaires de la Grece, depuis la destruction du Thrône dans Athénes, jusqu'à la paix d'Antalcidas, ce qui comprend l'espace de 122 ans.

CHAP. I. *Depuis l'expulsion d'Hyppias, jusqu'à la Bataille de Marathon, ce qui comprend l'espace de 20 ans.* 1

CHAP. II. *Depuis la Bataille de Marathon, jusqu'à la retraite de Xercès, ce qui comprend l'espace de 10 ans.* 37

CHAP. III. *Depuis la retraite de Xercès, jusqu'aux victoires de Cimon sur les rives de l'Eurimédon, ce qui com-*

prend l'espace de 10 ans. 37

CHAP. IV. *Depuis la paix concluë après les victoires de Cimon sur les bords de l'Eurimédon, jusqu'au commencement de la Guerre de Péloponnese, ce qui comprend l'espace de 38 ans.* 128

CHAP. V. *Depuis le commencement de la Guerre du Péloponnese, jusqu'à la paix concluë pour cinquante ans, entre Athénes & Lacédémone, ce qui comprend l'espace de 10 ans.* 172

CHAP. VI. *Depuis la paix de cinquante ans concluë entre Athénes & Lacédémone, jusqu'à la fin de la Guerre du Péloponnese, ce qui comprend l'espace de 17 ans.* 238

CHAP. VII. *Depuis la fin de la Guerre du Péloponnese, jusqu'à la mort de Socrate, ce qui comprend l'espace de 5 ans.* 317

CHAP. VIII. *Depuis la mort de Socrate, jusqu'à la paix d'Antalcidas, ce qui comprend l'espace de 12 ans.* 399

LIVRE TROISIE'ME.

Des affaires de la Grece, depuis la paix d'Antalcidas, jusqu'à la mort de Phi-

lipe de Macédoine, ce qui comprend l'espace de 51 ans.

CHAP. I. *Depuis la paix d'Antalcidas, jusqu'à la Bataille de Leuctre, ce qui comprend l'espace de 17 ans.* 1

CHAP. II. *Depuis la Bataille de Leuctre, jusqu'à la Bataille de Mantinée, ce qui comprend l'espace de 8 ans.* 52

CHAP. III. *Depuis la Bataille de Mantinée, jusqu'à la fin de la Guerre des Alliés, ce qui comprend l'espace de 7 ans.* 134

CHAP. IV. *Depuis la fin de la Guerre des Alliés, jusqu'à la fin de la Guerre des Phociens, ce qui comprend l'espace de 10 ans.* 181

CHAP. V. *Depuis la fin de la Guerre des Phociens, jusqu'à la Bataille de Chéronnée, ce qui comprend l'espace de 8 ans.* 228

CHAP. VI. *Depuis la Bataille de Chéronnée, jusqu'à la mort de Philipe de Macédoine, ce qui comprend un peu plus d'un an.* 291

Fin de la Table des Chapitres.

INTRODUCTION.

De l'origine de la Grece, & de ses premiers Habitans.

C'Est de tout tems que les Peuples se sont disputé l'ancienneté : l'Egyptien, le Scythe, & les autres bien résolus de ne la point céder à leurs voisins, se disoient aussi vieux que le monde, & aussi durables que lui : les Grecs ne furent point exempts de cette vanité : les Atheniens en particulier se vantoient d'avoir été produits au même instant que le Soleil, & d'être sortis du Sol qu'ils habitoient. L'orgueil & la jalousie accrediterent sans doute cette opinion ; mais elle dut vraisemblablement sa naissance à l'ignorance des Lettres, & au défaut de

gouvernement civil dans ces premiers âges du monde. De là vint encore cette obſcurité qui ſe répandit alors ſur l'origine de la plûpart des nations, & qui ſuppoſe maintenant beaucoup d'indulgence dans un Lecteur qui croit ce que nous en ſçavons de plus certain. Les ténébres furent dans la Grece plus épaiſſes qu'ailleurs; car ſon enfance fut longue, & les actions qui la ſignalerent de tems à autre, tranſmiſes à la poſtérité par une tradition incertaine, ou dans des Memoires imparfaits, donnerent lieu aux Hiſtoriens des ſiécles ſuivans auſſi-bien qu'aux Poëtes, de remplacer par des fictions ce qui leur manquoit en récits autentiques. Voilà en quatre mots ce qu'on appelle les tems fabuleux: la nuit dont l'erreur & la ſuperſtition les a couverts, eſt profonde à la vérité, mais nous tâcherons à la lueur de quelques traits de lumiere qu'on apperçoit à travers, de démêler l'origine d'un peuple qui a tant figuré dans le monde.

Nous ne riſquons rien d'accorder aux Grecs un rang d'ancienneté, en

leur refuſant le premier; car leurs propres Hiſtoriens conviennent qu'ils furent inſtruits & civiliſés par des Colonies qui deſcendirent d'Egypte & de Phénicie. Le Phénicien leur apprit la navigation, le commerce & l'uſage des caracteres alphabétiques, & ils reçurent de l'Egyptien le goût des arts & des ſciences, une Religion, des Loix; en un mot & des Dieux & des Rois.

Mais avant que d'entrer dans le détail des affaires de la Grece, il eſt néceſſaire de jetter les yeux ſur cette partie du monde connuë ſous le nom de la Grece en général. Le nom de Grec étoit ancien chez la nation; il lui venoit ou d'un petit Bourg, ou d'un certain Græcus Roi fort obſcur, dont on croit que les ſujets étoient originaires de la Theſſalie; ce qui a engagé quelques anciens Hiſtoriens à borner à cette contrée la Grèce proprement dite: les Romains le lui conſerverent par égard pour ſon ancienneté; quoiqu'on ait remarqué que Virgile ne s'en eſt pas ſervi une ſeule fois dans tout ſon Eneïde. Les Grecs

ne tarderent point à le quitter pour celui d'Achéens ou d'Helléniens, & l'on s'étonnera ſans doute qu'un peuple ſi jaloux de ſon ancienneté, ſe départit ſi facilement de la meilleure preuve qu'il en eut : mais il paroît que c'étoit un hommage auquel la plûpart de leurs Rois s'attendoient ; de ſorte qu'ils changerent de nom preſqu'auſſi ſouvent que de maîtres.

Mais puiſqu'ils ont affecté de déguiſer leur origine en corrompant les noms de leurs Fondateurs, il ne nous reſte qu'à réclamer contre ce mélange d'ignorance & d'orgueil, les ſaintes écritures, la plus ancienne & la plus autentique de toutes les hiſtoires.

On convient que la Grece, ainſi que les autres Contrées, fut d'abord habitée par les deſcendans de Noé ; mais quel eſt celui de ces deſcendans dont l'immédiate poſtérité ſe répandit en Grece ? c'eſt ſur quoi l'on n'eſt pas d'accord. La poſtérité de Japhet s'empara des Iſles des Gentils, façon de parler Hébraïque qui s'étendoit non-ſeulement à toutes les terres à qui elle convenoit proprement, mais

encore à toutes les contrées voisines de la mer, à quelque distance que ce fût de la Palestine, particuliérement aux Païs qui séparent l'Océan de la Méditeranée, ainsi la Grece & l'Italie pouvoient être comprises sous cette dénomination.

Si l'on s'en rapporte à l'analogie des noms, on n'aura pas de peine à croire que l'Ion de Grece est le même que le Javan de l'Ecriture, & que la Grece fut peuplée par ce fils de Japhet : l'Ecriture ne nomme jamais la Grece autrement que Javan, & l'on remarquera que quoique l'Ionie n'en fût qu'une Province, les autres nations comprenoient toutefois tous les Grecs sous le nom commun d'Ioniens : à quoi l'on peut ajouter que les Œoliens ou plutôt Elis de Péloponnese, cette partie de la Grece qu'Homere appelle Alisium, & d'où quelques-uns dérivent le mot d'Helléniens, semble n'avoir pris ce nom que pour conserver la mémoire de son fils Elisha.

Mais ces opinions n'ayant point encore un dégré de vraisemblance

qui les mette au-dessus de toute critique, permettons aux Grecs de s'expliquer eux-mêmes sur leur propre origine : les plus exacts & les plus judicieux d'entr'eux disent que le Pays fut habité dans le commencement par des Barbares dont la langue & les mœurs étoient differens des leurs : Strabon nous a laissé une longue liste des Driopes, des Cauconiens, des Léléges, des Aoniens & autres : mais tous ces peuples n'ont point l'air d'avoir été l'ancien habitant de la Grece ; on les prendroit plus volontier pour des rebuts de la Carie, d'où elle étoit exposée à de frequentes irruptions. Les Pélasgiens sont les plus remarquables, tant par leur ancienneté que par l'étendue des terres qu'ils possédoient : l'Arcadie fut leur premiere ou principale résidence ; aussi les Arcadiens avoient-ils adopté Pélasgus pour fondateur, & sur cette adoption, ils s'arrogeoient entre leurs voisins le premier rang d'ancienneté.

Les Grecs tenoient Pelasgus pour fils de la Terre ; car c'est ainsi qu'ils nommoient tous ceux dont ils n'a-

voient rien de mieux à dire : cette marque d'ignorance donna lieu à de plus éclairés, de conjecturer que ce Pélasgus de Grece, pourroit bien être le Péleg ou Phaleg de l'Ecriture : ce qui passe la vraisemblance, si l'on convient que la Grece & la plûpart des contrées de l'Europe furent peuplées par des colonies qui sortoient de la Scythie, d'où les descendans de Phaleg traverserent la Thrace & la Thessalie occupées par la postérité d'Elisha, & se fixerent les uns en Epire, les autres dans l'Hellade, & le plus grand nombre dans les endroits du Peloponnese qui leur parurent les plus habitables, & qu'ils trouverent les moins habités ; car on a raison de supposer que les contrées maritimes ne furent pas des premieres peuplées ; d'abord l'ignorance de la navigation, ensuite la crainte des Pirates ayant dû les rendre désertes.

La langue Grecque qui dérive, comme on en convient généralement, des langues Orientales, acheve de confirmer par son rapport avec

l'Hébreu, cette descente de la postérité de Phaleg ; & le mêlange avec des Idiomes étrangers, est la seule bonne raison qu'on puisse donner de la diversité des Dialectes qui la partage. Le Dialecte Dorique offre même un exemple sensible de la prononciation emphatique, si particuliere aux Orientaux : les langues Orientales ont laissé les mêmes traces sur les lizieres de la Grece ; on les distingue principalement dans la Crete, & les Isles où dut naturellement s'arrêter le Pelasgien chassé du Péloponnese & du continent : mais quel que fût ce peuple, il n'eut jamais d'autre nom que celui de Pélasgien, d'où le Péloponnese fut appellé le Pélasge.

Les Pélasgiens après s'être dispersés dans toute la Grece, s'étendirent en Italie, où confondus avec les Thyrrheniens, ils passerent pour les premiers fondateurs de Rome : épars & vagabonds qu'ils étoient, ne s'affermissant nulle part, & ne s'incorporant avec aucun peuple de Grece, ils furent obligés de céder le Pélo-

ponnese à Hellen fils de Deucalion, quelques-uns disent de Climene & de Prométhée, & les autres d'Ion.

Hellen regna dans la Thessalie peu de tems après le Déluge qui porte le nom de son pere : placé au centre de la Grece, & dans des Pays où sa famille se rendit puissante, il entretint correspondance avec ses voisins, & vint à bout de chasser le reste des Pélasgiens ; il nomma ses sujets *Helléniens*, & *l'Hellade*, ce Pays qui s'appella dans la suite Phtyothis. Ce nom qui embrassera la nation entiere avec toutes ses colonies, ne convenoit dans son origine qu'aux terres qu'Hellen possédoit ; car les Rois qui l'environnoient n'étoient pas moins jaloux que lui d'étendre leurs noms, persuadés qu'ils en acqueroient une espece de droit à la Monarchie universelle de Grece. De là cette multitude de noms que nous rencontrons, surtout dans les Poëtes qui s'en servirent indifferemment pour désigner la nation en general.

Entre les peuples qui partageoient la Grece, les plus considérables

étoient les Achéens, les Argiens, les Danaéns, les Dolopes, les Helléniens, les Ioniens, les Mirmidons & les Pélasgiens: les contrées qu'ils occupoient portoient chacune le nom de celui qu'elles avoient pour fondateurs ou pour Rois: avant la guerre de Troye, les Grecs n'avoient rien fait de remarquable ni au dedans ni au dehors: cette expedition les rassembla pour la premiere fois sous un même nom & pour un commun interêt: ils en rapporterent la vanité de traiter de Barbares le reste des nations; ils avoient alors un peuple à leur opposer, & s'étoient fait un nom dans le monde.

L'Hellade, la Grece proprement dite, ou cette contrée qui voit à l'Occident & au Midi la mer Ioniene, & à l'Orient la mer Egée qui la sépare de l'Asie, est la partie la plus Orientale d'Europe, & fut la premiere & principale résidence des Grecs: la Macedoine, l'Illirie & l'Epire la bornent au Septentrion: le Barbare partageoit avec le Grec l'Illirie & l'Epire. L'Isthme, ou la lan-

gue de Terre qui empêche la jonction des deux mers, la divise en deux parties : l'une Septentrionale & la plus étendue ; l'autre Méridionale, dont les mers qui l'environneroient de tout côté sans l'Isthme, forment une presqu'Isle à qui Pélops qui la posséda, donna le nom de Péloponnese. A ces Païs, il faut ajouter toutes les Isles dont la mer Ægée & la mer Ioniene sont parsemées : Crete la plus renommée & la plus grande de toutes, l'Eubée, Coreire, Céphallenie, Zacynthe, avec une quantité d'autres moins considérables. Toutes ces contrées qui composoient la Grece, se sous-divisoient encore en Provinces ; au Septentrion de l'Isthme, la Thessalie, les Locres Epicnémides, Opunces & Ozoles, peuples Orientaux connus sous le nom de Locres Hespériens, la Béotie, l'Attique, le Territoire de Mégare, la Phocide, l'Æolie, l'Acarnanie & la Doride se sont signalés dans les beaux jours de la Grece. Au midi, l'Achaie, l'Elide, la Messenie, la Laconie, l'Argolide & l'Arcadie formoient toutes ensemble le Péloponnese.

Telle fut la résidence originaire des Grecs ; mais devenus avec le tems & plus puissans & trop nombreux, les colonies dont ils regorgerent, étendirent considérablement leur territoire ; c'est ainsi qu'ils s'emparerent & des cantons circonvoisins, tels que la Macédoine, l'Illyrie & l'Epire, & des contrées plus éloignées, telles que la Sicile la plus grande, après notre Isle, de toutes celles qui sont en Europe, & les Provinces Meridionales de l'Italie où ses colonies s'établirent en si grand nombre, que ces Païs en furent appellés la grande Grece. Pour la Macédoine en général, nous attendrons que, posant les fondemens de cette Souveraineté qu'elle maintint sous le nom de tierce Monarchie, ses forces & sa grandeur fassent trembler la Grece jusques dans ses Etats les plus reculés, pour la mettre au nombre de ses contrées.

Les Grecs possédoient encore dans l'Asie mineure le Pont, la Bithinie, la Phrigie, la Lidie, la Carie, la Lycie, la Pamphilie avec l'Isle de

Chypre, & d'autres non moins connuës qui bordent l'Asie, telles sont Lesbos, Chios, Samos, Cos, Carpathe, Rhode & Lemnos dans la la mer Ægée aux environs de la Thrace.

Nous aurons occasion dans le cours de cette Histoire de nous étendre sur toutes ces colonies, & quelques autres moins considérables : quant à present, nous nous contenterons d'observer qu'elles pénétrerent dans presque tous les Païs connus de l'ancien monde, & qu'elles y établirent leur langue, leur religion, leur gouvernement, leurs coutumes & leur postérité.

La Grece n'offre rien qui mérite quelqu'attention avant la fondation de ses Royaumes : que peut-on dire d'un peuple grossier jusqu'à la barbarie, ne connoissant ni l'art de cultiver les terres, ni celui de construire des habitations, ni les moyens de pourvoir aux besoins les plus naturels, n'ayant d'autre loy que la force, & paissant en plein air comme la brute? Tels étoient alors les Grecs,

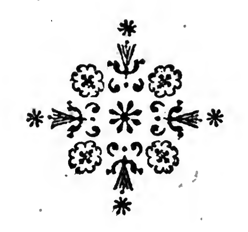
& quiconque parmi eux donnoit quelques ſignes d'humanité, étoit obéï comme un Roy, ou même adoré comme un Dieu. Témoins les honneurs divins rendus à ce Pélaſgus qui leur apprit à bâtir des chaumieres, à ſe couvrir de peaux, & à vivre de glands. Les mœurs ne ſe reſſentirent pas beaucoup des avantages de ce nouvel aliment : des ſiecles entiers s'écoulerent avant que la Grece eût quelque forme conſtante & décidée; c'étoit toujours une multitude ſans frein & ſans loy, un peuple errant à l'avanture, & s'accommodant volontiers de la fortune de ſes voiſins, quand il étoit mécontent de la ſienne : dans ces mouvemens, les riches contrées devinrent la proye des plus forts; mais ſi la conquête en étoit aiſée, la poſſeſſion n'en étoit pas de longue durée; les poſſeſſeurs en étoient bien-tôt chaſſés par d'autres qui avoient même droit de les dépouiller : chaque année donnoit ainſi à la Theſſalie, au Péloponneſe, & aux autres fertiles contrées de la Grece, un nouveau maître & de nouveaux habitans.

L'Attique se garantit de ces agitations par la stérilité de son territoire. Ses premiers habitans posséderent dans une longue tranquillité un Païs qui ne valoit pas la peine qu'on le leur disputât : de là s'ils n'étoient pas les plus anciens peuples de Grece, ils avoient au moins les meilleurs titres d'ancienneté : mais le grand avantage qu'ils retirerent de la paix qu'ils devoient à l'ingratitude de leur Sol, fut de penser les premiers ; ils en devinrent inventifs ; ils se disposerent à accueillir la littérature & les arts, lorsqu'ils se presenterent, & ils jetterent les premieres semences de cette grandeur à laquelle les siecles suivans les virent élevés.

Mais tandis que l'Attique jouissoit d'une paix profonde, un tumulte & des ravages continuels désoloient le reste de la Grece : la crainte d'être déplacé, empêchoit qu'on ne fît des établissemens : on ne voyoit rien au-delà du present : on vivoit au hazard, & les esprits étoient engourdis à un point que ces tems n'offrent

dans ces contrées, pas le moindre vestige des sciences, des Arts & du Commerce, fruits heureux de la tranquillité.

Ce ne fut qu'à la longue qu'on reconnut la nécéssité de former une société, l'unique barriere qu'on pouvoit opposer à la violence : alors on se perfectionna dans l'art de bâtir ; les habitations s'embellirent, se multiplierent, & l'on vit éclore des Bourgs qui devinrent incontinent des Villes ; mais tout cela n'adoucit pas entierement le tempérament & les mœurs. Cet honneur étoit réservé à l'Egypte & à la Phénicie, comme nous l'avons insinué plus haut.



C Melazo
Melazo
Messine
Regio
Roca
M. Etna
Faro
Cap dell Armi
Taormia
Adrano
C de la Molina
Catana
Golfe de Catana
Xiphonia
Hibla
Syracusa
C Massa
Acra
Palbro Porto
Motya
Ceos
Syros
Paros
Cimolis
Sicinos
Pholegandos
Therasia
Dion Pr.
Rhitymna
Ida M.
Masalia fl.

HISTOIRE DE GRECE.

LIVRE PREMIER.

DES ROYAUMES DE Grece, depuis la fondation de Sycione jusqu'à la destruction du Thrône dans Athenes, ce qui comprend l'espace de 1579 ans.

CHAPITRE PREMIER

Du Royaume de Sycione, qui a duré 1000 *ans.*

E Royaume de Sycione est le premier dont les anciens Historiens ayent parlé. Sycione est une Ville du Péloponnese, située aux environs de

l'Isthme, & sur les confins de l'Achaïe : on place sa fondation peu de tems après le déluge universel : comme elle est une des plus anciennes de l'Europe, & même du monde, ajoutent quelques Auteurs qui ne lui permettent pas d'être postérieure aux Empires d'Egypte & d'Assyrie, & que d'ailleurs nous avons autant au moins de raisons de douter de son existence que de la croire, nous en dirons fort peu de chose : on prétend qu'Ægialée fut le premier de ses

A. M. 1915.

Rois; qu'il regnoit l'an 1915 de la création; que la Ville, son territoire & même la plus grande partie du Péloponnese porterent son nom, & que ce Pays s'appelloit l'Ægialée; ainsi que des Rois Apis & Sycione, il s'appella dans la suite Apia & Sycionie. On ne s'accorde ni sur l'ordre & le nombre, ni sur les noms des Rois de Sycione, bien loin d'en rapporter les actions mémorables, ou de fixer la durée de leurs regnes. Adraste fut le premier de ses Rois, si l'on en croit Homere, mais Pausanias omet Poliphyde, & fait suc-

ceder Hyppolite & Laceſtade à Xeuxippe qu'on met communément le dernier. M. Newton a obſervé que les Chronologiſtes ont fait d'Apis & d'Epaphus ou Epopeus deux Rois, entre leſquels ils ont inſeré une douzaine de Princes imaginaires dont ils n'ont dit que les noms, ce qui rend Ægialée fondateur de ce Royaume, de trois cens ans plus vieux que Phoronée ſon frere : abſurdité manifeſte, ſi l'on convient qu'Ægialée & Phoronée ſont fils d'Inachus. L'opinion qui compte Sycione entre les anciens Royaumes, mais qui ne date ſa fondation que du tems ou même plus tard que celle d'Argos, fournit un moyen de remédier à cette différence, en effaçant du catalogue des Rois, tous ces noms chimeriques, & ne faiſant d'Apis, Epaphus & Epopeus qu'un ſeul Roy ſous des noms differens. Mais parmi ces difficultés, que peut-on avancer ſur le Royaume de Sycionie qui ne puiſſe être contredit, ſurtout quand on voit les Critiques les plus éclairés des premiers âges, ne trouver aucune

place dans l'antiquité pour ses Princes, & en rejetter la succession l'espace à peu près de 1000 ans. Cependant en accordant quelque chose à l'éloignement des tems & à la disette d'Historiens, & supposant sur la situation commode de Sycione, & sur la bonté de son territoire, qu'elle fut peuplée des premieres, nous en pourrons conclure d'abord qu'elle exista, & qu'elle eut même des Rois; car après le Déluge, à mesure que les hommes se multiplierent, ils formerent presque partout où ils s'établirent, des Etats Monarchiques. Conséquemment outre les Rois dont j'ai déja fait l'énumération, la Grece en comptoit beaucoup d'autres; l'Arcadie, la Messenie, la Thessalie, la Crete & les autres Isles; Elis, Eleusis & quelques Cités particulieres, étoient érigées en Royaumes; mais l'obscurité qui les couvre est si grande, qu'il est impossible de donner une suite exacte de tous ces regnes : aussi ne ferai-je mention que de quelques-uns, encore sera-ce par occasion, lorsque des faits dignes de remarque

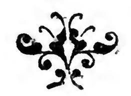
les rameneront à l'histoire générale du Pays.

Nous observerons seulement qu'on nous a representé ces premiers Rois de la Grece comme des personnages illustres & dignes par leur courage, leur prudence & d'autres vertus, du choix unanime & libre des peuples qu'ils ont gouvernés. La conduite des Armées étoit leur fonction principale, & Thucydide assure que sous le regne de Cécrops & de ses successeurs jusqu'à Théséee, les Rois n'étoient consultés que dans les dangers de l'Etat, que l'Attique n'avoit en cela rien de particulier, & que pendant la paix, toutes les Villes de Grece avoient leurs Cours & leurs Magistrats chargés des affaires ordinaires, & formoient au-dedans d'elles-mêmes, des especes de Républiques; mais l'ascendant que la qualité de Général donnoit à ces Rois, étendit bien-tôt les limites de leur autorité, & leur ouvrit la porte au gouvernement civil; ils n'abuserent pas sur le champ de cet accroissement de puissance : la durée & la

tranquillité des premiers regnes est un témoignage de la bonne intelligence qui regnoit entre le Prince & les Sujets : l'obéissance des Sujets étoit entiere & volontaire, & le Prince étoit plus flatté de la devoir à l'amour qu'on lui portoit, & à l'estime qu'on faisoit de ses vertus, qu'à la force de ses armes & à une crainte servile de son pouvoir. Le Roy sacrifioit tout projet d'ambition, toute idée particuliere de fortune, à l'interêt du peuple dont il reconnoissoit ne tenir son autorité que pour en être le protecteur ; & le peuple avoit tant de confiance en son intégrité, que les Grecs, long-tems après avoir cessé d'être barbares, ne reconnoissoient d'autres loix que le vouloir despotique & les décisions de ses Rois. L'interêt, la politique & la soif de regner troublerent cette harmonie dans les siecles suivans, & le peuple revendiqua son autorité toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Ces fréquentes alternatives firent éclore dans la Grece plus de formes differentes de gouvernement qu'il n'y en

avoit nulle part, & peut-être dans tout le reste du monde.

Mais pour revenir à Sycione, il est constant que ce Royaume n'a jamais eu grande puissance ni beaucoup d'éclat : il a subi le sort d'une infinité de foibles Royautés qui ne le disputerent jamais aux grands Etats de la Grece : on ignoreroit qu'elles ont existé dans le monde, si les Poëtes n'avoient sauvé de l'oubli les noms de quelques-uns de leurs Rois. Après la mort du dernier Roi de Sycione, le sceptre tomba entre les mains des Prêtres d'Apollon. Sept d'entr'eux le conserverent pendant trente-trois ans : enfin ce petit Etat devint la proye de ses voisins, & se fondit dans les Domaines d'Argos.



CHAPITRE II.

Des Royaumes d'Argos & de Mycenes, qui ont duré environ 800 *ans.*

NOUS allons appercevoir quelque crépuscule, mais si foible qu'il servira moins à nous éclairer qu'à nous faire desirer la lumiere, & plus à piquer notre curiosité qu'à la satisfaire. Si l'on n'accorde pas au Royaume d'Argos le premier rang d'ancienneté, on ne peut lui refuser le second; mais pour quelques années dont il étoit postérieur à celui de Sycione, il le surpassoit beaucoup en puissance, richesses & renom. Argos le disputoit au reste du monde en splandeur & en magnificence. L'opinion commune est qu'Inachus fonda ce Royaume l'an 2148 de la Création, 232 ans après la fondation de Sycione, 1080 ans avant la premiere Olympiade; on le disoit fils de l'Océan, sans doute parce qu'il

A. M. 2418.

qu'il fit par mer le trajet d'Egypte en Grece : il regna cinquante ans, & laissa la couronne à Phoronée son fils. Ceux qui traitent Sycione de fable, font d'Inachus une Riviere, & datent l'Histoire de Grece, de Phoronée qui passa chez des peuples qui n'en sçavoient pas davantage, pour le premier homme & le pere du genre humain : on ne sçait rien de remarquable avant lui : il consacra à Junon les premiers Autels que la Grece ait vûs. Après avoir donné une religion à ses Sujets ; pour les rassembler & former entr'eux quelque societé, il bâtit une Ville qu'il nomma Phoronic ; il leur prescrivit des loix, & ne négligea rien de ce qui pouvoit les tirer de la barbarie & les plier à quelque de regle police : il eut une guerre à soutenir contre les Parrhasiens & les Telchines. Ceux-ci s'étoient ligués avec les Cariates ; il vainquit les uns & les autres, conquit les contrées de l'Arcadie qu'ils occupoient, les poursuivit en Crete, & les renferma dans l'Isle de Rhodes, à laquelle ils

donnerent le nom de Telchine. Cette expédition le rendit maître de la presqu'Isle entiere, qu'il laissa à son fils Apis après un regne de soixante ans : on compte trois Apis; l'Egypte, Argos & Sycione ont chacune le leur; les Mythologistes les ont confondus & ont attribué à un seul les actions des deux autres; c'est assez la coutume des Grecs par rapport à leurs Dieux & leurs Heros. Tel est apparemment le fondement du voyage d'Apis en Egypte, où l'on dit qu'il bâtit Memphis, apprit aux peuples l'agriculture, mourut & fut adoré comme un Dieu sous le nom d'Osiris ou de Sérapis, & sous la figure d'un bœuf; mais en accordant, ce dont tous les Auteurs ne conviennent pas, qu'il y eût un Apis Roy d'Argos; ce qu'on peut ajouter de vraisemblable, c'est qu'il vécut en Grece, qu'il donna son nom à la presqu'Isle, & qu'il fut massacré comme un tyran la trente-quatriéme année de son regne; ce qui n'étoit pas commun dans ces premiers tems. Apis ne laissa point d'héritier,

& sa couronne passa à Argus, fils de sa sœur Niobé, que l'on confond avec son bisaïeul de même nom, à qui les Poëtes ont donné tant d'yeux. La Grece fit de grandes récoltes de bled sous son regne, qui n'eût été remarquable que par une durée de soixante-dix ans, sans cette abondance qui lui mérita après sa mort des Autels & des sacrifices. On attribuë toute-fois à Homogire l'art de cultiver les terres, & il passe pour le premier qui ait attelé le bœuf à la charuë. Argus donna son nom à la Ville d'Argos, & à la presqu'Isle, dont les Habitans s'appellerent Arges ou Argiens : il y en a qui croyent que le fondateur des Pélasgiens peuples qui de l'Arcadie leur principale résidence s'étoient dispersés dans toute la Grece, & avoient envoyé des colonies dans le Latium, que ce Pélasgus dont nous avons déja parlé, étoit frere d'Argus. Argus eut pour successeur son fils Criasus, que Pausanias appelle Peirasus, & quelques Historiens Péranthus : d'autres en font plusieurs Rois, & ajou-

tent que Péranthus consacroit à Junon l'Argienne ses premiers Autels à peu près dans le même tems que Salomon élevoit le Temple de Jérusalem.

Il est certain que Junon avoit alors un Temple dans Argos, & que Callithie fille de Péranthus en étoit la Prêtresse; d'où l'on a pû conjecturer sans beaucoup de fondement, que son pere étoit Roy : cette erreur a duré plusieurs siecles. Comme les affaires publiques & particulieres étoient datées de l'année de la Prêtresse Callithie, cette année devint la grande époque des Argiens. Hellanicus, antérieur de douze ans à Herodote, a suivi dans la division de son histoire la succession des Prêtresses de Junon l'Argienne. Criasus regna cinquante-quatre ans, & laissa la couronne à Phorbas son frere ou son fils.

Moïse & les Patriarches avoient alors en Grece d'illustres contemporains qui frayerent le chemin aux sciences & à la politesse; elles avoient pris naissance en Orient, & elles aborderent dans ces tems en Europe,

par les contrées de la Grece les plus voisines de l'Asie & de la Judée. Parmi ces grands hommes nous pouvons compter l'Inventeur de la sphere, ce sçavant Astronome qui porta, dit-on, le Ciel sur ses épaules, & qui passa pour le pere des Hyades & des Pleïades, Atlas fils de Japet ou de Japhet; c'est un honneur que nous ne pouvons refuser à Prométhée son frere. Ce Philosophe travailla toute sa vie à ramener à la raison les humains arrachés à l'ignorance & à la stupidité; ce qui a fait imaginer aux Poëtes qu'il avoit dérobé dans les cieux, le feu dont il anima l'homme qu'il avoit formé du limon de la terre. Le reste de la fiction s'accorde fort bien avec l'éloge que nous en faisons, & cette Aigle qui lui dévore continuellement les entrailles, est une image vivante de ses profondes & pénibles recherches. Plusieurs circonstances concourent à persuader que ce Prométhée est le même que Magog.

Phorbas regna trente-cinq ans, & son fils Triopas, quarante-six. Pau-

ſanias aſſure avec quelque raiſon, que Triopas laiſſa la couronne à ſon fils Jaſus; car la Ville s'appella Jaſos & ſes Habitans, Jaſiens. La fameuſe Io, à qui les Poëtes ont fait parcourir tant de Pays, eſt fille de ce Jaſus; on la diſtingue aiſément d'une fille d'Inachus qui porta le même nom, & qui n'eſt guéres moins connuë. L'hiſtoire de celle-là a quelque vraiſemblance dans Hérodote: il raconte que les Phéniciens qui s'appliquerent les premiers à la navigation, & qui faiſoient commerce avec les autres nations, de marchandiſes d'Aſſyrie & d'Egypte, vinrent à Argos, alors la Métropole de Grece; que l'envie d'acheter conduiſit les femmes en foule ſur leurs bords; qu'ils en ſaiſirent tout autant qu'il en accourut, & firent voile en Egypte avec Io fille du Roi, qui ſe trouva compriſe dans la multitude. Il ajoute que les Grecs conçurent un violent reſſentiment de cette injure, & que ce rapt fut la ſemence des inimitiés & des conteſtations qui éclaterent dans la ſuite entr'eux & les Aſiatiques. Mais pour

revenir à Jasus, l'opinion commune est que Crotopus, fils d'Agénor, frere de Jasus, succéda à son grand-pere Triopas, & qu'aprés un regne de vingt-un an, il eut pour successeur son fils Sthénélas : on ne met point Jasus au nombre des Rois, & l'on seroit tenté d'en exclure Phorbas & Triopas, sur ce qu'on dit qu'ils abandonnérent Argos, & se retirerent à Rhodes. La fuite de Crotopus qu'on envoye bâtir une Ville dans le territoire de Mégare, donne le même doute sur sa succession au Royaume d'Argos. Mais quand on conviendroit de la réalité de ces huit derniers regnes, leur durée fourniroit une autre objection ; ils comprennent ensemble l'espace de trois cens soixante-onze ans ; c'est l'un comportant l'autre un peu plus de quarante-six ans pour chacun : or le célebre Chronologiste dont nous avons déja parlé, remarque que cette durée est trop au-dessus du cours ordinaire de la nature, pour en croire la Chronologie : il fait la même observation sur les Rois de Sycione, de Sparte, & des autres

Cités qui ont précedé l'Empire des Perses. La somme des regnes divisée par leur nombre, donne trente-cinq ou quarante ans, pour chacun, tandis que toutes les successions que nous connoissons, s'accordent à fixer à dix-huit ou vingt ans la durée moyenne de chaque regne ; ce qu'il démontre par la suite des Rois d'Israël & de Juda, de Perse, de Macedoine & des autres contrées, & ce calcul est confirmé par nos trente Rois depuis Guillaume le Conquérant, & par les 63 Rois de France depuis Pharamond. Il ajoute qu'à peine trouvera-t'on dans ces derniers tems, depuis que la Chronoloigie est exacte, un seul exemple de dix regnes, qui pris de suite se montent à plus de deux cens soixante ans, & que l'erreur des anciens est la suite d'une estimation Technique, introduite par Timée & d'autres Ecrivains qui égalerent, à l'imitation des Egyptiens, la durée des regnes à celle des générations, & qui évaluerent les trois générations à cent ans, & quelquefois à cent vingt. Mais Pour ne nous

point écarter des anciens Hiſtoriens, nous dirons que Sthénélas regna huit ans, & laiſſa la couronne à ſon fils Gélanor ; c'eſt alors qu'arriva le démêlé des fils de Belus. Ægypte regnoit dans le Pays qui porte ſon nom; il avoit cinquante fils qu'il ſe propoſa de marier aux cinquante filles de ſon frere ; ce n'étoit point l'avis de l'Oracle ni de Danaüs qui refuſa ces alliances, & s'enfuit à Rhodes avec ſa famille, & de Rhodes à Argos. Le vaiſſeau qui les porta s'appelloit Pentécontoris, & c'eſt le premier de quelque grandeur qui parut ſur les côtes de la Grece. A Argos, il diſputa le ſceptre à Gélanor, en qualité de deſcendant d'Epaphus fils de la premiere Io dont nous avons parlé. Tandis qu'il faiſoit valoir ſes prétentions devant le peuple, un bœuf qui paiſſoit aux pieds des murs de la Ville, fut devoré par un loup : on interpréta cet événement en ſa faveur : on crut voir dans cet étranger une image du loup, & un ſigne de la volonté des Dieux, & la couronne lui fut adjugée. Ægypte jaloux des accroiſſemens que la puiſſance

de son frere recevroit des alliances qu'il formeroit en mariant ses filles, envoya ses fils à la tête d'une armée, en réitérer la demande. Les jeunes gens obtinrent le consentement de leur oncle qui distribua secretement des poignards à ses filles, & leur persuada d'assassiner leurs époux la premiere nuit de leur nôce. L'antiquité n'a pas d'exemple d'une action plus cruelle : un seul échappa de ce massacre, Lincée mari d'Hypermenestre, que son pere poursuivit en Jugement, mais qui ne fut point condamnée. Les Danaïdes communiquerent aux Argiens l'invention des puits qu'elles apporterent vraisemblablement d'Egypte où les eaux étoient rares. Voilà, je pense, le fondement le plus naturel du châtiment fabuleux de leur inhumanité.

Danaüs, après 50 ans de regne, eut pour successeur son gendre Lincée; Lincée laissa la couronne, après quarante ans, à son fils Abas qui régna trente-trois ans. On a confondu cet Abas avec un autre de même nom, qui bâtit Abée dans la Phocide, & qui est peut-être celui qui donna le

nom d'Abantes aux Habitans de l'Eubée : on ne ſçait lequel de ces Abas continua la ſucceſſion des Rois d'Argos, & laiſſa deux fils Acriſius & Prætus, qui ſe diſputerent la Royauté en qualité de jumeaux. Prætus, après avoir regné dix-ſept ans, fut dépouillé par Acriſius, & chaſſé dans la Lycie, d'où il revint avec des forces conſidérables, s'empara de Tyrinthe, & livra à ſon frere un combat où l'on ſe ſervit de boucliers pour la premiere fois. Cette action n'étant pas déciſive, on en vint à un accommodement; le Royaume fut partagé; Acriſius prit poſſeſſion d'Argos, & céda Tyrinthe & quelques Places maritimes à ſon frere. Cet Acriſius eſt pere de Danaé : l'Oracle lui prédit qu'elle auroit un fils qui ſeroit la cauſe de ſa mort.

Mais avant que d'aller plus loin, il ne ſera pas inutile de dire un mot de ces Oracles qui faiſoient une ſi grande partie de la ſuperſtition des Grecs. Les Oracles étoient la plus auguſte & la plus religieuſe eſpéce

de prédiction. Ils avoient pour but un commerce immédiat avec les Dieux, pour en obtenir des lumieres dans les affaires épineuses, & même la connoissance de l'avenir, & cela avec une certitude supérieure à la sagacité des hommes à qui l'ignorance & les préjugés peuvent dérober ou déguiser la vérité : on ne connut bien-tôt d'autre façon de se décider : falloit-il déclarer la guerre, conclure la paix, introduire quelque nouveauté dans le Gouvernement, imposer une Loi, on interrogeoit l'Oracle, & sa réponse étoit inviolable & sacrée. Jupiter étoit la cause premiere des Oracles & de toute Divination ; le Livre du Destin s'ouvroit à ses yeux, & il en révéloit plus ou moins, selon son bon plaisir, aux Divinités subalternes ; mais à parler sérieusement, cette prétenduë communication avec les Dieux est le plus ancien & le plus choquant monopole que les Prêtres du Paganisme aient jamais exercée dans le monde. Aussi-tôt que les Oracles furent accrédités, on n'en obtint des répon-

ſes qu'après avoir préalablement fait aux Dieux des Sacrifices coûteux & de riches préſens aux Sacrificateurs. Le peuple qui ne pouvoit ſuffire à ces dépenſes, ni par conſéquent les conſulter fréquemment, n'en eut pour eux que plus de reſpect; pour augmenter encore la vénération, ſans diminuer le profit, l'Oracle eut ſes jours pour être interrogé : cela donna à la choſe un air de miſtere, & ſans ce manege la fourberie eut été bien-tôt découverte, & le commerce avec les Dieux décrié. Laiſſant à part la Religion dont les Prêtres ſe jouoient, il faut convenir que cette pratique étoit très-avantageuſe à l'Etat : rien de mieux aſſorti au génie d'un peuple que l'on engageoit dans les projets les plus déſeſperés, à qui l'on faiſoit approuver toute innovation dans le Gouvernement, ſitôt que l'Oracle avoit déclaré que tel étoit le vouloir des Dieux. Numa, Licurgue & les autres Légiſlateurs en ont bien connu l'utilité : le Grec étoit ſi fort attaché à cette partie de ſa Religion, que c'étoit ordinaire-

ment la meilleure façon & quelquefois la ſeule de le perſuader : auſſi on eut ſoin de faire expliquer les Oracles en termes amphibologiques, capables de la conſtruction & du ſens qu'exigeroient les circonſtances & les tems. Les réponſes étoient favorables à l'Etat, à moins que l'Oracle ne flattât ceux qui avoient eu interêt de le corrompre, comme il arrivoit quelquefois. Démoſthene ſe plaignoit que la Pithie Philippiſoit. Les Oracles les plus nombreux & les mieux accrédités étoient ceux d'Apollon : Jupiter s'étoit déchargé ſur ce Dieu du ſoin d'inſpirer toutes ſortes de Devins & de Prophétes. Entre les Oracles d'Apollon, celui de Delphes étoit renommé, moins encore par ſon ancienneté que par ſa préciſion. Les réponſes du Trépied paſſoient en proverbe pour des vérités infaillibles & claires. Nous n'avons garde d'oublier la Prêtreſſe de ce fameux Oracle, Phémonoé, la premiere Pithie : on croit qu'elle prédiſoit ſous Acriſius, & qu'elle rendoit ſes réponſes en Vers. On trouva depuis dans le Vers

un charme ſecret qui donnoit aux choſes de l'élévation & du poids : les Légiſlateurs & les Philoſophes mirent en Vers leurs Maximes ; & leurs Loix, & tous les Ouvrages du tems qui ont quelque degré de perfection, ou qui ſont de quelqu'importance, ſont écrits en Vers. La Poëſie qui n'en étoit alors qu'à ſon aurore, fit des progrès rapides, & tant qu'elle ne ſe propoſa qu'un but auſſi noble que les intérêts de la Religion & du Gouvernement, les Poëtes furent comblés d'honneurs & admis dans l'adminiſtration des Affaires ; mais à meſure que la Poëſie ſe perfectionna, les Poëtes dégénérerent ; la fin baſſe & ſervile dégrada la nobleſſe du talent ; les Muſes s'avilirent, ſe proſtituerent & perdirent leur dignité premiere & toute l'eſtime qu'elles s'étoient acquiſes. Mais pour en revenir aux Oracles, la Grece les conſulta dès ſon enfance, & l'on ne ſçait bien, ni quand elle commença, ni quand elle ceſſa d'en avoir : ils étoient muets pendant quelque tems, puis ils recouvroient la parole ; mais

on ſoutient qu'ils ſe turent pour jamais à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je le croirois, s'il étoit poſſible que le Diable eût eu la permiſſion pendant des ſiécles entiers d'entretenir l'Univers dans l'erreur. D'ailleurs, il eſt certain que lesOracles ſubſiſtoient encore ſous Julien l'Apoſtat qui les conſulta : ainſi tout ce ſtratagême n'étoit qu'une invention humaine, une brillante impoſture fondée ſur la crédulité des peuples, & ſoutenuë par l'intérêt des Prêtres & la politique des Roix, juſqu'à ce que la lumiere de l'Evangile vint chaſſer du monde l'eſprit d'enthouſiaſme & diſſiper les ténébres de la ſuperſtition.

Pour revenir à Acriſius ; ſur la réponſe de l'Oracle, il renferma ſa fille, mais Jupiter métamorphoſé en pluye d'or, pénétra dans ſa Tour, & de là vint Perſée. On a remarqué que la plûpart des Héros de l'Antiquité étoient des fruits de l'adultere & de l'inceſte : ſi les meres étoient d'illuſtre extraction, on mettoit le crime ſur le compte de quelque Divinité, & le peuple en faveur des vertus des

fils, & des services qu'il en recevoit, s'en laissoit imposer sur leur naissance. Persée fut un de ceux dont on fit les honneurs à Jupiter : on dit qu'il fut précipité dans la mer avec sa mere, que les flots le porterent comme par miracle dans l'Isle de Sériphe, qu'il employa sa jeunesse à combattre des Monstres, à l'imitation des Héros de son tems, & qu'il tua Méduse, dont il porta la tête en trophée sur le milieu de son bouclier. Cette Méduse étoit, à ce qu'on croit, une Reine d'Afrique, fort belle femme, que Persée alla disputer à la tête d'une armée, & qu'il conquit : ainsi il faut placer cette expédition après son retour à Argos, & après la mort de son grand-pere : il épousa Andromede qu'il avoit délivrée d'un Monstre marin, ou plutôt arrachée des mains de je ne sçais quel Phœnix qui l'enlevoit dans un vaisseau appellé la Baleine, & revînt à Argos. Acrisius, dans l'espoir d'éluder les malheurs qui lui avoient été prédits, se retira dans la Thessalie où Persée que le hazard conduisit à des Jeux Publics

qu'on y célébroit, le tua d'un coup de palet, la trente-uniéme année de son régne. Sur ces entrefaites Pelops fils de Tantale, Roi de Sipile en Phrygie, arriva dans la Grece ; il avoit été battu par Ilus, fils de Tros, & se refugioit chez Œnomanus, Roi de Pise en Elide : il épousa sa fille Hippodamie & lui succéda : sa famille fut très-nombreuse ; & ses alliances & la durée d'un régne de 58 ans le rendirent possesseur de toute la presqu'Isle, qu'il nomma le Péloponnese : sa postérité s'y maintint, & la race des Pélopides s'est fait connoître par ses malheurs & par ses exploits, autant qu'aucune autre de Grece.

A. M. 2692. L'accident qui arriva à Persée lui donna tant d'aversion pour Argos, qu'il transporta le trône à Mycenes, dont il fonda la Ville & le Royaume. Ainsi finit Argos, après avoir duré 544. ans depuis sa fondation par Inachus jusqu'à la mort d'Acrisius. Quelques Historiens considerent l'état de Mycenes comme une continuation de celui d'Argos, & ne font qu'une succession de tous ces Rois ;

mais d'autres assurent avec plus de vraisemblance que Persée fit un échange avec Mégapenthe son allié, qui régnoit alors à Tyrinthe, où il avoit succédé à Prétus son pere, & qui laissa le Royaume d'Argos à son fils Anaxagoras, qui le partagea avec ses freres Mélampe & Bias. Ce Mélampe guérit de la folie les Prétides ses tantes par l'usage de l'hellebore. La division des Domaines d'Argos diminua beaucoup la figure que ses Princes avoient coutume de faire dans le monde, & jetta une si grande confusion dans les affaires, qu'il est impossible de les détailler dans l'ordre des tems & des lieux. Nous conclurons seulement en général que Persée interrompit la succession des Princes d'Argos, mais ne détruisit point la Monarchie; car on compte des Rois aprés Anaxagoras; tels sont Alector, Iphis, Etéocles, celui qui fut tué au Siége de Thebes, Talaor, fils de Bias, Adraste & son gendre Tidée pere de Diomede.

A travers ces obscurités, revenons à Mycenes où nous avons laissé Per-

ſée occupé à affermir un Royaume qu'il venoit de fonder, & qu'il poſſeda 58. ans. Nous lui devons une des premieres places parmi les Héros de ces tems, ſurtout ſi nous mettons au nombre de ſes conquêtes la Perſe, à qui ſon fils Perſés ou Perſée lui-même donnerent ce nom, à ce qu'on dit; mais il n'eſt pas croyable que la Grece eut déja fait quelqu'irruption en Orient, & moins encore avec des forces capables de ſubjuguer d'auſſi vaſtes contrées. Perſée eut quatre fils, Perſés, Alcée fils d'Amphitrion, Sthénélus, Electrion & Maſtor: on lui donne Maſtor pour ſucceſſeur, & à Maſtor Electrion ſon frere, pere d'Alcmene; mais cette opinion n'étant point générale, nous regarderons Sthénélus comme ſon ſucceſſeur immédiat, & nous leverons toute difficulté en diſtribuant, à la façon des Chronologiſtes, ſur les régnes ſuivans la durée des deux premiers qui ſont incertains. Sthénélus régna huit ans: il eut d'Aſdamie, fille de Pélops, Euriſthée qui lui ſuccéda: cet Euriſthée eſt fameux par la difficulté des

travaux qu'il imposa à Alcée, qui mérita par ses exploits le nom d'Hercule sous lequel il est mieux connu : nous ne pouvons nous dispenser d'en parler. De tous les faits des Héros de l'Antiquité, les actions d'Hercule sont celles dont on parle le plus, & dont on a le moins de certitude : quelques Auteurs en comptent trois de ce nom ; d'autres quatre, Ciceron en distingue six, & Varron quarante-quatre : chaque âge & chaque pays presque avoit son Hercule. On donnoit anciennement aux Rois le nom de Saturne, à leurs fils celui de Jupiter, & au plus courageux de leurs petits-fils celui d'Hercule : il y en eut un si grand nombre, qu'on les confondit bien-tôt, & qu'on attribua à un seul les actions de tous les autres ; de sorte qu'il est bien plus aisé d'assurer que l'Hercule dont il s'agit ici est un Héros, que de dire comment il mérita ce titre. Il étoit fils d'Alcmene & d'Amphitrion, qui descendoit immédiatement de Persée : les Poëtes lui donnent Jupiter pour pere ; ce qui doit être entendu de quelque

Prince voiſin ; car lorſque les Phéniciens aborderent en Grece pour la premiere fois, ils donnoient à tous les Rois indifféremment le nom de Jéopater ou de Jupiter. La naiſſance & la valeur d'Hercule firent ombrage à Euriſthée, qui pour s'en défaire honorablement, le précipita dans tous les dangers qu'il put imaginer : ſes principales entrepriſes ſont renfermées dans ſes douze travaux ; mais les deſcriptions qu'on nous en a laiſſées ſont ſi romaneſques, que la gravité de l'Hiſtoire ne nous permet pas de les rapporter : car que penſer du Lyon de Némée, de l'Hydre à ſept têtes, de l'Ourſe de la Forêt d'Erimanthe & du reſte de ſes actions incroyables, ſinon que ces Monſtres ſont des images des Brigands, des Meurtriers & des Tyrans qui déſoloient alors le genre humain, & que détruiſit Hercule. Aux douze travaux qu'il entreprit à la ſollicitation d'Euriſthée dont la jalouſie le couronna de gloire, nous en pourrions ajouter d'autres auſquels il ſe porta de lui-même. Au reſte, l'eſtime que

nous faiſons de ce Héros, naît bien moins d'un zéle aveugle pour l'Antiquité, que d'un ſentiment de vénération qu'on ne peut refuſer à ceux qui ſe ſont génereuſement déclarés les protecteurs du foible qu'ils pouvoient écraſer, & qui ont conſacré leur valeur à réprimer des violences qu'ils auroient pû commettre : il faut convenir que l'eſprit de la Chevalerie Errante dominoit chez les illuſtres de ces premiers âges, qui non contens de ſe ſignaler au milieu de la patrie par les ſervices qu'ils lui rendoient, alloient encore chercher au loin d'éclatantes avantures : c'eſt de cet œil que nous devons regarder l'expédition des Argonautes : elle tombe à peu près en ce tems, & comme elle eſt la premiere de cette eſpece dont les Hiſtoriens faſſent mention, nous en allons parler.

Jaſon jeune Prince d'Iolcos en Theſſalie, fils d'Æſon, petit fils d'Æolus, fut chef de cette entrepriſe qui lui fut propoſée par ſon oncle Pélias qui avoit uſurpé la couronne. La réputation que Perſée & d'autres s'étoient

déja faite avant lui, échauffant son courage, il se laissa persuader, & entraîna dans son dessein la Noblesse & la fleur de la Grece : ils étoient au nombre de 50. les plus considérés après Hercule & Jason, étoient Orphée leur Historien, Oilée pere du jeune Ajax, Télamon pere du vieil Ajax, Pelée son frere & pere d'Achille, les fils d'Æaque, Castor & Pollux, fils de Tyndare Roi de Sparte, & Argus constructeur du Vaisseau qui porta ces Héros & qui fut appellé Argo, & les Compagnons de Jason, Argonautes : chez les Poëtes, la conquête de la Toison d'or est le but de leur entreprise; mais à parler en Historien, ils alloient dépouiller Aëtes, Roi de Colchos en Asie, des Trésors qu'on disoit être en sa puissance. Ils mirent à la voile dans une baye de la Thessalie proche Iolcos; ils eurent en chemin faisant & en revenant, à Lemnos & ailleurs une infinité d'avantures fabuleuses que nous nous garderons bien de détailler : telle est la rencontre des Symplégades, des Syrenes, des Harpies, de

Scylla

Scylla & de Charibde, fictions Poëtiques dont Orphée enveloppa des vérités morales, & qu'Homere paroît avoir imitées dans ses travaux d'Ulisse. Arrivés à Colchos, ils s'emparerent des richesses d'Aëtès, par le secours de Médée sa fille qui s'étoit éprise de Jason, & qu'ils enleverent, dirent-ils, par répresaille du rapt d'Io. Jason épousa cette Médée qu'il répudia dans la suite, & qui passa de son lit dans celui d'Ægée Roi d'Athenes: sa science dans les Sortileges & la Magie, & ses avantures tragiques ont fourni dans les siécles suivans de grands sujets à la Scéne.

Mais pour achever l'histoire d'Hercule; sa mort ne dément point les extravagances de sa vie: la réputation qu'il avoit dans le monde, lui mérita la tendresse de plusieurs femmes: Mégare, Iole, Déjanire, Omphale sont les plus connuës: soit qu'il ait été empoisonné, victime malheureuse de la jalousie de quelqu'une d'entr'elles; ou qu'il se soit brulé sur le Mont Ida, dans un accès de phrénésie, ce qui est difficile à

décider; il est sûr qu'il mourut la cinquante-deuxiéme année de son âge : sa mort n'éteignit point la haine d'Euristhée; elle se manifesta à son fils Hellus & ses freres à mesure qu'ils avançoient en âge, par des ordres d'abandonner le Péloponnese : ils obéirent n'étant pas en état de résister, & se retirerent à Athenes où ils furent accueillis & protégés : l'union qui régnoit entr'eux & l'éclat qu'ils recevoient de leur naissance & du mérite de leur pere inquiéterent Euristhée, qui voyant en eux des ennemis trop dangereux dans son voisinage, fondit en Attique dans le dessein de les exterminer; mais les fils d'Hercule lui firent tête avec le secours des Athéniens, le tuerent lui, & ses fils la 43e année de son regne, & rentrerent dans le Péloponnese. La peste désoloit alors le pays; il plut à l'Oracle d'attribuer ce fléau à la précipitation de leur retour, & ils furent obligés de se retirer à Marathon. Trois ans après, ils renouvellerent leur entreprise, en prenant à la lettre l'Oracle qui fixoit à trois récoltes le

tems de leur éloignement qui devoit être de trois générations ; les armées étoient en présence, on en alloit venir aux mains, lorsqu'Hellus proposa de décider la querelle par un combat singulier : Echemus Roi de Tégée en Arcadie accepta le défi & le tua : le reste se dispersa. Ægimius Roi des Doriens qu'Hercule avoit remis sur le trône, & qui avoit adopté Hellus en reconnoissance de ce service, permit à la plûpart d'entr'eux de s'incorporer avec ses Sujets qui résidoient aux environs du Mont Œta ; les fils d'Hercule & leurs descendans firent encore quelques tentatives inutiles, avant que de recouvrer leur ancienne autorité dans ces contrées, événement dont nous parlerons en son lieu.

Euristhée avoit confié à Atrée fils de Pélops le gouvernement de Mycénes pendant son irruption en Attique : la mort de l'oncle mit le neveu en possession : les Pélopides devinrent ensuite les maîtres du Péloponnese, & voilà la datte de leur ascendant sur les Perseïdes : on croit qu'Atrée partageoit le gouvernement

avec ſon frere Thyeſte, lorſqu'il le ſurprit en adultere avec ſa femme Erope & le bannit ; il le rappella dans la ſuite, tua ſon fils & le lui ſervit à manger ; c'eſt-là ce qu'on appelle la ſcéne de Thyeſte : les Poëtes ont dit que ce ſouper fit reculer le Soleil d'horreur, d'où quelques Auteurs ont conjecturé qu'Atrée étoit ſçavant en Aſtronomie, qu'il prévoïoit les éclipſes, & qu'il découvrit au mouvement des étoiles fixes les irrégularités du mouvement ſolaire. On parle encore d'un frere d'Atrée, connu ſous le nom de Pliſthene, pere d'Agamemnon & de Ménélas qui ne ſeroient en ce cas que des fils adoptifs d'Atrée à qui Pliſthene les auroit confié ; mais il faut plutôt regarder Pliſthene comme fils & ſucceſſeur d'Atrée, & prendre la durée de ſon regne ſur les 64 ans que l'on donne à celui d'Atrée & de Thyeſte ; quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'Agamemnon eſt le ſecond Roi de la race des Pélopides : ce Prince avoit de la prudence & du courage, il ſe rendit ſouverain non-ſeulement dans Argos & Mycenes ;

mais encore dans Sycione, Corinthe & dans toute la contrée qu'on appelloit l'Achaïe : il fut élu chef des Grecs pendant la guerre de Troye, & ce n'est pas la moindre partie dont ses honneurs se soient accrus : voici le tems de cette expédition sur laquelle l'intérêt général que tous les peuples de Grece y prirent, ne me permet pas de passer légérement.

La prise de Troye est une des plus fameuses époques de l'antiquité : les histoires de Grece datent de cette expédition tout ce qui s'est fait de remarquable chez la Nation. La Grece essaya devant Troye ce que pouvoient ses forces réunies, & cette entreprise qui fut proprement la fin de son enfance, dut faire pressentir à l'Asie le joug qu'on lui préparoit. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre, il est nécessaire de discuter en peu de mots sa certitude qui n'est pas si bien établie que quelques Auteurs ne mettent en question tout, ou la plus grande partie de ce que les anciens Historiens nous en ont laissé. Les uns disent nettement

image
not
available

Hiſtoriens Grecs & Latins ; quant à ceux de ces Hiſtoriens dont les noms nous ont été tranſmis, j'avoüe que la plûpart vivoient quelques ſiécles après la guerre de Troye ; car nous ne pouvons regarder comme originaux Darès le Phrygien, & Dictis de Crete, dans l'état où nous les avons. Il ne faut pas inférer de-là que tous les Ecrivains de la guerre de Troye ne nous en ont dit que ce qu'ils en ont appris dans Homere ; car on aſſure que ce Poëte n'eſt ni le premier ni le ſeul Auteur qui ait parlé de cette expédition ; on en cite d'autres dont il ſe ſervit apparemment, comme on ſe ſervit de lui dans la ſuite : les uns n'admettent pas un mot de toute cette hiſtoire , & d'autres Adorateurs ſuperſtitieux de tout ce qui vient de l'Antiquité, n'y trouvent rien de difficile à croire. L'Iliade eſt pour eux un récit ſcrupuleux & fidéle ; ils conviendront auſſi-tôt qu'Homere n'eſt pas un grand Poëte, que de ſouffrir qu'on l'ôte du nombre des Hiſtoriens exacts : il y a certainement un milieu à tenir entre ces deux ex-

trêmes ; Homere lui-même, ce grand maître à qui la Poësie doit la plûpart de ses régles, ne l'a pas ignoré : il sçavoit aussi-bien que qui ce soit, qu'en respectant le sujet principal, un Poëte a la liberté d'altérer les incidens ; que l'action doit avoir un fondement réel & vrai, mais que la vrai-semblance suffit aux Episodes. Un récit abregé de la guerre de Troïe tiré des premiers Historiens que nous en avons, fera connoître jusqu'où ce pere de la Poësie s'est livré aux priviléges de son art.

Nous ne sçavons ce qu'étoit Troye avant le regne de Teucer dont nous ne connoissons pas mieux la durée : C'est pourquoi l'on a pris le parti d'attribuer la fondation de cette Ville à Dardanus, originaire d'Arcadie, qui cotoyant l'Europe à la tête de quelques-uns de ses compatriotes, arriva dans la Samothrace, & passa de-là en Phrygie Province de l'Asie mineure où regnoit Teucer dont il épousa la fille qui lui apporta en dote quelque terrain dans le voisinage de la mer, où il bâtit une Ville

qu'il nomma avec ses environs Dardanie; quelques Auteurs ont imaginé là-dessus qu'il avoit partagé l'Empire de son beau-pere ; mais il est plus sûr qu'il lui succéda dans tous ses Etats, & que les peuples qui s'appelloient auparavant Teucriens prirent sous lui le nom de Dardaniens. Les Grecs ont beau dire que la guerre de Troye est le prélude des conquêtes qu'ils ont faites sur les Barbares ; il est vraisemblable que les Troyens étoient une colonie de Grecs ; leurs noms étoient Grecs ; ils adoroient les mêmes Dieux que les Grecs, & Homere nous donne à penser qu'ils parloient la même langue ; car sans cela on ne conçoit pas que ce Poëte qui pousse quelquefois l'exactitude jusqu'aux minuties, nous eut rapporté tant de conférences entre les Troyens & les Grecs, sans faire mention d'Interprête. Après un regne de 64. ans, Dardanus laissa la couronne à son fils Ericthonius qui la transmit au bout de 46 à son fils Tros qui nomma le pays, la Troade, & sa Capitale, Troye. Tros eut trois fils, Ilus,

Assaracus & Ganimede. Ænée descendoit d'Assaracus : Tentale pere de Pélops & bisayeul d'Agamemnon enleva Ganimede : Ilus vangea cette injure ; chassa Tantale de ses Etats, & le contraignit de se réfugier en Grece où son fils Pélops laissa, comme nous avons dit plus haut, la race des Pélopides. Telles furent les semences de cette haine héréditaire entre les familles de Priam & d'Agamemnon, & telle fut la cause premiere de la guerre de Troye, quoique la moins généralement alleguée ; car il est vraisemblable que le petit-fils d'Ilus n'enleva que par représaille la femme du petit-fils de Tantale. Tros regna quarante-neuf ans, & laissa le Sceptre à son fils Ilus qui passe chez quelques Historiens pour fondateur de la Ville que les Grecs appelloient Ilion, & que les Romains appellerent Troye : d'autres en font honneur à Tros : Je suis de l'avis de ceux qui l'attribuent à Dardanus, & qui pensent qu'Ilus & Tros l'aggrandirent seulement, l'embellirent & la changerent de nom. Ilus regna 40 ans,

& laissa pour successeur son fils Laomédon, qui pour entretenir les murs de Troye, dépoüilla les Temples de Neptune & d'Apollon qu'il avoit employés à les bâtir. Sur le refus de restituer, l'Oracle lui déclara qu'il n'expiroit ce sacrilege, & n'appaiseroit la colere des Dieux qu'en abandonnant une Vierge Troyenne, en proye à un monstre marin: le sort tomba sur Hesione sa fille; mais Hercule lui conserva la vie, en tuant le monstre: le Heros que Laomédon vouloit frustrer de la récompense qu'il avoit promise à ce service, assiéga la Ville, la prit, la pilla, tua cet insigne parjure, & fit prisonnier son fils Podarcès qui reçut le nom de Priam, de sa rançon que les Troyens payerent dans la suite: d'autres disent au contraire que Priam prit parti pour Hercule contre Laomédon, & que le Heros sensible à son intégrité le mit sur le trône que son pere avoit occupé 44. ans. Priam étoit grand terrien: son Royaume s'étendoit de Ténédos jusqu'au Septentrion de la Phrygie; il étoit com-

posé de neuf Provinces & d'un nombre de Villes proportionné. Il rebâtit la Cité, releva ses murs, la fortifia & lui donna le nom de Pergame. La pompe & la magnificence régnoient en sa Cour : il jouit pendant plusieurs années d'une prospérité sans interruption ; sa famille étoit nombreuse ; il avoit 50. fils, presque tous légitimes & d'Hecube sa seconde femme. Hecube ayant rêvé, pendant qu'elle étoit enceinte de Paris, qu'elle accoucheroit d'un tison qui réduiroit la Ville en cendres, Priam allarmé de ce songe fit exposer l'enfant sur le Mont Ida ; mais les soins & la tendresse maternelle le conserverent : il fut élevé parmi des Bergers qui le surnommerent Aléxandre à cause des marques de courage qu'il avoit données plusieurs fois en les défendant contre les voleurs qui les attaquoient. Lorsqu'il fut avancé en âge, soit que ses grandes qualités décelerent sa naissance, ou que l'adresse de sa mere en eut ménagé les moyens, il se fit connoître à son pere qui le reçut avec beaucoup de

tendresse. Quelque tems après son retour à la Cour de Priam, il fit voile pour la Grece sous prétexte de redemander sa tante Hésione qu'Hercule avoit enlevée, & que Télamon pere d'Ajax avoit épousée; mais avec des desseins sur Hélene femme de Ménélas Roi de Sparte, si l'on s'en rapporte à l'événement; toutefois il est vraisemblable qu'il n'en avoit d'autres que de chercher des avantures loin de sa Patrie, à l'imitation des jeunes Heros de ces tems. C'est en cette qualité qu'il parut à Sparte où on l'accueillit avec toutes les démonstrations possibles de bienveillance & d'humanité; il fut bientôt en bonne intelligence avec Hélene qu'il enleva de son consentement: les rapts de l'antiquité ne vont gueres sans cette condition. J'ai déja dit que les Grecs & les Asiatiques alliés & voisins des Troyens avoient depuis long-tems des sujets de mécontentemens réciproques; que ce fut donc le dessein de Paris ou non, il est certain qu'il dut se feliciter d'avoir trouvé une occasion d'embras-

ſer la querelle de ſa Patrie, & de vanger les injures de ſa famille, en ſatisfaiſant ſon amour: dans la crainte d'être pourſuivi, il alla droit à Sidon en Phénicie où l'on dit qu'il épouſa Hélene; & de Sidon à Troye où il n'étoit pas arrivé que Sparte fut en rumeur & toute la Grece en allarmes: Agamemnon entra dans les reſſentimens de ſon frere Ménélas; il étoit puiſſant dans le Péloponneſe; il mit tout en uſage pour engager dans leur querelle les Princes voiſins de ſes Etats & la Grece entiere; ce projet lui réuſſit d'autant plus facilement que Tyndare avoit fait jurer à tous ceux qui prétendoient à la poſſeſſion d'Hélene la beauté de ſon ſiécle, quelque fut le choix de ſa fille, ſi quelqu'un l'enlevoit, de l'arracher des bras du raviſſeur & de la rendre à ſon époux; l'affaire devint donc nationale.

Agamemnon aſſembla dans Ægium Ville de l'Achaïe les premiers Capitaines de la Grece pour concerter la conduite de cette guerre. Il fut élu Général, & chacun ſe rendit en Au-

lide Port de la Béotie, comme on en étoit convenu, & où l'on jura de ne point retourner en Grece, sans avoir délivré Hélene ou saccagé Troye. Ménélas étoit à la tête des Spartiates que son frere Agamemnon commandoit en chef. Diomede, Sthénélus & Euryale conduisoient les Argiens: Nestor qui rachetoit bien les infirmités de son âge par sa sagesse & son expérience, étoit chef des Messéniens: les Arcadiens marchoient sous Agapénor; les Eléens sous Polixene, Amphimaque, Dalphius & Diarès qui partageoient le Royaume: quant aux Etats situés hors de l'Isthme, Menesthée étoit suivi des Athéniens ses Sujets; Ajax fils de Télamon, des Magnétiens & des Habitans de Salamine; Schédius & Epistrophus fils de l'Argonaute Iphitus, des Phociens; Thoas, des Etoliens; Megès, des Habitans de Dulichium & des Echinades, & Ulysse, des Cephalleniens, Zacynthiens & Habitans d'Itaque. Les forces de la Béotie étoient divisées sous les cinq Généraux, Leitus, Arcésilas, Prothoé-

nar, Clonius & Tersandre fils de Polinice Roi de Thebes : ce dernier fut tué dans la Misie, & Pénélée prit sa place : les Orchoméniens étoient commandés par les freres Ialménus & Ascalaphe ; les Locres Opunces & Opicnémides, par le Jeune Ajax fils d'Oilée, & les Eubéens sous le nom d'Abantes, par Elphénor. Achille & son ami Patrocle amenerent de la Thessalie, ou de ce pays qu'on appelloit Pthiothis, les Mirmidons, les Achéens & les Helléniens ; car le nom d'Helléniens n'embrassoit pas encore la Grece en général. Protésilas fils d'Iphyclus, Philoctete fils de Péan, Podalirius & Machaon fils d'Esculape, Eumélus, Euripile, Polipete & Leonteus Princes voisins & alliés des Grecs, fournirent aussi des Soldats : Gunée conduisit les Anianes & les Perhibiens, & Prothée les Magnetes. On parle encore de Mérion & d'Idoménée chefs des Crétois & de Tlépoleme fils d'Hercule, Général des Rhodiens. Nirée se rendit de Sime à l'Armée ; Antippe & Phidippe descendans d'Her-

cule vinrent de Cos & de Carpathe : les Acarnaniens ſont les ſeuls peuples de quelque nom qui ne parurent point à cette expédition. On peut conjecturer quel étoit le nombre de ces troupes, par celui des vaiſſeaux qui les porterent ; on en compte mille, mais plus communément douze cens dont le plus grand n'avoit pas plus de 120. hommes d'équipage, & le plus petit 50 ; ce qui donne par une eſtimation moyenne un corps d'armée de cent mille hommes : on n'auroit jamais imaginé que la Grece pût fournir tant de ſoldats : mais les hommes n'étoient pas ce qui manquoit aux Grecs ; ils en avoient plus qu'ils n'en pouvoient entretenir avec le peu d'argent & de vivres dont ils étoient pourvus : leurs vaiſſeaux étroits & ſans ponts, tels que ceux des pirates, ne pouvoient recevoir que fort peu de proviſions.

Les Grecs en cet état mirent à la voile en Aulide, relâcherent à Lemnos, ſe tromperent de route, débarquerent en Myſie, & firent quelques incurſions dans ce pays; mais Télephe

qui y régnoit, les repoussa, & les Beotiens perdirent Tersandre leur Général. Ils arrivoient à peine dans les Champs Troyens, qu'on leur livra bataille; Protésilas & quelques autres furent tués, cependant l'avantage fut du côté des Grecs; mais ils connurent à la chaleur de cette réception à quels gens ils avoient à faire. Lorsque cette nombreuse armée eut assez gagné de terrein pour asseoir un camp, on envoya Ulisse & Ménélas en qualité d'Ambassadeurs, redemander Hélene aux Troyens : la chose fut mise en délibération; Anténor & les premiers personnages de l'assemblée étoient d'avis qu'on la rendît, mais Priam par complaisance pour son fils, embrassa le sentiment opposé, rejetta la demande & congédia les Ambassadeurs.

Sur ce refus les deux partis se préparerent à la guerre. Les Troyens furent encore maltraités dans la seconde action; mais le manque de vivres força les Grecs à diviser leur armée; une partie fut employée à cultiver la Chersonese, une autre à croiser les mers

pour fournir aux beſoins preſents ; le métier de Pirate étoit alors plus uſité & moins odieux que dans les ſiécles ſuivans ; le reſte ravageoit le pays & vivoit à diſcrétion. Cette diviſion fut favorable aux Troyens ; ils eurent le tems de reſſerrer les vieilles alliances avec les Phrygiens, les Lyciens, les Myſiens, & la plûpart des peuples de l'Aſie mineure leurs voiſins, & d'en former de nouvelles avec des Princes étrangers dont ils reçurent de grands ſecours.

Les Grecs n'avoient de troupes ſur pied que ce qu'il en falloit pour fatiguer l'aſſiégé & faire la ſureté du camp ; on envoya Achille en détachement pour fourager le pays & couper les vivres ; il s'en acquitta bien. Il prit trente Villes, d'où il rapporta une grande quantité de proviſions ; mais il fut très-mécontent du partage d'un butin dont il avoit fait lui ſeul la plus grande partie : il avoit été ſecondé dans cette expédition, de Palamede qu'on lapida comme un traître ſur les fauſſes ſuggeſtions d'Uliſſe, tandis qu'Achille

étoit occupé à la conquête de Lesbos : ce qu'il y a de vrai, c'est que ce Capitaine avoit bien mérité de l'armée par sa prudence, son courage & sa science dans l'art militaire, & qu'il n'eut jamais d'autre crime que d'avoir excité la jalousie de son accusateur : on dit qu'il enrichit l'alphabet de seize lettres, ou plutôt de quatre qu'il ajouta aux seize qu'on tenoit de Cadmus; qu'il apprit aux Grecs à conduire & à disposer une armée, honneur que Ménestée pourroit revendiquer à juste titre; qu'il introduisit l'usage du mot du Guet, & qu'il inventa différens jeux pour la récréation du soldat. Sa mort affligea le viel Ajax, mais plus sensiblement Achille dont cette cruauté, jointe à l'injustice qu'on lui avoit faite dans la division du butin, suspendit long-tems la valeur & les armes; car tel fut apparamment le sujet de la colere de ce jeune Heros, & non la perte de sa maîtresse, comme le dit Homere.

Nous n'entrerons pas dans les particularités de cette guerre; elles sont

ſujettes à caution & ſeroient longues à déduire. Les neuf premieres années ſe paſſerent en aſſauts & en eſcarmouches peu nuiſibles à l'aſſiégé bien pourvû du neceſſaire, aſſez nombreux pour faire tête à l'ennemi, & à qui la ville offroit une sûre retraite, lorſqu'il étoit repouſſé. Les Auteurs conviennent qu'il n'y eut aucune action importante avant la dixiéme année; & même, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Hérodote aſſure que les Grecs ne paſſerent pas devant Troye les neuf premieres; mais qu'ils s'occuperent à ſubjuguer les neuf Provinces qui compoſoient le Royaume de Priam, & tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage, pillant & ravageant le pays devant eux juſqu'à ce qu'ils arriverent enfin à la capitale dont ils firent le blocus: ce qui a occaſionné l'erreur des Hiſtoriens qui ont donné au ſiege de Troye une durée qui ne convenoit qu'à la guerre de Troye.

Il eſt certain que le corps de l'armée ſe raſſembla ſous les murs de Troye au commencement du Printems qui précéda ſa priſe. Les aſſiégés peu in-

férieurs en nombre de Généraux & de ſoldats aux aſſiégeans, faiſoient de fréquentes ſorties ; ſes principaux chefs étoient Hector, Paris, Deiphobe, Hélénus & les autres fils de Priam, Ænée, Anténor & ſes fils, Euphorbe & Polidamas fils de Penthée, Sarpédon Roy de Lycie, Aſius & Glaucus, Rhéſus, Memnon & d'autres Princes étrangers qui ſe rendirent à Troye ſur la fin de la guerre ; & qui commandoient les troupes auxiliaires. Quand Hector parut hors des portes de Troye, tout annonçoit une action déciſive ; cependant le ſort de cette guerre fut encore balancé dans pluſieurs combats : un des plus conſidérables ſe donna vers le tombeau d'Ilus, & l'autre dans le camp même des Grecs : Hector en força les retranchemens & mit le feu aux vaiſſeaux : à l'exception de Teucer & d'Ajax, tous les chefs furent bleſſés, & la victoire étoit déſeſpérée, lorſque Patrocle à force de priéres obtint d'Achille, dont il étoit ami, la liberté de conduire les Mirmidons à leur ſecours. A l'aide de ces troupes que

le reſſentiment & non la prudence de leur Général avoit éloignées du combat, les Grecs ſe rallierent, revinrent ſur les Troyens & les repouſſerent après un choc opiniâtre. Patrocle tüa Sarpédon & quelques autres; il pourſuivoit Hector, lorſqu'Euphorbe le bleſſa par derriere: Hector fit face & l'acheva. Euphorbe fut tué par Ménélas; c'eſt lui que Pithagore ſe reſſouvenoit d'avoir été, & dont il aſſuroit, ſelon ſon ſiſtême de la métempſycoſe, que l'ame animoit actuellement ſon corps. Achille ſortit de ſon aſſoupiſſement au bruit de la mort de Patrocle, & oubliant tout mécontentement, il courut au combat & à la vengeance; il rengagea la mêlée & fit priſonniers douze jeunes ennemis qui furent immolés aux manes de Patrocle, dans les jours de ſes funérailles. Il attira dans la ſuite Hector en un combat ſingulier, le tua, & traîna en triomphe autour des murs de Troye, ſon cadavre attaché à la queuë d'un char; juſqu'à ce que Priam vint en payer la rançon. La mort d'Hector fut ſuivie de

celle de Memnon, de Troilus & de beaucoup d'autres, & bien-tôt après vengée sur Achille qui périt de la main & par quelque trahison de Paris. J'aime mieux ne rien décider sur la façon dont il s'y prit, que de m'en rapporter au récit d'un Poëte, qui pour donner de la tendresse à son Héros, le rend amoureux de Polixene fille de Priam, qu'il apperçoit sur les remparts de Troye, qu'il obtient de son pere & qu'il alloit épouser, lorsque Paris qui s'étoit caché dans le Temple derriere une statuë, lui lance un dard & le tuë aux pieds des autels. Ce boutefeu périt aussi de la main de Philoctete, & Hélene fut accordée à son frere Déiphobe.

Après la perte de leurs premiers Généraux, les Troyens mirent toute leur confiance dans le Palladium: on leur avoit prédit que la ville ne seroit point prise, tant qu'on y conserveroit la statuë de Minerve. Les Romains donnerent dans une superstition toute semblable, & Numa Pompilius leur persuada que les

Dieux

Dieux leur avoient envoyé du Ciel de petits boucliers qu'on trouva par hazard, comme un gage de leur protection : mais le tems fatal approchoit ; le Palladium fut volé & la ville trahie par Anténor & par Ænée, ou surprise, comme d'autres le disent, par le stratagême du cheval de bois : mais à considérer cette machine pleine de Soldats & des principaux Officiers de l'armée, sur la description qu'on nous en a laissée, il est difficile de décider quelle conduite est la plus ridicule, ou celle des Grecs qui s'enfermerent dans ses cavités, ou celle des Troyens qui l'introduisirent dans leur ville. Cette épisode est, même dans un Poëme, une extravagance d'imagination, plûtôt qu'une beauté de l'art. Au reste ce cheval n'étoit peut-être que le bélier qui passa des Grecs chez les Romains. Pline date son usage, du siége de Troye, & le regarde comme le fondement de cette fiction, conjecture d'autant plus vraisemblable, que nous sçavons qu'en ces tems on envelop-poit dans des fables l'origine de la

plûpart des inventions : la Grece en usoit ainsi pour se faire honneur de celles de l'Orient ; mais quel que fût la figure de cette machine, Pausanias dit que c'étoit une espece de bélier qu'Epéus imagina, & dont on conservoit un modéle dans la Citadele d'Athenes : on en battit les murs de Troye ; on ouvrit une large brêche par laquelle l'armée entra de nuit dans la ville, se dispersa dans ses differens quartiers, s'en empara, la pilla & la brûla : Priam avec toute
A. M. 2820.
sa famille, & la plûpart de ses sujets, fut massacré sans égard à son âge & à sa dignité, & sans respect pour la sainteté des lieux où il s'étoit réfugié : les seuls Anténor & Ænée échapperent du carnage, ce qui confirme leur correspondance avec l'ennemi, & la trahison dont on les accuse.

Tel fut le sort de Troye, non moins fameuse chez la postérité pour avoir été le théatre des premieres victoires de la Grece, que par la longue & vigoureuse résistance qu'elle fit à toutes ses forces réunies : heureuse au

moins dans sa chute d'avoir trouvé des Ecrivains capables d'éterniser ses ruines, & d'avoir donné naissance par ses malheurs aux deux plus beaux Poëmes que l'univers ait encore produits. La plûpart des nations ont voulu descendre de ses restes dispersés, & cette vanité leur fait honneur: ceux qui ont le plus de droit d'y prétendre, ce sont les Romains, originairement les Albains, fixés en Italie par Ænée; les Vénitiens par Anténor qui entra dans la mer Adriatique avec les Hennetes, & fonda Padouë; & les Chaoniens qu'Helenus fils de Priam établit en Epire. Ce Royaume finit avec sa capitale, l'an du monde 2820, quatre cens huit ans avant la premiere Olympiade, deux cens quatre-vingt-seize depuis sa fondation par Dardanus, dont la couronne passa de pere en fils sans interruption jusqu'à Priam le dernier de ses Rois.

Quel que fut le malheur des Troyens, la victoire ne fut pas fort avantageuse aux Grecs: la plûpart de leurs Généraux & de leurs soldats demeurerent sur le champ de ba-

taille : le reste épuisé des fatigues d'une longue guerre, fut exposé pendant le retour à toute la fureur des tempêtes & à toutes les miséres des naufrages ; ce qu'on attribuë à l'impatience de Ménélas, qui fit mettre à la voile aussi-tôt qu'il eut recouvré son Hélene : la flotte fut dispersée ; les uns échouerent, d'autres furent jettés sur des côtes étrangeres, & le petit nombre de ceux qui revirent la Patrie, trouverent leurs familles pleines de désordre, l'Etat déchiré par des factions, le Gouvernement défiguré par des innovations, & furent égorgés dans leurs foyers, ou contraints de prendre la fuite. La ruine des Troyens coûta des larmes aux femmes & aux maîtresses des Généraux de la Grece ; elles daterent leur infortune de cette expédition, & n'en parlerent jamais sans la détester.

Agamemnon fut massacré à son retour par Ægyste, fils de Thyeste & de Clytemnestre son épouse, qui avoit vêcu en adultere avec le pere de l'assassin, pendant tout le tems de l'absence de son mari : on ne convient

pas généralement, mais il eſt naturel de croire qu'Ægiſte s'empara du Royaume dont il jouit pendant 7 ans, au bout deſquels Oreſte, fils d'Agamemnon, revint de la Phocide où il s'étoit réfugié, tua l'uſurpateur Ægyſte, Clytemneſtre ſa mere, ſa ſœur Helene, & remonta ſur le trône de ſon pere, après avoir éprouvé quelqu'oppoſition de la part des Argiens : on dit qu'il fut enſuite agité des Furies, ce qu'il faut entendre des remords qui ſuivirent les meurtres qu'il venoit de commettre : on le cita devant l'Aréopage, & il fut abſous ſur le partage des opinions; lorſque les voix étoient égales, on ſuivoit toujours le parti favorable à l'accuſé. Ce jugement & quelques expiations fermerent la ſcéne d'adultere, de meurtre & d'inceſte, qui avoient fletri juſqu'alors & déſolé ſa famille : il jouit d'un Royaume puiſſant, & ſon régne fut long & paiſible. Nous avons inſinué qu'Argos avoit eu des Rois après la mort d'Acriſius, mais il faut regarder ces Souverains comme des Vice-Rois de Mycénes. Le ſecours des Phocéens,

qui lui demeurerent constamment attachés, lui donnerent dans Argos une autorité que ni son pere ni aucun de ses prédécesseurs n'avoient euë. L'on croit que cet Etat se réunit 140. ans après la division qu'Anaxagoras, Mélampe & Bias en avoient faite entr'eux : après la mort de son oncle Ménélas, dont il avoit épousé la fille Hermione, il régna dans Lacédémone au défaut d'un successeur légitime, & en qualité de petit-fils de Tyndare du côté de Clytemnestre sa mere. Il aggrandit encore ses Domaines d'une partie de l'Arcadie, dont il s'empara pendant la vacance du trône, & mourut après un régne de 60. ans. On lui attribuë la fondation d'une Colonie d'Æoliens en Asie; mais il faut réserver cet honneur à son fils Penthile qui les introduisit dans la Thrace, d'où ils passerent à Lesbos, lors du retour des Héraclides, & ce ne fut que le fils de Penthile qui les fixa dans l'Asie. Oreste laissa deux fils, Tisamene, qu'il eut d'Hermione, fille de Ménélas, & Penthile qu'il eut d'Erigone, fille d'Ægyste :

on ne ſçait lequel des deux fut ſucceſſeur d'Oreſte, ou s'ils partagerent la ſouveraineté; mais il eſt vraiſemblable que la Couronne échut à Tiſamene, l'héritier légitime : il en jouiſſoit à peine depuis trois ans, qu'il fut chaſſé par les Héraclides.

Ariſtomaque, arriére petit-fils d'Hercule, avoit laiſſé trois fils, Temene, Creſphonte & Ariſtodême: encouragés par les Oracles qui les inſtruiſoient & des lieux & du tems de leur deſcente, ils répandirent qu'ils ſuivroient la trace de leur Ancêtre, & qu'ils rentreroient par l'Iſthme; mais tandis que ce faux bruit attiroit toutes les forces du Péloponneſe à la défenſe de ce paſſage, ils traverſerent la Mer ſous la conduite d'Oxilus, fils de ce Thoas qui aſſiſta au Siége de Troye, & deſcendirent à Moliecrium ſans preſqu'aucun obſtacle. La Guerre de Troye précéda de huit ans A. M. 2900.
le retour des Héraclides : c'eſt la ſeconde action qui ait intéreſſé la Grece en général : elle fit changer de face au Péloponneſe. Les Héraclides en qualité d'héritiers des Perſeides, re-

vendiquerent comme leur légitime la ville d'Argos, que le ſort, car c'eſt ainſi qu'ils partagerent leurs conquêtes, adjugea à Temene, qui trouva quelque difficulté à s'en rendre poſſeſſeur, & qui s'empara de plus, d'un petit Village voiſin qu'il fortifia, & dont il fit une place de retraite dans la conduite de cette guerre. Leurs prétentions au Royaume de Lacédémone étoient fondées ſur ce qu'Hercule ne rendit la Couronne à Tyndare qu'à condition qu'il la tranſmettroit à ſes fils; & Sparte livrée par un certain Philoxene, fut le partage d'Ariſtodême, qui en laiſſa en mourant le gouvernement à ſes fils Euriſthene & Proclès. Ils avoient les mêmes droits ſur la Meſſénie; car Hercule après avoir détruit la ville de Pile, & conquit le pays, n'en céda le Sceptre à Neſtor qu'aux mêmes conditions que Tyndare avoit obtenu celui de Sparte: Creſphonte obtint la Meſſénie par adreſſe. Son humeur populaire le fit haïr de la Nobleſſe, & il fut maſſacré avec deux de ſes fils: Epitus le plus jeune échappa, vengea

la mort de ſon pere dans le ſang de l'uſurpateur Polyphonte, & régna. Il eut ſept ſucceſſeurs ſous le nom d'Epitides qui gouvernerent l'Etat depuis ſa mort juſqu'à l'invaſion des Spartiates. Les Héraclides mirent Oxilus leur Général en poſſeſſion d'Elis qu'ils lui avoient promiſe. Iphitus, inſtituteur des Jeux Olimpiques, deſcendoit de cet Oxilus. Ils réſerverent encore l'Etat de Corinthe à Alétes leur allié, qui s'en empara, & que ſa poſterité gouverna l'eſpace de 300. ans: c'eſt ainſi qu'ils recouvrerent tout le Péloponneſe, à l'exception de l'Arcadie, que Cypſelus conſerva en mariant ſa fille Mérope à Creſphonte: leur Souveraineté dura juſqu'au tems des conquêtes de la Macédoine. Lors de cette révolution, les Achéens originaires de Theſſalie & deſcendans d'Achæus, frere d'Ion, rempliſſoient Argos & Lacédémone: chaſſés par les Héraclides, ils demanderent retraite aux Ioniens leurs voiſins & leurs alliés: ſur leur refus ils marcherent contre eux ſous la conduite de Tiſamene, qui périt

dans le combat ; mais après avoir repoussé les Ioniens en Attique, & établi les Achéens en leur place. Polybe dit que Tisamene régna dans l'Ionie, & qu'il eut des successeurs ; mais il est certain que le retour des Héraclides anéantit la puissance des Pélopides, qui régnerent dans Argos & Mycenes à peu près 160. ans.

Temene que nous avons laissé en possession d'Argos, donna sa fille à Deiphonte son allié, qui se concilia la faveur du peuple & les bonnes graces de son Roi à un point que les fils de Temene en devinrent jaloux, & se défirent de leur pere, dans la crainte que Deiphonte ne lui succedât. Malgré la puissance du parti de Deiphonte & l'indignation publique que ce meurtre dût naturellement exciter, la Couronne de Temene passa, dit Pausanias, à Cysus son fils aîné : les régnes de Temene & de Cysus ajoutés ensemble durerent 40. ans. Les Argiens qui soupiroient depuis long-tems apres la liberté, ne laisserent après la mort de Cysus à ses suc-

ceſſeurs que le nom de Roi. Nous pouvons dater de ce tems, la chûte d'Argos, dont l'Etat joint à celui de Mycenes a ſubſiſté à peu près 800. ans depuis ſa fondation par Inachus. Pour éviter les déſordres d'une révolution ſubite, on continua quelque tems la ſucceſſion de ces Rois titulaires; mais ils avoient ſi peu d'autorité, que les Hiſtoriens n'en font preſque pas mention. Meltas, fils de Lacidaus, fut le dernier de ces Eſclaves couronnés: il étoit né fier; il voulut ſecouer le joug qu'on avoit impoſé à ces prédeceſſeurs, par quelqu'action qui demandoit plus d'autorité qu'on ne leur en avoit laiſſé: on lui fit ſon procès: cette hardieſſe lui coûta la Couronne & la vie, & la ſouveraineté s'anéantit ainſi dans Argos. Ce qu'Hérodote dit enſuite de ces Rois, doit s'entendre de quelques Officiers particuliers qui porterent ce nom dans les Républiques d'Athenes & de Rome. Nous pouvons donc regarder à préſent Argos comme un Etat Républicain, quoiqu'à en juger ſur ce que les anciennes Hiſtoires

nous apprennent de ses constitutions, ce fut plutôt une espece de Démocratie. Le Peuple étoit divisé en quatre Tribus: il avoit un Senat qui lui étoit subordonné, & qui se renouvelloit tous les quatre ans; ce Tribunal terminoit de son autorité privée toutes les petites affaires, mettoit le peuple en état de déliberer sur les grandes, & faisoit exécuter ses décisions. Les Argiens avoient encore une Cour de Judicature composée de 80. personnes, sans compter une quantité d'autres Magistrats subalternes. Ce Gouvernement fleurit pendant plusieurs siécles: La contestation qu'ils eurent avec les Lacédémoniens par rapport au territoire de Thyrée, leur fut glorieuse. La jalousie & la différence de Gouvernement fit naître & fomenta la dissention entre ces Peuples. Le Lacédémonien ne voyoit rien de comparable à l'Oligarchie, & faisoit tous ses efforts pour amener ses voisins à ses Constitutions qu'il croyoit les meilleures de Grece.

CHAPITRE III.

Du Royaume & de la République de Lacédémone, depuis sa fondation jusqu'à la fin des guerres contre les Messéniens, ce qui comprend environ 800. *ans.*

DE toutes les traditions sur la fondation de ce Royaume, la plus généralement reçuë nous apprend que Lélex regna le premier dans la Laconie, l'an du monde 2500, & qu'il nomma ses Sujets, les Léléges, & le pays, la Lélégie. Il laissa deux fils, Myles & Polycaon : Myles lui succeda, & passa chez le Grec pour l'inventeur du Moulin. Polycaon épousa Messene, fille de Triopas Roi d'Argos, & s'empara de ce Royaume qu'il nomma la Messénie : Eurotas & Cléson passent encore pour fils de Lelex; mais le premier plus généralement pour fils & successeur de Myles, & pour fondateur de la A. M. 2500.

Ville qui porta le nom de Sparte sa fille ; d'autres en ont fait une riviere, à l'occasion d'un large canal qu'il fit creuser, & qui conduisoit à la mer toutes les eaux dont le pays étoit inondé. Eurotas ne laissa point d'enfant mâle, & le Sceptre passa entre les mains de Lacédémon à qui il avoit donné sa fille en mariage. La Ville s'appelloit Sparte, du nom de sa Reine, & le territoire s'appella Lacédémone, du nom de son Roi : mais le tems anéantit la différence de ces dénominations, & dans la suite Sparte & Lacédémone désignerent indistinctement & la Ville & son territoire. Lacédémone laissa la couronne à son fils Amyclas. Amyclas eut trois fils, Argalus, Cynortas & Hyacinthe: Les Poëtes ont dit que ce dernier fut tué malheureusement par Apollon, qui le métamorphosa en une fleur qui porte son nom. Argalus succéda à Amyclas & eut pour successeur son frere Cynortas qui transmit le sceptre à son fils Œbalus, dont le Royaume fut appellé pendant quelque tems l'Œbalie. Œbalus eut Tyndare, de

Gorgophone fille de Perſée; il avoit eu Hyppocoon d'un premier lit : Hyppocoon & Tyndare ſe diſputerent le trône; mais Tyndare fut contraint d'abandonner ſes prétentions, juſqu'à la mort de ſon frere & de ſes dix fils égorgés par Hercule, comme nous avons dit dans l'hiſtoire d'Argos. Tyndare épouſa cette fameuſe Léda qui eut de Jupiter, dit-on, les jumeaux Caſtor & Pollux, à qui leur naiſſance ou leurs exploits mériterent le ſurnom de Dioſcores : ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ils partagerent la gloire de la plûpart des grandes entrepriſes de leur tems, & qu'après leur mort on leur éleva des Autels, qu'on donna leur nom à la conſtellation des Gémeaux, & que Rome de même qu'Athenes, par une vénération particuliere pour leur divinité, attribua à leur aſſiſtance ſes victoires les plus ſignalées. Tyndare eut encore deux filles qui ne firent guere moins de bruit dans le monde que leurs freres; Clytemneſtre femme d'Agamemnon, & Hélene que Theſée avoit enlevée, avant que Ménélas

frere d'Agamemnon l'épousât ; mais on trouvera à l'endroit de la guerre de Troye l'histoire de ces époux ; Castor & Pollux moururent avant leur pere, & Ménélas monta sur le trône de Sparte en qualité de gendre de Tyndare. Il échappa du siége de Troye ; mais assailli à son retour par une tempête dans laquelle il perdit la plûpart de ses vaisseaux, il fut jetté sur les côtes d'Egypte où il erra pendant sept ans, avant que de rentrer dans Lacédémone. Hérodote assure qu'Hélene qu'on retenoit en Egypte pendant la guerre de Troye, fut la seule occasion de son voyage dans ce pays, & il insinuë en même-tems que Priam étoit trop prudent pour exposer sa famille & son Royaume à toutes les miseres dont ils furent accablés, & trop juste pour maintenir un fils qui n'étoit ni l'héritier immédiat de sa couronne, ni d'un mérite à comparer à celui de ses freres, dans la possession de la femme d'un autre, s'il eût été en son pouvoir de la rendre. Ménélas n'eut d'Hélene qu'une

fille

fille appellée Hermione qu'il maria à Pyrrhus fils d'Achille, après l'avoir arrachée d'entre les bras d'Oreſte fils d'Agamemnon à qui il l'avoit donnée en premiere nôce. Mais Pyrrhus fut aſſaſſiné, & Oreſte, ſoupçonné de ce meurtre, ſur ſon empreſſement à reprendre Hermione; cependant après la mort de Ménélas, les Lacédémoniens le préférerent à Nicoſtrate & à Mégapenthe, & aimerent mieux ſe ſoumettre à ce petit-fils de Tyndare, quoiqu'il regnât déja dans Argos & Mycenes, qu'aux fils naturels de leur Roi. Le regne d'Oreſte fut long: ſon fils Tiſamene lui ſucceda, mais il fut bientôt dépoüillé de tous les Royaumes que ſon pere lui avoit laiſſés, par les Héraclides, dont nous avons expoſé plus au long le retour, à la premiere occaſion que nous avons eu d'en parler.

Il n'arriva rien de remarquable dans Lacédémone, juſqu'à cette premiere révolution: nous n'avons même aucune autorité ſuffiſante ſur laquelle nous puiſſions fixer la durée de chaque regne. Quelques Chrono-

logiſtes en omettent la ſucceſſion juſqu'à la deſcente des Héraclides. Il en eſt des Etats à peu près ainſi que des hommes ; les actions de leur enfance ne méritent pas ordinairement qu'on s'en ſouvienne : la mémoire des premiers Rois eſt tellement éclipſée, par la réputation de leurs ſucceſſeurs, qu'il n'en reſte que les noms, & ce vuide eſt dans la ſuite un prétexte aux Hiſtoriens pour les ravir à la poſtérité. Quoi qu'il en ſoit, nous adopterons ces treize Rois, dont les trois derniers ſont de la race de Pélops. La durée de tous ces regnes eſt à peu près de quatre cens ans ; il n'y avoit point encore de barriere élevée entre l'autorité du Monarque & les privileges des Sujets, cependant il paroît qu'on ne faiſoit aucune irruption de part ou d'autre.

De Monarchique que le gouvernement avoit été juſqu'alors, il devint Diarchique. Le hazard donna lieu à cet événement, ou plutôt il fit naître le deſſein de mettre deux Rois ſur le trône : Ariſtodeme un des Héraclides mourut, lorſque ſes freres

préparoient leur retour ; la souveraineté de Lacédémone lui étoit destinée ; on la conserva à sa famille : il avoit deux fils jumeaux, Euristhene & Proclès, ils étoient si semblables qu'on ne pouvoit distinguer qui des deux étoit le successeur légitime de leur pere.

Les Spartiates s'en rapporterent à leur mere : il est vraisemblable qu'elle profita de l'occasion de fixer le sceptre dans sa famille : elle répondit qu'elle n'avoit jamais distingué l'aîné du cadet, & l'Oracle appuyant son projet, tous les deux furent proclamés Rois ; l'autorité étoit égale entr'eux ; mais la famille d'Euristhene eut quelqu'avantage dans le partage des honneurs ; on confia les rênes de l'Etat à leur oncle Théras, pendant leur minorité ; sa régence expirée, Théras conduisit une colonie à Calliste, Isle de la mer Egée, qui se fit connoître dans la suite sous le nom de Théra. Les freres se regarderent avec des yeux de rivaux tout en montant sur le trône ; il n'est pas étonnant que la place qu'ils occupoient,

fit éclore entr'eux des mécontemens & des inimitiés réciproques ; mais on doit être surpris que ce levain se soit transmis jusques chez leur postérité la plus reculée, & qu'il ait fermenté pendant près de huit siécles, sans bouleverser de fond en comble les constitutions du Royaume. Euristhene eut pour successeur son fils Agis, & Procles son fils Sous. On vit alors à Sparte l'origine de l'esclavage. Dans une division générale du pays, Euristhene & Procles avoient accordé à tous les Habitans les immunités & les privileges dont les Citoyens jouissoient : Agis abolit cette loi, & imposa un tribut sur tous les Domaines de Lacédémone. Les seuls Hélotes refuserent de le payer : ce Prince marcha contr'eux, les fit prisonniers de guerre, les dépoüilla de tous les droits qu'ils avoient en qualité de membres de l'Etat, & les condamna eux & leur postérité à un esclavage perpétuel. Pour éterniser leur infamie, on donna le nom d'Hélotes à tous ceux qui tomberent dans la servitude, & il en fut en Grece à peu près comme

dans la plûpart des contrées de l'Europe, ausquelles les Sclavoniens ont fourni en semblable occasion le mot d'esclave. Tandis qu'Agis se rendoit formidable au-dedans de l'Etat, Sous jaloux de se signaler au dehors, subjugua une grande partie de l'Arcadie. Plutarque rapporte un trait remarquable de cette expédition. Les Clitoriens le tenoient bloqué dans son camp; son armée étant sur le point de manquer d'eau, il convint de leur abandonner toutes ses conquêtes, à condition qu'on lui permettroit & à ses troupes de se désaltérer dans un ruisseau qui couloit aux environs: pour éluder la force de ce traité, il offrit sa couronne au premier de ses Soldats qui s'abstiendroit de boire: mais aucun n'acceptant la proposition, il s'approcha le dernier du ruisseau, s'y baigna le visage sans avaler une goute d'eau, se mit en marche à la face de l'ennemi, & refusa de restituer ce qu'il avoit conquis. Echestrate lui succéda dans la ligne des Euristhenides, & quelques années après Eurytion ou Euriphon dans la ligne des

Proclides. L'empire des Rois avoit été jusqu'alors absolu ; mais Eurition affectant de se communiquer à ses Sujets, relâcha les rênes de l'Etat, & le peuple que cette familiarité rendit entreprenant, empiéta sur son autorité, & profita si bien de la foiblesse ou de la condescendance de ses successeurs, que le gouvernement tomba dans le mépris & tout le Royaume en combustion : Labotas & Pritanis succéderent à Echestrate & à Euryphon. Les contestations entre Lacédémone & Argos commencerent sous leur regne, mais ne produisirent aucune action mémorable. Ils eurent pour successeur Dorisse & Eunome. Dorisse fit place à Agésilas qui gouverna avec Eunome, jusqu'à ce que celui-ci fut massacré dans un émeute populaire : Eunome laissa deux fils de différens lits, Polidecte & Lycurgue ; Polidecte lui succéda, & partagea l'Empire avec Archélaus de la famille d'Eurysthene ; mais Polidecte étant mort sans enfans, Lycurgue son frere monta sur le trône. Sa belle-sœur qui se trouvoit encein-

te, s'offrit à détruire ſon fruit, s'il conſentoit à l'épouſer. Licurgue diſſimulant avec adreſſe l'horreur qu'il reſſentit à cette propoſition, ſe répandit en témoignages de reconnoiſſance & de joye, & la conjura par l'intérêt de ſa ſanté de ne point attenter ſur elle-même; qu'il auroit ſoin d'écarter l'enfant, ſitôt qu'il ſeroit né: elle accoucha d'un garçon; Lycurgue étoit alors à ſouper avec les Magiſtrats de Lacédémone, on le lui porta, il le leur préſenta comme leur Roi, & pour marquer la joye du peuple & la ſienne, il le nomma Charilas, ou Charillus: il continua de gouverner en qualité de tuteur du jeune Roi; mais ſix mois après cet événement, s'appercevant que ſon déſintéreſſement & ſon équité ne pourroient le défendre contre une Reine que ſes refus avoient rendu furieuſe; que ſes créatures l'accuſoient d'attenter à l'autorité Royale, & que ſon frere avoit eu le front de lui en faire des reproches à lui-même, il crut que ſon abſence écarteroit la tempête, & il prit le parti de voyager, en attendant que

la naiſſance d'un fils aſſurât le ſceptre dans la famille de ſon neveu.

Dans ce deſſein, il paſſa en Crete dont il étudia les conſtitutions, & recueillit les meilleures loix, ſe propoſant de les introduire à Sparte, ſitôt qu'il en auroit occaſion. Il forma des liaiſons étroites avec Thalès; ce n'eſt pas le Philoſophe : ce Thalès étoit grand Légiſlateur & grand Poëte : il l'engagea à aller à Lacédémone & à préparer le peuple à l'étrange révolution qui ſuivit ſon retour. Quant à la Crete, on reconnoît Minos pour ſon Légiſlateur; cependant il ne fit que perfectionner le plan de ce Radamanthe, qui donna lieu par ſa prudence & ſon équité aux Poëtes de le mettre au nombre des Juges infernaux. On parle de deux Radamanthes & de deux Minos; mais l'opinion commune eſt que Minos le Légiſlateur eſt ſeul de ce nom. On l'appelloit fils de Jupiter; mais c'étoit une ſuite de la fable de l'enlevement d'Europe : le Taureau, dont on dit que ce Dieu prit la forme, étoit l'enſeigne du vaiſſeau qui la transporta :

porta : ce qu'on ſçait de plus vraiſemblable ſur Minos, c'eſt qu'il eſt fils d'Aſtérius & d'Europe, & qu'il ſuccéda à ſon pere. On croit qu'Aſtérius, Europe & Minos étoient le Saturne, la Rhée & le Jupiter des Cretois. Cette Iſle eſt la premiere que les voyageurs Orientaux ont dû rencontrer ſur leur route ; d'où nous conjecturerons qu'elle fut la porte des Arts, des Sciences & de la politeſſe, & que s'ils ne firent pas d'auſſi grands progrès dans cette contrée que dans quelques autres, elle en reſſentit au moins les premiers effets : Europe avoit à ſa ſuite quelques Curetes ; c'étoient les plus inſtruits & les plus adroits d'entre les Phéniciens ; ils formoient une partie du cortege de Cadmus, ils ſe répandirent dans la Grece dont ils occuperent pluſieurs contrées ſous les noms différens de Corybantes, de Telchines & de Cabires : on les appelloit en Crete, Idéens Dactiles ; ils apporterent avec eux les métiers, & inventerent les outils qui leur ſont propres ; ils travailloient en fer & en cuivre, & fabriquoient des

armures dont ils se couvroient dans leurs sacrifices, & qu'ils frappoient en mesure avec leurs épées, en dansant au bruit des fifres & des tambours, comme s'ils eussent été possedés de quelque Dieu. On rapporte à cette cérémonie l'origine de la Musique en Grece.

C'est à leur instigation que Minos construisit une flotte, & se rendit maître des mers. Il est vraisemblable que leurs avis ne lui furent pas inutils, quand il forma son gouvernement; ses constitutions particulieres ont une si grande analogie avec celles de Sparte, qu'afin de ne pas répéter les mêmes choses sous des noms différens, nous n'en parlerons point: nous nous contenterons d'observer en général que le corps des loix de Minos tendoit au bonheur & à la liberté de ses Sujets.

Lycurgue passa de la Crete en Asie; & malgré l'extrême contrarieté de la discipline sévere des Cretois, avec l'indolence & la molesse des Ioniens, ce séjour ne lui fut pas entierement infructueux; c'est-là qu'il rassembla

les ouvrages d'Homere, qui jusqu'alors avoient été dispersés par fragmens entre les mains de quelques particuliers; c'est par ses soins qu'on en vit les premiers exemplaires complets : on rendit justice à ce grand Poëte, quoique son ouvrage n'eut encore ni l'ordre, ni la beauté qu'il reçut dans la suite, de Solon & de Pisistrate. On croit que Lycurgue entra en Egypte; quant au reste de ses voyages dans les contrées du monde les plus reculées, & à ses conférences avec les Gymnosophistes Indiens, tous ces faits ne sont pas suffisamment attestés. Tandis qu'il receuilloit des connoissances chez l'étranger, ses Concitoyens avoient grand besoin de son secours, & tous les différens ordres de l'Etat lui dépêcherent, du consentement des Rois mêmes, des Ambassadeurs en titre pour hâter son retour. Après le meurtre d'Eunome & quelques autres tragiques effets de l'insolence du peuple, tout tendit à l'anarchie & à la révolte, & Sparte ne vit de ressource contre la ruine qui la menaçoit, que dans l'intégrité &

la prudence de Lycurgue qui lui étoient si bien connuës.

Tel étoit l'état des choses, lorsque Lycurgue revint : trouvant le peuple disposé à recevoir toutes les impressions qu'il jugeroit à propos de lui donner ; il ne perdit point de tems. Pour appliquer un remede aussi grand que le mal, il crut qu'il falloit refondre entierement le gouvernement : il sçavoit de quel poids étoit en pareil cas la voix des Dieux, & l'autotorité de la Religion : il alla donc à Delphes consulter Apollon ; la Pithie l'appella le bien aimé des Dieux, & Dieu lui-même plus qu'homme : il en reçut un Oracle auquel il donna le nom de Rhétra, & qui contenoit, à ce qu'il disoit, & la forme du gouvernement qui convenoit aux Spartiates, & des assurances qu'il égaleroit en splendeur les Etats du monde les plus florissans : encouragé par cet heureux début, il communiqua ses vuës à ses amis ; peu à peu il en gagna d'autres ; & lorsque son projet fut mur ; pour inspirer la terreur à ceux dont il avoit à craindre quelque ré-

ſiſtance, il commanda à trente des principaux Citoyens de ſe préſenter en armes ſur la place publique. Charilas prit l'allarme & ſe réfugia dans le Temple de Minerve; mais ce Prince étoit d'un caractere flexible. Lycurgue l'initia dans ſes deſſeins, & il y donna les mains.

Après cette démarche néceſſaire, il porta les premiers coups aux Chefs de l'Etat; il continua à la famille Royale le droit de ſucceder au Trône, mais il affoiblit l'autorité des Rois, en inſtituant un Sénat qui put ſervir de contrepoids entre le Prince & les Sujets, & entretenir un juſte équilibre entre les prérogatives de l'un & les prétentions des autres. Ce Tribunal étoit compoſé de vingt-huit perſonnes, ſans compter les deux Rois: on donna les premieres places à ceux qui favoriſoient la réforme; & pour remplir les autres, l'on choiſit entre les Citoyens ceux qui s'étoient diſtingués par leurs vertus particulieres, ou les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat; mais chacun de ces Magiſtrats n'avoit pas moins de ſoi-

xante ans. Ils demeuroient en charge le reste de leur vie, à moins de quelqu'insigne malversation ; on prévenoit ainsi tous les inconveniens d'un Corps qui se renouvelle trop souvent, & l'on préparoit une récompense aux vieillards & un aiguillon pour la jeunesse. Cette Cour de Judicature étoit souveraine ; cependant on en appelloit au peuple, mais ces appels étoient rares ; car elle procédoit avec tant de prudence & de circonspection, que dans l'espérance d'acquérir de nouvelles lumieres, elle suspendoit le jugement d'une affaire pendant plusieurs jours. Au reste, on n'avoit pas la liberté de prendre ces Juges à partie. Aristote remarque que l'étenduë de ce privilege ne pouvoit s'accorder avec la bonté du Gouvernement. En effet, quand on considére que toute l'autorité étoit concentrée dans ce Sénat ; ces Rois qui n'en étoient que les Chefs, & qui ne pouvoient entreprendre ou décider aucune affaire d'importance sans avoir la pluralité des voix, font une triste figure : on avoit à la vérité quelque respect,

quelque déférence particuliere pour eux; ils occupoient les premieres places dans les assemblées; ils proposoient leur avis & donnoient leur suffrage, les premiers: Hérodote insinuë même qu'ils avoient double voix; mais quand aux droits particuliers de la Couronne, ils étoient bornés à la réception des Ambassadeurs & des Etrangers, aux consultations des Oracles, aux soins des Sacrifices, à l'adoption des héritiers, à la protection des jeunes Héritiers & aux fonctions de Voyers; ils étoient comptables de leur administration; on informoit contre eux; on les interrogeoit en forme, & on les condamnoit selon la nature du crime: ils pouvoient en appeller au peuple; mais ce droit leur étoit commun avec le dernier des Citoyens: En un mot, s'ils avoient quelque jurisdiction, c'étoit plutôt en qualité de Sénateurs que de Rois. Contens du titre & de la pompe royale, ils avoient moins d'autorité que les Consuls Romains, & autant au plus que les Doges de Venise. Telle étoit la condition des Rois dans le

Sénat ; mais elle étoit bien différente dans le Camp ; là ils jouissoient d'un pouvoir absolu, en qualité de Généraux : leur Conseil étoit composé du Chef de la Cavalerie, de quelques Sénateurs, & d'un grand nombre de Colonels & d'Officiers subalternes qu'ils consultoient, mais dont ils pouvoient toujours négliger les avis. Ils prenoient cependant les ordres du Sénat, qui leur donnoit ordinairement carte blanche; mais qui les contraignoit aussi quelquefois à marcher contre l'ennemi, ou à rentrer dans l'Etat, lorsqu'ils y pensoient le moins.

Quant à la part que le peuple avoit dans le nouveau gouvernement, elle se réduisoit à deux especes d'assemblées ; la plus petite étoit composée des seuls Citoyens, & la plus grande du corps entier des Lacédémoniens ; mais l'une & l'autre n'étoit qu'une pure formalité ; le Sénat les convoquoit & les dissolvoit à son gré ; il proposoit ce qui lui paroissoit convenable, & il ne restoit au peuple qu'à ratifier ou à rejetter son avis ; point d'examen, point de déli-

bération; on n'alloit pas même aux opinions : d'ailleurs il étoit exclu de toutes les dignités de l'Etat; enſorte que ce que Licurgue avoit ôté à la puiſſance des Rois, n'avoit guére augmenté celle du peuple; mais ce qui lui reſtoit à faire, le fondement de tout ce qu'il avoit déja fait; la derniere, mais la plus dangereuſe innovation qu'il alloit apporter dans le gouvernement, lui étoit entierement favorable; c'étoit la diviſion des terres : cet article devoit ſouffrir une violente oppoſition, ſurtout de la part de ceux qui s'étoient enrichis dans les derniers troubles; il leur repreſenta combien il étoit util & beau qu'il n'y eût entr'eux d'autre diſtinction que celle que le vice & la vertu y mettroient : la partie indigente du peuple étoit la plus nombreuſe; elle appuyoit ſes remontrances; il fallut y céder.

Il leva un plan exact de la Laconie qu'il partagea en trente mille parties égales, dont il aſſigna neuf mille aux citoyens, & le reſte aux habitans du domaine. Chaque portion pou-

voit ſuffire à la ſubſiſtance d'une famille, mais avec cette frugalité à laquelle il s'étoit propoſé de les aſſujettir; le revenu des Rois qui avoient leur dignité à ſoutenir, étoit plus conſidérable; toutefois leurs tables reſpiroient la décence & la ſobriété, plûtôt que l'abondance & le ſuperflu.

Mais l'argent étoit inégalement diſperſé, & le Légiſlateur prévit que toutes les terres tomberoient à la longue entre les mains d'un petit nombre de propriétaires, s'il ne remédioit à cet inconvénient; c'eſt pourquoi il ſubſtitua des monnoyes de fer à celles d'or & d'argent dont il proſcrivit l'uſage : comme il falloit une grande quantité de ces nouvelles eſpéces pour faire une petite ſomme, peu de particuliers en amaſſerent plus que leurs beſoins journaliers n'en éxigeoient; ce réglement bannit tout d'un coup l'avarice, les vols, la moleſſe & leur longue famille. On ne doit point être étonné de voir ſi peu de Chambres de Juſtice à Lacédémone; Licurgue avoit coupé racine à tout procès. Le reſte de la

Grece ſe mocqua d'un projet qui anéantiſſoit tout commerce; mais Lycurgue avoit ſon but;il ſupprimoit par ce moyen tous les arts & tous les métiers qui tendoient à amolir les eſprits,& fermoit l'entrée au luxe des Grecs circonvoiſins: pour prévenir la corruption de ſon peuple, & le mépris de ſes conſtitutions, il interdit à tout étranger par une loi expreſſe, un ſejour continuel dans Lacédémone; c'eſt par la même raiſon qu'il défendit les voyages à tous les habitans de la Laconie.

Il arrêta l'intemperance domeſtique, en aboliſſant les repas en famille, & en raſſemblant dans une vaſte ſalle à manger tous les citoyens, ſans diſtinction de fortune ou d'état: un des Rois fut dépoſé & puni pour avoir mangé en Particulier avec la Reine. On appella dans le commencement ces aſſemblées du nom d'Andria qu'elles avoient reçû des Cretois, dont les Spartiates tenoient cet uſage; elles prirent enſuite celui de Phiditia & Syſſitia: chacun avoit ſoin d'envoyer ſes proviſions pour un mois avec quelqu'argent pour

d'autres beſoins. Tous les mets qui tendoient à flatter le goût, plûtôt qu'à ſatisfaire l'apétit & à nourrir le corps, étoient bannis de ces tables: leur aliment ordinaire, étoit une eſpece de brouet noir dont tout autre qu'un eſtomac Spartiate auroit eu bien de la peine à s'accommoder. On s'oppoſa d'abord fortement à ces repas en commun: cet établiſſement expoſa le legiſlateur aux inſultes du peuple; il perdit même un œil d'un coup qu'il reçut dans une émeute qui ſe fit à ce ſujet; mais cette coutume fut ſtrictement obſervée avec le tems, & ces tables furent dans la ſuite des écoles de temperance; & les converſations qu'on y tenoit, des leçons de prudence pour la jeuneſſe qu'on y envoyoit.

Le deſſein de Lycurgue étoit de donner des mœurs à ſes ſujets, par les mêmes loix qui aſſureroient le bon ordre de l'état; ſes loix tendoient à former les mœurs, & les mœurs devoient être l'appui de ſes loix; il n'imaginoit pas qu'on pût être bon citoyen ſans être honnête homme; mais comme la probité dépend beaucoup de

l'éducation, il eut ſoin qu'on rendît comme naturels dans le cœur des ſujets, les ſentimens d'ordre & de diſcipline, par les principes qu'on leur inſpiroit dès leur tendre jeuneſſe. Afin que les enfans apportaſſent en naiſſant un temperamment vigoureux & robuſte, il intéreſſa les meres à vivre durement, & à prendre des exercices pendant tout le tems de leur groſſeſſe: car ſitôt qu'elles étoient accouchées, on expoſoit l'enfant en public, & ſi l'on jugeoit à ſa foibleſſe ou à quelque défaut de conformation qu'il dût être un jour moins utile qu'onéreux à l'Etat, on le jettoit ſans pitié dans une caverne voiſine du Mont Taygéte où il périſſoit: ſi on n'y trouvoit rien à reprendre, on le renvoyoit à ſes parens pour être nourri, vêtu & traité en tout avec une dureté qu'on croiroit volontiers au-deſſus des forces de cet âge.

A ſept ans on tiroit les enfans d'entre les mains de leurs parens; le public les revendiquoit, & on les diſtribuoit en différentes claſſes; un plus adroit & plus expérimenté que les

autres en étoit le chef; il leur commandoit, les gouvernoit & les châtioit ſelon la nature des fautes qu'ils commettoient; ils obſervoient les loix de la plus étroite diſcipline dans leurs amuſemens & leurs exercices. Leur éducation étoit dure & pénible; on les accoutumoit à marcher pieds nuds; ils avoient la tête raſée, & on les faiſoit combattre tout nuds les uns contre les autres; c'étoit une vieille coutume de les fouëtter ſur l'autel de Diane; ils ſupportoient les coups avec patience, juſqu'à ce que le ſang coulât; on en a vû même quelques-uns ſe piquer d'une émulation bien étrange, & mourir ſans ſe plaindre. Plutarque raconte l'hiſtoire d'un jeune enfant qui tenoit caché ſous ſa robe un petit renard qu'il avoit volé, & qui aima mieux s'en laiſſer déchirer les entrailles que de découvrir ſon vol : le vol étoit permis, même ordonné, comme une partie de l'exercice militaire; mais puni, quand il étoit découvert.

A douze ans ils paſſoient dans une autre claſſe : pour étouffer les ſemen-

ces du vice qui commencent à germer à cet âge; la discipline étoit plus étroite, & les devoirs plus fatigans. Ils avoient un Pœdonome: ce Pœdonome étoit un inspecteur général de leur conduite : sous cet inspecteur une foule d'Irènes ou de jeunes gens choisis dans le corps entier, à la tête chacun d'une compagnie sur sur laquelle ils avoient un commandement plus constant & plus immédiat. L'exercice commençoit alors à devenir plus sérieux & plus martial; ils avoient entr'eux des attaques, des escarmouches & des combats: le Plataniste, ainsi appellé de l'endroit où il se livroit, étoit un des plus considerables: on s'y battoit des pieds & des mains, des ongles & des dents, & avec tant d'opiniâtreté & de fureur, que plusieurs y perdoient ordinairement les yeux, les bras, & quelquefois la vie, avant que l'action fût décidée. Pour leur donner une idée des stratagêmes & des ruses de guerre qui pût leur servir dans la suite, ils avoient des embuscades, des sentinelles & des gardes.

On cultivoit auſſi leur eſprit ; mais le mérite principal d'un Spartiate étant d'obéir & d'exécuter, peu de littérature lui ſuffiſoit. Les jeunes gens s'inſtruiſoient plus avec les hommes que dans les Auteurs : les plus graves citoyens ſe faiſoient un plaiſir de les examiner, & d'éprouver leurs talens; & pendant les repas, les Irénes les engageoient les uns contre les autres dans differentes queſtions auſquelles il falloit que la réponſe fût prompte, courte & claire ; ils en acquéroient une façon de s'exprimer, naturelle & préciſe; & la préſence d'eſprit qu'ils devoient encore à cette habitude, donnoit à leurs penſées un tour original & neuf. Telle eſt l'origine de ce ſtile ſerré qui leur étoit ſi familier, qu'on appella dans la ſuite le ſtile laconique, & que Lycurgue leur avoit recommandé par la raiſon, diſoit-il, que ceux qui n'employoient que peu de mots, n'avoient pas beſoin d'un grand nombre de loix. Les Spartiates n'étoient pas amis de l'art oratoire ; cependant on remarque qu'ils diſcouroient avec autant de grace,

grace, & communément avec plus de justesse que ceux qui avoient fait une étude longue & particuliere des préceptes de la Rhétorique : leur expression courte & serrée donnoit de la force à leurs pensées : le laconisme étoit lumineux; il exprimoit bien moins de choses qu'il n'en faisoit entendre. Tels étoient les exercices des jeunes gens pendant leur minorité, qui duroit vraisemblablement jusqu'à l'âge de trente ans ; car ils ne pouvoient avant ce tems ni se marier, ni porter les armes, ni entrer en charge; mais à trente ans passés, ils encouroient la disgrace publique, s'ils n'étoient mariés.

L'éducation des filles étoit toute semblable à celle des garçons ; on avoit peu d'égard à la foiblesse de leur sexe ; on ne les marioit point avant l'âge de vingt ans, & jusqu'alors on les endurcissoit à la peine & au travail ; on les exerçoit à la course & à la lutte ; on leur apprenoit à se servir de l'arc & à lancer le javelot ; elles étoient nuës, & leurs exercices publics ; on ne trouvoit en cela ni

indécence ni danger pour les mœurs ; on voyoit au contraire dans l'innocence naturelle & la ſimplicité dont elles ſe préſentoient, un témoignage de leur vertu. C'eſt à cette partie de leur éducation, qu'elles étoient redevables de cette grandeur d'ame, & de ces ſentimens d'honneur qui brillent dans la réponſe de Gorgo, femme de Léonidas, à quelques Dames étrangéres qui lui demandoient pourquoi de toutes les femmes du monde les Lacédémoniennes étoient les ſeules qui euſſent quelqu'empire ſur les hommes ? c'eſt, leur dit-elle vivement, qu'elles ſont les ſeules qui ſçachent en faire. A propos des femmes, nous remarquerons qu'entr'autres commodités du mariage, il n'y avoit point de loi contre l'adultére : on dit pour raiſon, que ce crime étoit inconnu à Lacédémone ; mais c'eſt un pur ſubterfuge ; car quelque nom que l'on donne à la choſe, il eſt certain qu'elle y étoit pratiquée & même autoriſée : d'un conſentement réciproque, on prenoit la femme de ſon voiſin pour un tems, & on lui

donnoit la ſienne. Si quelqu'homme plaiſoit à une femme plus que ſon mari ; ſans encourir les inconvéniens du divorce, le bien des races futures étoit un prétexte légitime à ſon inconſtance : les époux avoient le même privilége ; cette liberté mutuelle leur étoit accordée par la loi, moins pour favoriſer le caprice des paſſions, que pour écarter les peines inutiles & cruelles de la jalouſie.

C'eſt ainſi que Lycurgue fit élever la jeuneſſe : tels furent les ſoins qu'il prit d'inculquer de bonne heure dans les eſprits, des ſentimens d'honneur & de vertu ; il n'ignoroit pas que la coutume & l'éducation étoient preſqu'auſſi puiſſantes que la nature ; c'eſt d'elles qu'il ſe promettoit la durée de ſes loix, & c'eſt apparemment la raiſon pour laquelle il n'en écrivit aucune.

Voici quelques maximes générales qu'il leur laiſſa : » De ne pas combattre trop ſouvent le même ennemi, d'attendre qu'ils en fuſſent » attaqués, de peur qu'il ne s'inſtruiſît de leur diſcipline, » que

Sparte n'eut d'autres remparts que les corps des citoyens, plus forts, disoit-il, que des murs de brique; il est vrai que leur discipline les tenoit perpétuellement en garde, & qu'il étoit presque impossible de surprendre un peuple si vigilant, ou d'écraser un peuple si réuni, quand on l'auroit surpris: la défense de sa ville étoit son unique occupation: les Hélotes suffisoient à la culture des terres, & à tous les ouvrages serviles. Il étoit défendu de vendre à l'étranger, ou d'affranchir aucun de ses esclaves: aussi leur nombre devint si grand, que l'Etat en fut effrayé, ce qui donna lieu à la loi Cryptia. C'étoit un ordre secret à tous les jeunes gens de marcher contr'eux; on se répandoit dans la campagne; on se cachoit pendant le jour dans des bruyeres; on fondoit la nuit sur ces malheureux, & l'on égorgeoit tous ceux qu'on pouvoit attraper. On attribue ce massacre politique à Lycurgue; mais Plutarque dit qu'il étoit d'un caractére trop humain pour autoriser un décret si barbare; il est plus vraisem-

blable qu'il émana du tribunal des Ephores qui leur déclarérent la guerre, mais il eſt certain qu'on les traitoit alors moins en hommes qu'en bêtes : On les enyvroit & on les faiſoit paroître dans les ſalles publiques pour donner horreur du vice à la jeuneſſe : cette conduite a fait dire que ceux qui étoient libres à Lacédémone l'étoient beaucoup, mais que ceux qui y étoient eſclaves, l'étoient plus qu'ailleurs.

Telle fut la forme du gouvernement que Lycurgue introduiſit à Lacédémone : le ſuccès égala, ſurpaſſa même ſes eſpérances ; car on ne conçoit pas comment un ſeul homme qui n'avoit que ſon courage & ſa vertu à oppoſer à l'autorité de deux Rois, put changer ſi généralement & ſi bruſquement la face de l'Etat ; on ne conçoit guéres plus comment les loix d'un Payen qui a favoriſé le vol & l'adultére, & quelquefois le meurtre, approcherent ſouvent, & même atteignirent la pureté du Chriſtianiſme. Cette révolution eut des effets trop ſenſibles

pour les omettre, mais ils ſont en trop grand nombre pour les détailler; nous nous contenterons donc de jetter un coup d'œil ſur les grands avantages qui en réſulterent. L'égalité qui régnoit entre les citoyens, excluoit toutes les jalouſies particulieres; chaque membre de l'Etat n'avoit que le corps à ſervir, & trouvoit ſon propre avantage à conſpirer au bien général; ils n'avoient ni or ni argent, mais ils poſſédoient d'autres tréſors; leur tems étoit la plus précieuſe de leurs richeſſes; les occupations étoient proportionnées à l'âge & à la capacité; le travail n'avoit rien de bas ni de ſervile, on le regardoit au contraire comme le devoir d'un homme libre; & l'amour qu'on en inſpiroit aux enfans, leur interdiſoit tout amuſement; on ne ſouffroit point que le ſoldat ſe promenât dans ſes heures de relâche; tout le jour étoit conſacré à la vertu, & c'étoit une eſpéce de ſacrilége que de lui en ravir un inſtant; ils étoient économes juſques dans le diſcours; une ſyllabe faiſoit

quelquefois une réponse. Des voisins les ménaçoient par leurs Ambassadeurs, que s'ils entroient une fois dans leur Pays, ils y mettroient tout à feu & à sang; ils ne répondirent que *si*. Il y avoit de l'emphase & de l'expression jusques dans leur silence : ils observoient la tempérance la plus étroite : ils buvoient rarement du vin; ils se régaloient avec un morceau de pain trempé dans de l'eau; ce qu'on appelle splendeur & magnificence, ne se rencontroit point à Sparte; un seul habit servoit pour toutes les saisons, c'étoit un crime que d'en changer; le sexe curieux ailleurs des ornemens du corps, ne s'attachoit à Lacédémone qu'à la culture de l'esprit; toutes les passions étoient immolées à la liberté de l'ame, & nous ne haïssons pas plus naturellement le travail & la peine, qu'ils haïssoient la paresse & les plaisirs. Lycurgue leur avoit interdit tout spectacle; il craignoit que leurs yeux ne se fissent à voir des actions défendues par la loi, & leurs oreilles, à entendre l'a-

pologie des vices; la loi avoit autant de force contre le riche que contre le pauvre; les Rois se faisoient honneur de s'y soumettre, & ne se distinguoient que par une obéïssance plus étroite; le mérite se voyoit à Sparte à tout âge; la jeunesse étoit instruite; l'éducation & l'exemple suppléoient aisément aux leçons de l'expérience dans un Pays où les femmes étoient ornées des vertus les plus éminentes, & capables des actions les plus héroïques; l'amour du Pays dominoit en elles la force du sang; une mere dont le fils avoit perdu la vie au service de l'Etat, modéroit sa douleur, selon que ses blessures étoient glorieuses ou déshonorantes: la discipline étoit si sévére pendant la paix, que la guerre n'avoit rien d'effrayant pour eux; ils étoient les seuls pour qui le camp fût un lieu de repos: après cela, doit-on s'étonner de leur intrépidité dans l'action? Il n'y avoit point de milieu, il falloit vaincre ou mourir; ils employoient rarement les stratagêmes; ils ne se tenoient

noient honorés que de la victoire qu'ils devoient à leurs armes, & ce n'étoit que sur le champ de bataille qu'ils recueilloient les lauriers dont ils étoient jaloux de se couronner; l'inégalité du nombre ne les arrêta jamais : Agis, un de leurs Rois, disoit à ce sujet, que les Spartiates demandoient bien où étoient les ennemis, mais non, combien ils étoient. La réputation d'un peuple si extraordinaire, pénétra jusqu'en Egypte, & le Phénicien lui rendit une espéce d'hommage par des Ambassadeurs: le reste de la Grece n'avoit pas moins d'estime & de vénérationpour eux; on étoit persuadé qu'ils avoient toujours la raison & l'équité de leur côté, & qu'en prenant leur parti, on travailloit à l'honneur & aux interêts de la nation en général: jamais la tyrannie n'eut d'ennemis plus terribles, & la liberté, de défenseurs plus infatigables. C'est ainsi que Lacédémone acquit sur la Grece entiere un empire qu'elle devoit à ses vertus: tant qu'elle se contenta de ce titre, on la respecta comme mere des nations, protec-

trice de la cauſe commune, & juge ſouveraine de tous les différens; l'amour, l'eſtime, la confiance & l'admiration des peuples étoient la ſeule récompenſe qu'elle en reçût & qu'elle en exigeât, pour tous les ſervices qu'elle leur rendoit.

Cependant les conſtitutions des Lacédémoniens n'étoient pas ſans défaut; j'en ai déja remarqué quelques-uns en parlant de la morale & des mœurs. Leurs vertus & leur gouvernement avoient un air effrayant, qu'on admiroit plus volontiers qu'on ne l'aimoit; la ſévérité de leur diſcipline leur donnoit un caractére inféxible, dont ils ne ſe départoient jamais, & ils traitoient leurs alliés avec toute cette rigueur à laquelle ils étoient accoutumés : d'ailleurs, ni paix ni tréve chez ce peuple deſtiné aux combats, & dont la guerre étoit l'état naturel : ces inconvéniens dégoutérent inſenſiblement de leur domination; l'ambition réveilla les Athéniens leurs rivaux; après un long aſſoupiſſement, ils ſecouérent le joug qui leur étoit commun avec

leurs voisins, & le briserent enfin, comme on verra dans la suite de cette histoire.

Mais pour revenir à Lycurgue, quand il eut consommé son ouvrage, & qu'il vit l'Etat affermi sur les fondemens qu'il avoit posés, il fit jurer le Sénat & le Peuple d'observer ses loix jusqu'à son retour, & s'en étant allé à Delphes consulter Apollon, disent quelques Auteurs, sur la perfection de son gouvernement, il s'y laissa mourir de faim. D'autres assurent qu'il mourut en Créte, & qu'il ordonna que son corps fût brûlé, & ses cendres jettées dans la mer; d'où nous conclurons du moins, qu'il s'éxila volontairement dans quelqu'endroit inconnu, de peur qu'on ne le transportât vif ou mort à Lacédémone, & que le peuple ne se crut dégagé de son serment, & n'eut un prétexte pour enfreindre ses loix. Les Spartiates porterent à sa mémoire le même respect qu'ils avoient eu pour sa personne; on lui éleva des Autels, & on lui rendit les honneurs divins; c'étoit moins encore qu'il ne méritoit, dit

Ariſtote : on ne peut nier que ce ne fut un homme d'une équité, d'une modération, & d'une prudence extraordinaire : perſonne n'avoit plus de droit de preſcrire des loix dans un Royaume que celui qui avoit eu la force de rejetter une couronne qu'on lui mettoit ſur la tête, pour ainſi dire, malgré qu'il en eût, & qu'il pouvoit accepter avec moins de danger qu'il n'en couroit à la refuſer. Quant à ſes loix, il n'eſt pas plus recommandable pour les avoir établies, que pour les avoir accréditées par ſon exemple : il obſervoit le premier tout ce qu'il ordonnoit aux autres, & ſon exil & ſa mort, ſont des preuves qu'il n'étoit pas moins jaloux de perpétuer le bonheur de l'Etat, qu'il avoit été ardent à le lui procurer.

Nous finirons à la réforme de Lycurgue, la ſeconde révolution de Lacédémone dont les deſcendans d'Euriſthene & de Procles avoient occupé le trône l'eſpace de deux à trois cens ans, ſans interruption ; ſans attendre que les innovations, qui ſuivirent la mort de ce Légiſlateur,

inclinent davantage le gouvernement à la démocratie. L'autorité royale eſt maintenant ſi limitée que nous pouvons conſiderer la Laconie comme une République, abandonner la ſucceſſion des Rois, & n'en parler qu'à l'occaſion des faits dans leſquels ils auront eu quelque part en qualité de Généraux ou de Députés. Après avoir ſuivi l'hiſtoire des Spartiates juſqu'à cette époque, il me paroît néceſſaire d'entrer dans la guerre contre les Meſſéniens. La Grece n'offre aucune expédition plus conſidérable depuis le ſiége de Troye juſqu'à la deſcente des Perſes; ſon importance demande de nous quelque détail, & nous ne pouvons parler de ce fait iſolé du reſte des affaires de la nation, plus à propos qu'à préſent que nous conſidérons Sparte comme un Etat particulier. Après la mort de Lycurgue, les Spartiates qui ne reſpiroient que la guerre, renouvellerent leur vieille querelle avec les Argiens, & Charilas porta le fer & le feu dans leur pays; quelques années après, ils tomberent ſur les Té-

géens qui possédoient les contrées de l'Arcadie qui confinoient avec leur territoire : on leur avoit prédit qu'ils mésureroient l'Arcadie au cordeau : pleins de confiance dans cet Oracle, ils marcherent contre l'ennemi, & n'oublierent pas les cordes dont ils se promettoient de le lier ; mais par malheur, ils avoient mal entendu l'Oracle ; les Tégéens s'assemblerent hommes & femmes, leur firent tête, les mirent en déroute, & en prirent un grand nombre qu'ils lierent avec les cordes qu'ils avoient apportées : Charilas fut du nombre des prisonniers ; mais ils lui rendirent la liberté sur le serment qu'il ne combattroit plus contr'eux ; cependant il eût part à la destruction d'Ægys & de quelques Villes qui appartenoient aux Achéens qu'on soupçonna de favoriser les Tégéens.

Télecle, fils d'Archelaus, ne fut pas long-tems le collegue de Charilas : voici comment il périt. Les Lacédémoniens & les Messéniens fréquentoient un temple de Diane, situé sur les confins de leurs territoi-

res, & qui leur étoit commun : ceux-ci insulterent quelques jeunes Lacédémonienes qui s'étoient renduës à une solemnité qu'on y devoit célébrer; Télecle prit leur défense & fut tué.

Les Messéniens donnerent un autre tour à cette affaire ; ils dirent que Télecle avoit comploté de les surprendre; que ces filles étoient de jeunes gens déguisés , qu'ils étoient armés de poignards qu'ils tenoient cachés sous leurs robes , & qu'ils avoient jugés à propos de se défaire de ces traîtres, & de leur Chef: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y eût une émeute dans laquelle Télecle fut tué; & que les Lacédémoniens digérerent cette injure, & différerent la vangeance de sa mort; ce qui fait naître des soupçons qui leur sont défavorables ; toutefois ce meurtre servit dans la suite de prétexte à la guerre : Alcamene succéda à Télecle , & Nicandre à Charilas : Nicandre reprit la querelle de son pere avec les Argiens, & fit une irruption avantageuse sur leurs terres. Les Olym-

piades commencerent la trente-quatriéme année de son regne, & la trente-cinquiéme du regne de son Collegue. Nous parlerons plus au long de cette institution dans l'histoire d'Athénes ; quant-à-present nous nous contenterons d'en faire la datte des principaux événemens.

A. M. 3255. Olymp. 7. 4.

Nicandre laissa le trône à Théopompe : le gouvernement essuya sous ce regne une grande révolution : ce fut la création des Ephores que quelques Auteurs attribuent à Lycurgue ; mais son plan entierement Aristocratique excluoit toutes ces dignités populaires ; car que ce Législateur fut ennemi de la Démocratie ; cela est évident par la réponse qu'il fit à quelqu'un qui vantoit cette espece d'administration : Commence, lui dit-il, par l'établir dans ta maison ; de sorte qu'on ne sçait ni par qui, ni comment les Ephores furent créés ; cependant il paroît que Théopompe lui-même consentit, ou plutôt qu'il contribua à l'institution de cet Office, & qu'Elatus l'exerça le premier à sa nomination : c'étoit une bride qu'il

prétendoit donner aux Citoyens, & lorſque la Reine lui reprocha qu'il laiſſeroit la Royauté moins puiſſante qu'il ne l'avoit reçuë; je la laiſſerai, dit-il, plus durable & par conſéquent plus ſolide. Quelques Hiſtoriens regardent les Ephores comme les collegues, & d'autres, comme les antagoniſtes des Rois; mais la réforme de Lycurgue laiſſoit aux Princes ſi peu de part dans l'adminiſtration qu'il étoit inutile de créer de nouveaux Magiſtrats pour balancer leur puiſſance, ou partager leur emploi. Il eſt plus vraiſemblable que le peuple opprimé par le Sénat, dont les pouvoirs s'étoient accrus dans l'eſpace de cent ans, s'ennuya d'obéir à trente maîtres, au lieu des deux dont il s'étoit délivré, & que ſes mécontentemens donnerent lieu à la création de ces Officiers qu'il chargea de défendre ſes intérêts, & de le maintenir en bonne intelligence avec le Miniſtere. L'inſpection qu'ils avoient ſur la conduite du peuple & du Sénat, donna une grande étenduë à leur diſtric; mais leur fonction princi-

pale étoit la conſervation de la liberté : le peuple les éliſoit & les tiroit de ſa multitude, ſans diſtinction de fortune & d'état ; quiconque étoit entreprenant, populaire, ennemi du pouvoir arbitraire, étoit ſuffiſamment qualifié ; leur autorité bornée dans ſon inſtitution, prit avec le tems de ſi grands accroiſſemens, que tout, juſqu'aux plus petites affaires, leur paſſoit ſous les yeux, & qu'ils jugeoient des procedés du Sénat & des Rois : cette eſpece de tyrannie annonçoit des déſordres plus grands que ceux auſquels on avoit eu deſſein de remédier ; elle avoit cependant un frein : ces Magiſtrats & les Rois faiſoient tous les mois un ſerment mutuel ; les Rois juroient en leur nom de gouverner ſuivant les Loix, & les Ephores juroient au nom du peuple de maintenir l'autorité des Rois : les Ephores ſe crurent donc obligés dans toutes les conjonctures preſſantes, d'incliner le peuple au ſentiment du Sénat. D'ailleurs, comme ils étoient quatre, (le premier s'appelloit Eponyme, de même que

l'Archonte des Athéniens) ils se balançoient mutuellement ; car rien ne passoit que d'un consentement unanime, ou tout au moins qu'à la pluralité des voix ; mais leur Election annuelle faisoit la sécurité de l'Etat : avec ces restrictions, ils ne servoient qu'à cimenter ses différens ordres, & on les regardoit comme les nerfs de la République ; ils entretenoient entre le Sénat & le peuple un si parfait équilibre, que l'autorité des Magistrats ne pouvoit dégénérer en tyrannie, ni la liberté du peuple occasionner des révoltes ; c'est à ce contre-poids entre la licence du peuple & le despotisme du Sénat, que Lacédémone fut redevable de cette longue tranquilité dont elle jouit, au milieu des dissentions qui déchiroient les Républiques voisines.

Malgré les privileges que Théopompe avoit accordés au peuple, ce Prince & son collegue Polydore trouverent encore moyen de le tenir en bride : s'appercevant quelque tems après la mort de Lycurgue, qu'on commençoit à donner à ses loix des

interprétations contraires à leur ſens naturel & à l'eſprit du Légiſlateur, ils inſérerent dans l'Oracle Rhetra, cette clauſe qu'ils firent paſſer pour autentique, que ſi le peuple faiſoit quelqu'altération dans les décrets du Sénat, en corrompant leur ſens naturel ou autrement, les Rois auroient droit de rompre l'aſſemblée, & d'annuller les déliberations.

Ce fut encore ſous le regne de Théopompe que commença la guerre contre les Meſſéniens : la mort de Télecle en fut le prétexte ; mais une jalouſie héréditaire qui s'étoit allumée, même avant la diviſion de leurs territoires par les Héraclides, en étoit le motif. Les Lacédémoniens s'étoient plaints quelquefois que Creſphonte, oncle d'Euriſthene, avoit acquis la Meſſénie par une adreſſe illégitime ; & maintenant ils ne croyoient pas devoir laiſſer les Meſſéniens tranquilles poſſeſſeurs de ce pays meilleur que le leur, & dont ils s'eſtimoient plus dignes qu'eux ; l'ambition & la haine étoient grandes, & dans ces dangereuſes diſpoſitions, le moindre

accident suffisoit pour occasionner une rupture ouverte ; en voici la cause immediate. Le Messénien Polichare qui avoit remporté le prix aux jeux Olympiques, donna quelques bœufs à nourrir au Lacédémonien Evæphnus qui devoit se payer de ses soins sur les accroissemens du petit troupeau ; Evæphnus vendit les bœufs & prétendit qu'on les avoit volés ; mais cette friponnerie ayant été découverte, Polichare lui envoya demander de l'argent par son fils qu'Evæphnus tua : le pere malheureux porta ses plaintes à Lacédémone, & demanda plusieurs fois justice de cet assassinat ; mais comme on n'avoit point d'égard à sa demande ; devenu furieux en perdant l'espérance de se vanger d'Evæphnus, il prit le parti de massacrer tout autant de Lacédémoniens qu'il en pourroit attraper. Les Spartiates se plaignirent à leur tour aux Messéniens, demanderent Polichare qu'on leur refusa, & l'affaire devint nationale. Pour conserver l'avantage dans les procédés, le Messénien proposa de s'en rapporter aux

Argiens leurs communs alliés, à l'Aréopage, ou aux Amphyctions ; mais ce n'étoit pas ainsi que le Spartiate prétendoit finir la querelle ; il garda le silence & laissa la chose en suspens, se préparant secretement à la guerre, & s'engageant par serment à ne point rentrer dans sa Ville qu'il n'eut subjugué la Messénie.

A. M. 3261.

La seconde année de la neuviéme Olympiade, les Lacédémoniens sortirent de leur Ville pendant la nuit, se mirent en marche sous la conduite d'Alcamene, & sans avoir déclaré la guerre, surprirent Amphée, Ville frontiere de grande importance, où ils passerent tout au fil de l'épée, & après avoir laissé garnison dans cette place qui devoit leur servir de retraite, ils se jetterent dans le pays qu'ils abandonnerent à la subsistance du Soldat qui le ravagea. Les Messéniens n'étant point alors en état de leur faire tête, se contenterent de quelques foibles représailles sur les côtes de la Laconie ; mais quatre ans après cette irruption, ayant des forces suffisantes à leur opposer, Eu-

phaès, Roi des Messéniens, s'avança jusques sur la Frontiere, leur offrit la bataille qu'ils accepterent, & qui dura jusqu'à ce que la nuit vint séparer les combattans. La victoire fut incertaine, & le lendemain, la plus grande partie de l'armée des Messéniens se trouvant fortement retranchée, les Spartiates se retirerent, ne se croyant pas en état de les forcer; mais irrités des reproches de leurs Compatriotes qui les traiterent de parjures, ils se remirent en campagne l'année suivante, sous la conduite de Théopompe & de Polydore, successeur de son pere Alcamene, bien resolus de faire leurs derniers efforts: l'ennemi étoit prêt à les recevoir; on en vint incontinent aux mains, & le désespoir des Messéniens balançant le nombre & la discipline des Spartiates; le succès de cette action fut indecis: Euphaès mit en fuite Théopompe & l'aîle droite en déroute; mais Polydore enfonça l'aîle gauche d'Euphaès. Le combat fut si douteux & si long au centre, que les Soldats harrassés se séparerent com-

me d'un consentement mutuel & sans crier victoire : le lendemain on enterra les morts, sans qu'on méditât de part ou d'autre une seconde action. Si les Spartiates eurent quelqu'avantage dans cette journée, ils étoient en trop grand désordre pour en profiter, surtout en pays ennemi.

Les Messéniens commencerent alors à ressentir toutes les miseres dont les peuples sont affligés, lorsque leur païs est le théâtre de la guerre ; la disette, la disertion & les maladies:contraints d'abandonner leurs Cités désolées, ils se rassemblerent à Ithome, place forte, située sur le sommet d'une Montagne, où ils se précautionnerent contre toute irruption subite ; ils jouirent dans cet azile de quelques années de répi, pendant lesquels ils envoyerent à Delphes consulter Apollon sur la fin de cette guerre. L'Oracle demanda en sacrifice une Vierge de la famille d'Æpytus, fils de Cresphonte : le sort tomba sur la fille de Lysisque ; mais comme on avoit quelque soupçon sur sa naissance, Aristodeme offrit la sienne.

Un jeune homme qui l'aimoit, crut lui ſauver la vie, en l'accuſant d'être enceinte; mais ſon pere furieux lui ouvrit les entrailles de ſa propre main & vangea publiquement ſon innocence attaquée : le Prêtre inſiſtoit ſur un nouveau ſacrifice; Euphaès s'y oppoſa, & qu'importe, lui dit-il, comment, & par qui la victime ait été immolée? Les Dieux ne veulent plus de ſang : quelque tems après, Lyſiſque qui s'étoit réfugié à Sparte où ſa fille mourut, fut pris & auroit été condamné comme déſerteur, ſi la Prêtreſſe de Junon n'eut confeſſé librement que l'enfant que Lyſiſque avoit élevé, étoit d'elle, & qu'elle l'avoit envoyé ſecretement à ſa femme; on eut d'autant moins de peine à la croire, que cet aveu la privoit incontinent de ſa dignité de Prêtreſſe.

Les Spartiates qui étoient alors en haleine, profiterent de la tranquilité des Meſſéniens, pour renouveller une vieille querelle avec les Argiens, à l'occaſion de Thirée, Ville frontiere, dont ils ſe diſputoient la ſouveraineté. La conteſtation fut portée devant

les Amphyctions ; ce Tribunal ordonna que les armées seroient congédiées, & que trois cens hommes de chaque côté défendroient les droits de leurs Villes à la pointe de leurs épées : on acquiesça à cette décision : il n'échappa du combat, que deux Argiens, & du côté des Lacédémoniens que le seul Othirade, qui ne survêcut à sa victoire que le tems d'élever un trophée des boucliers de l'ennemi, & d'y tracer une inscription de son propre sang : la Ville fut donc adjugée aux Spartiates ; mais les Argiens persuadés qu'on ne leur avoit pas rendu justice, persisterent dans leurs prétentions, & Hérodote assure qu'il y eût une seconde action, dans laquelle ils furent encore maltraités ; mais je crois que cet Auteur se trompe, & que le combat dont il parle, ne s'est donné que fort longtems après celui que nous avons rapporté.

Ce différent appaisé, les Spartiates revinrent contre les Messéniens, huit ans après leur retraite à Ithome : il y eut entr'eux une action fort vive

qui dura jusqu'à la nuit, & dont le succès eut encore été fort douteux, si Euphaès emporté avec trop d'ardeur contre Théopompe, n'eût été enveloppé par ses troupes; cependant on vint à bout de le dégager, & de le transporter dans sa tente où il mourut de ses blessures quelques jours après ce combat: il ne laissa point d'enfant; Aristodeme lui succéda; le peuple dont il avoit la faveur lui donna la préférence sur tous ses concurrens. Apeine fut-il monté sur le trône qu'il fit alliance avec les Argiens, les Arcadiens & les Lycaoniens. Les Lacédémoniens reçurent quelque secours de Corinthe: après avoir passé quatre ans en irruptions réciproques, on en vint à une action générale. Les Messéniens inférieurs en nombre s'étoient postés sous les murs d'Ithome, qui leur offroit un azile assuré; lorsque le combat fut engagé, un détachement qu'ils avoient mis en embuscade, fondit sur les Spartiates, & les pressa si vivement en flanc, qu'après une vigoureuse résistance, la plûpart furent tués & le reste mis en déroute.

Après avoir perdu l'élite de leurs Soldats, les Spartiates désespérant du succès de leurs armes, eurent recours aux stratagêmes : ce n'étoit pas leur usage, mais il falloit céder au tems, ils embrasserent donc l'avis de l'Oracle qui leur avoit conseillé de recouvrer la Messénie, comme les Messéniens l'avoient acquise. La vigilance d'Aristodeme fit échoüer tous leurs desseins; mais le siége d'Ithome changea brusquement la face des affaires. Les Messéniens étroitement bloqués, se virent en un moment privés de tout secours : leur Prince furieux d'avoir sacrifié sa fille pour le salut de son pays qui touchoit à sa ruine, se tua sur son tombeau, après avoir fait tout ce qui pouvoit la prévenir : ses malheurs ne diminuent point son mérite. Le Royaume des Messéniens finit avec lui : sa mort combla le désespoir de ses Sujets; dans leur premier mouvement ils vouloient se livrer à la merci de l'ennemi; la réflexion les arrêta; ils résolurent de faire une sortie & de combattre jusqu'à la derniere goute

de leur ſang ; mais ils n'en eurent pas le courage ; ils aimerent mieux ſouffrir pendant quatre mois la faim & les autres miſeres de la guerre ; enfin n'étant plus en état de ſubſiſter, ils capitulerent aux conditions qu'il plût à l'aſſiégeant de leur impoſer : la principale les obligeoit à cultiver leurs terres, & à envoyer à Sparte la moitié des fruits qu'elles produiroient. Ithome fut raſée ; les autres cités ſe rendirent ; mais la plûpart des Habitans les abandonnerent, aimant mieux ſe réfugier chez ceux qui les avoient aſſiſtés pendant la guerre, que de vivre chez eux en eſclaves de Sparte : ainſi finit la guerre contre les Meſſéniens, au commencement de la quatriéme Olympiade, après avoir duré vingt ans preſque ſans interruption.

Il ſe paſſa à Lacédémone une choſe que nous ne pouvons omettre. La guerre avoit épuiſé la Ville d'hommes, & tous s'étoient engagés à n'y pas rentrer que leur projet ne fut accompli : les femmes leur remontrerent qu'on trouvoit bientôt la fin

d'un fond sur lequel on prenoit toujours, sans y rien ajouter, qu'ils manqueroient de Sujets, & que leur posterité s'éteindroit. Pour prévenir ces inconvéniens ils dépêcherent à Sparte cinquante jeunes Soldats, avec ordre d'habiter avec toutes les jeunes filles qui leur plairoient; mais de retour, ils traiterent avec tant de mépris toute la race qui sortit de ce commerce qûe quelques années aprés les Helotes s'étant révoltés, ces malheureux se joignirent à eux; mais cette émeute fut bientôt appaisée, & on les bannit de l'Etat. Phalante les conduisit en Italie & les établit à Tarente.

Les Messéniens gémissoient sous le traitement insolent & cruel de leurs vainqueurs; mais ils ne pouvoient espérer de briser leur joug avant que d'avoir réparé la plus grande partie de leurs pertes; après trente-neuf ans d'esclavage, à l'instigation d'Aristomene jeune homme d'un mérite & d'un courage extraordinaire, qui avoit engagé dans leurs interêts les Argiens & les Arcadiens, ils ten-

terent de recouvrer leur liberté par une révolte générale; c'est ainsi que commença la seconde guerre contre les Messéniens, la quatriéme année de la vingt-troisiéme Olympiade, sous le regne d'Anaxandre petit-fils de Polydore, & d'Anaxidame arriere petit-fils de Théopompe. Un an aprés la révolte, il y eût à Deres, Village de la Messénie, une action dans laquelle les Messéniens se firent honneur de n'avoir pas été mis en déroute; ce qu'ils attribuerent à la prodigieuse valeur d'Aristomene qui les commandoit en qualité de Général; il avoit préferé ce titre à celui de Roi qu'on lui avoit offert, & qu'il pouvoit accepter comme descendant d'Æpytus. Les Lacédémoniens consulterent l'Oracle d'Apollon qui leur conseilla de mettre un Athénien à la tête de leurs affaires: Athenes étoit jalouse des progrès que Lacédémone faisoit dans le Péloponnese; cependant par une espece d'obéissance aux Dieux, & de vénération pour cette Ville, on leur envoya Tyrtée, une cervelle disloquée, un maître d'é-

A. M. 2319. Olymp. 23. 4.

Olymp. 24. 1.

cole dont l'occupation principale étoit de composer des harangues, & de répéter des vers. Quel que fut le mérite de ce boiteux dans sa classe, il étoit vraiment ridicule, dans un camp, & c'étoit peut-être marquer du mépris pour les Spartiates, que de leur députer un tel homme; cependant on le reçut avec joye; on le regarda comme l'envoyé du destin: il étoit d'Athenes, on n'en demandoit pas davantage.

Olymp. 24. 2. L'année suivante il y eût une seconde action dans un endroit appellé la fosse du sanglier: elle fut opiniâtre & longue. Les deux partis étoient accompagnés de leurs alliés; Aristomene mit les Spartiates en déroute; mais ayant perdu son bouclier dans la poursuite, il profita peu de sa victoire: jusqu'à present les Messéniens avoient été sur la défensive; mais encouragés par ces succès, ils attaquerent; ils fondirent dans la Laconie, surprirent Phares, la pillerent, vainquirent Anaxandre qui s'opposoit à leur passage, & ils alloient droit à Sparte; mais Aristomene fut effrayé

effrayé par une fausse apparition d'Hélene, & de ses freres Castor & Pollux, les Dieux tutélaires de cette Ville, & s'arrêta.

Les Spartiates déconcertés songeoient à faire la paix; mais Tyrtée mit en œuvre toute sa réthorique pour les en dissuader; il faisoit aux Soldats des leçons continuelles d'honneur; la force de sa poësie ranima leur courage, & l'on résolut un nouveau combat: dans ce dessein on recruta les compagnies, d'Hélotes à qui l'on promit les veuves de ceux qui périroient, & l'on en vint aux mains, dans un endroit appellé le grand fossé. Les Messéniens n'avoient avec eux que les Arcadiens qui se retirerent dans le commencement de l'action, par ordre d'Aristocrate leur Roi qui s'étoit laissé corrompe, & les abandonnerent en proye aux Lacédémoniens qui les mirent en piece: une grande partie de la Noblesse Messéniene demeura sur le champ de bataille; Aristomene échappé de ce massacre, rassembla les restes de son armée, & se renferma dans une Ci-

Olymp. 24. 3.

tadelle, ſituée ſur le Mont Eira; pour la ſûreté de cette place, il fortifia Pile & Méthone, abandonnant à l'ennemi tout l'interieur du pays. Les Spartiates ne le bloquerent pas ſi étroitement, qu'il ne vint à bout de s'ouvrir un paſſage: il ſortit à la tête d'un corps de trois cens hommes d'élite, entra dans la Laconie, ravageant tout ce qui ſe trouva ſur ſa route & ſurprit Amicles: cette diverſion fut ſi puiſſante qu'elle contraignit l'ennemi de lever le ſiege
Olymp. 25. 2. d'Eira; mais s'étant malheureuſement engagé dans une action contre les deux Rois, il fut pris avec cinquante de ſes Soldats, conduit à Sparte & jetté dans la Tour des malfaiteurs; tous ſes compagnons avoient été précipités, & le même ſort l'attendoit ſans doute, lorſqu'un renard qui rongeoit des os au fond de ſa priſon lui ſauva la vie; il le ſaiſit d'une main par la geule, de l'autre par la queuë & ſe laiſſa conduire; l'animal alla droit à ſa taniere, l'entrée en étant trop étroite pour tous les deux, le priſonnier lâcha ſon guide, ſuivit ſes

traces & s'échappa : après cette fuite miraculeuse, ou du moins incroyable, il rentra dans Eira, & dès la même nuit, il tomba sur les Corinthiens, tua leurs Généraux, & pilla leur Camp : il fut pris une seconde fois par quelques Crétois qui assistoient au siége ; mais ses Gardes s'étant enyvrés, il les tua avec leurs propres poignards, & rejoignit sa troupe.

Le siége n'étoit pas fort avancé ; mais onze ans après la prison d'Aristomene ; pendant une nuit obscure & pluvieuse, les Sentinelles croyant tout en sureté, avoient abandonné leurs postes ; l'ennemi informé de cette conjoncture par un Spartiate qui étoit en intrigue avec une Messéniene, s'approcha brusquement du Fort & le surprit ; l'allarme rassembla les assiegés, & ils se défendirent encore pendant un jour entier ; mais enfin accablés par le nombre, Aristomene aima mieux rendre la place, que de sacrifier le reste de ses Soldats. Les Arcadiens n'abandonnerent point ces anciens amis dans cette

extrêmité; ils vinrent au-devant d'eux avec des provisions, & les presserent de s'établir dans leurs Villes.

Mais Aristomene qui ne pouvoit se persuader que tout étoit perdu, rassembla quatre cens hommes qu'il supposoit peu jaloux de survivre à la ruine de leur pays, & leur demanda s'ils se sentoient la hardiesse de le suivre; tous lui répondirent qu'il n'avoit qu'à disposer de leurs vies; alors il leur découvrit le dessein qu'il avoit d'aller à Sparte, tandis que leurs compagnons s'occuperoient à ravager la Messénie: il ne faut, leur dit-il, que ce succès pour relever nos espérances: après tout, une mort honorable est le plus grand malheur qui nous attende. Trois cens Arcadiens entrerent dans cette entreprise; mais Aristocrate toujours vendu aux Spartiates traversa leurs desseins; il en fit informer Anaxandre qui le remercia par une lettre & de cet avis important, & de ses services à la journée du grand fossé: mais cette lettre interceptée, & toute sa trahison dé-

couverte, il fut lapidé par ses Sujets, qui pour éterniser son infamie, éleverent une colonne en mémoire de cette action : la prise d'Eira fut la suite de ce contre-tems, & la fin de la seconde guerre contre les Messéniens, qui avoit duré dix-huit ans depuis leur révolte, & pendant laquelle les succès avoient presque toujours été partagés. Tyrtée n'eût point à se plaindre des Spartiates ; ils lui accorderent le droit de bourgeoisie, en récompense des services qu'ils en avoient reçus. On demandoit à Pausanias, fils de Cléombrote, comment on avoit pû lui faire cet honneur? c'est, répondit-il, pour qu'on ne puisse pas dire que nous nous sommes servis d'un Général étranger : il faut considérer Tyrtée plutôt comme un bel esprit que comme un Soldat ; l'homme de Lettres étoit en lui fort audessus de l'homme de guerre : la Poësie étoit son talent principal ; l'esprit de Lacédémone a dicté ses ouvrages ; ce sont des préceptes moraux enfermés dans des vers élegiaques : il a fait quatre livres de la guerre.

Les Messéniens désiroient ardemment de sortir de la Grece, & de s'établir ailleurs sous la conduite d'Aristomene; mais c'est un soin dont il se reposa sur ses fils; il périt aux environs d'Eira, au milieu d'une troupe de Spartiates à travers lesquels il s'étoit précipité: d'autres disent que cet ennemi juré de Lacédémone, continua la guerre, dans l'espérance de trouver une occasion de se vanger, & qu'enfin il mourut à Rhodes chez un de ses gendres: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il laissa après sa mort la réputation de brave Soldat & de bon Citoyen: il avoit obtenu trois fois l'Hecatomphonie dans cette guerre; c'est un sacrifice qu'on accordoit à ceux qui avoient tué de leur propre main cent ennemis dans un combat. Il fut la terreur des Spartiates, & après la prise d'Eira, ils ne s'aviserent pas de lui disputer le passage; il marcha à leur face plutôt en conquerant qu'en homme qui fuit. Tandisque les Messéniens déliberoient sur ce qu'ils avoient à faire; Anaxilas Prince de Rhegium qui descen-

doit de ces Messéniens qui se fixerent en Italie après leurs premieres défaites, les invita à joindre leurs forces aux siennes, & à combattre les Zancléens peuples de Sicile avec qui il étoit en guerre, & dont il s'engagea de leur céder la Ville après leur défaite; sur cette promesse ils partirent pour la Sicile, s'emparerent de Zancle, & s'incorporerent avec les Habitans originaires de Grece. Quelque tems après, ils détruisirent cette Cité, & en bâtirent une nouvelle à un mille de l'ancienne, à laquelle ils donnerent le nom de Messine qu'elle a conservé. La Grece étoit alors si peuplée, ou que sur quelque mécontentement, qu'après une défaite, il en sortoit des colonies qui se répandoient en Sicile, en Italie, & dans la plûpart des contrées de l'Europe & de l'Asie: mais pour éviter l'ennui des répetitions, nous ne parlerons que des principales, & dans le tems de leurs établissemens. Quant aux Messéniens, ceux que l'âge & la pauvreté arrêterent dans le pays, prirent parti parmi les Hélotes, & ce

A. M. 3340. Olymp. 29. 1.

fut ſans doute à cette occaſion que les Spartiates redoublerent la ſévérité de leur traitement; auſſi étoient-ils toujours prêts à ſe révolter & à ſecouer leurs chaînes ; cependant ils les porterent plus de deux cens ans ; il eſt étonnant que ce peuple eſclave & diſperſé ait conſervé ſi long-tems ſon nom, ſa langue, ſes coutumes, ſa haine contre les Spartiates, & l'amour de ſa Patrie, & qu'enfin il ait trouvé l'occaſion d'y retourner & de s'y raffermir.

La conquête de la Meſſénie augmenta beaucoup la puiſſance des Lacédémoniens & l'étenduë de leur territoire ; à peine furent-ils en poſſeſſion de cette Province, qu'ils déclarerent la guerre aux Arcadiens, & reprirent l'ancienne querelle avec les Argiens ; mais tous ces démêlés particuliers avec leurs voiſins n'ont rien de remarquable. Quant à leurs affaires générales avec les autres Etats, nous les renverrons à la ſeconde partie de cette Hiſtoire, où nous conſidererons la Grece plus en détail.

CHAPITRE IV.

Du Royaume & de l'Ariſtocratie de Corinthe, juſqu'à la deſtruction du Trône, ce qui comprend environ l'eſpace de 900. ans.

CORINTHE qu'on appelloit auparavant Ephira, petite Ville fort obſcure dans ſon origine, fut érigée en Royaume par Siſiphe, celui que les Poëtes ont condamné à rouler éternellement un Rocher, pour avoir ſurpris Jupiter en adultere. On attribuë l'inſtitution des Jeux Iſthmiens à Glaucus ſon fils : Glaucus eſt pere de ce Bellérophon qui cherchant à la Cour d'Argos un aſile contre les ſuites d'un homicide qu'il avoit commis à Corinthe, devint la paſſion de Sténobée, qui ſe vengea de ſes refus en l'accuſant à ſon époux d'un faux projet de l'enlever ; Hiſtoire qui revient fort à celle de Joſeph & de la femme de Putifar ; ſur ce rapport continuel des A. M. 2500.

Fables de l'Antiquité avec la plûpart des traits de l'Ecriture, on leur ſuppoſeroit volontiers une origine bien ſuperieure à celle qu'on leur attribuë. Prætus qui s'étoit déclaré protecteur de Bellérophon, craignit de violer les droits de l'hoſpitalité, s'il en devenoit l'aſſaſſin : il l'envoya à ſon beau-pere, qui régnoit en Lycie, & ſe repoſa ſur lui du ſoin de le punir comme il le méritoit. Le Roi de Lycie l'expoſa à différentes entrepriſes périlleuſes, dont la plus fameuſe eſt la défaite de laChimere. J'aime mieux garder le ſilence ſur ce Monſtre, que de hazarder des conjectures & d'expliquer une Chimere par une autre, à l'exemple de tous ceux qui ſe ſont mêlés d'en parler ; il ſuffit que le Héros en ſortit à ſon honneur, & que cette victoire lui valut une fille du beau-pere de Prætus, & le droit de ſucceder à la Couronne de Lycie.

Dans cet intervale, Toas fils de ſon oncle Ornityon, s'empara des Etats de Corinthe ; Bellérophon ne laiſſa donc que le Royaume de Lycie à ſon fils Démophon, à qui Propodas

ſucceda, & qui eut pour ſucceſſeurs ſes deux fils Hiantidas & Doridas. L'obſcurité qui couvre tous les Royaumes de Grece, & dont les tems de leurs fondations ſont particulierement enveloppés, nous dérobe entierement & la datte & la durée de ces régnes : nous n'oſons même aſſurer que tous ceux dont les Auteurs ont parlé, aient effectivement régné, ni qu'il n'y ait pas eu beaucoup d'autres Rois dont ils ne parlent point, & qui rempliſſoient l'intervalle d'environ 400. ans qu'on aſſigne à la ſucceſſion des Rois deſcendus de Siſiphe. Il eſt vrai que M. Newton racourcit beaucoup la durée qu'on accorde communément à cette Race & aux Races ſuivantes. On a placé ſous le régne des fils de Propodas le retour des Héraclides qui, dans le partage qu'ils firent entr'eux du Péloponneſe, deſtinerent les Etats de Corinthe à leur parent Alétès, fils d'Hyppotès, & petit-fils d'Hercule. Ainſi Hiantidas & Doridas furent dépouillés, ou leur poſterité s'éteignit, & Alétès s'empara de la capitale, l'aggrandit &

A. M. 2920.

l'embellit : elle portoit déja le nom de Corinthe, qu'elle avoit reçû de ſon fondateur qui paſſoit pour fils de Jupiter,& qui la ſurnomma la Corinthe de Jupiter ; ſi l'on n'aime mieux que ce ſurnom ſoit une marque de reconnoiſſance qu'Alétès donna à l'Oracle de Dodone qui avoit appuyé ſes prétentions : la Couronne qu'Alétès porta 38. ans, paſſa ſur la tête des aînés de ſa Race, pluſieurs générations de ſuite. Son ſucceſſeur immédiat fut Ixion, qui régna 34. ans. Le régne d'Agélas, qui ſuivit Ixion, fut de 30. celui de Prumnès & celui de Bacchis, chacun de 34. Bacchis plus populaire que ſes Ancêtres, & mieux connu dans l'Hiſtoire, laiſſa à ſes deſcendans le nom de Bacchides, au lieu de celui d'Héraclides : Agélas le premier de ſes deſcendans & le ſecond du nom, régna 30. ans; Eudamus 34. Ariſtomede, que quelques-uns nomment Ariſtodême, tout autant. Ce dernier eut un fils nommé Téleſtès, qu'il laiſſa ſous la tutelle de ſon frere Agémon, qui dépouilla ſon neveu, régna 16. ans, &

transſmit la Couronne à Alexandre, que Téleſtès tua la trente-quatriéme année de ſon régne, & remonta ſur le Trône de ſon pere : il en jouit pendant 12. ans, périt de la main de ſon couſin, & fit place à Automénès, qui ne régna qu'un an. La ſeconde Race à qui l'on donne trois ou quatre cens ans depuis Alétès, finit à la mort d'Automénès, qui mit une longue interruption dans le Gouvernement.

Les Bacchides au nombre de plus de 200. s'emparerent de l'Etat, & élurent entr'eux un Chef annuel qu'ils nommerent Prytane au lieu de Roi. Ce titre donnoit beaucoup d'honneur, mais peu d'autorité, & le Gouvernement fut Ariſtocratique l'eſpace de 90. ou ſelon quelques Auteurs de 120. ans.

Pendant ce tems Corinthe apprit à ſe ſervir de ſes forces ſur mer, & fonda les fameuſes Colonies de Corcyre & de Syracuſe; celle-ci ſous la conduite d'Archias, & l'autre ſous la conduite de Therſicate, tous les deux de la race d'Hercule. Syracuſe

devint en peu de tems par la fertilité de son territoire, la beauté de son Ciel, & les commodités de sa situation une des plus grandes & des plus belles villes de Grece. Corcyre qui jouissoit des mêmes avantages sur mer, devint assez puissante pour fonder en Illirie, les villes d'Epidamne & d'Apollonie : ces Colonies demeurerent dans la dépendance de Corinthe, & conserverent sa forme de gouvernement, tant qu'elles n'eurent pas la force d'en secouer le joug & l'administration ; mais l'obéïssance diminuant en même proportion que la puissance augmentoit, leur révolte qui ne tarda pas d'arriver, donna lieu à des mouvemens qui feront une partie considérable de cette Histoire

Les Bacchides jaloux d'assurer le Gouvernement à leur posterité, concentrerent toutes leurs alliances dans leur famille ; jusqu'à ce que Labda, une de leurs femmes, laide à ne pouvoir trouver entr'eux un époux, se maria à Eétion. Hérodote raconte qu'Eétion n'en ayant point d'enfans,

alla à Delphes consulter Apollon, qui lui promit un fils, qui tombant comme un rocher sur l'Oligarchie, l'écraseroit & réformeroit le Gouvernement. Les Bacchides en furent allarmés; cet Oracle en confirmoit un autre qui leur avoit été rendu sur le même sujet, mais en termes plus ambigus: dans cette inquiétude, quand Labda fut accouchée, ils en dépêcherent dix d'entr'eux pour massacrer l'enfant: cette innocente victime sourit à ses Meurtriers, les désarma, & tous s'accorderent à lui donner la vie. Mais la honte de s'être laissés attendrir ramena bien-tôt ces cruels: Labda informée dans cet intervale du sujet de leur message, cacha son fils sous un boisseau & le déroba à leur recherche. Il en fut appellé Cypsélus: l'inhumanité de ces Emissaires fut trompée une seconde fois: ils assurérent cependant qu'ils avoient exécutés leur commission, & ce mensonge fit dans la suite la sûreté de l'enfant.

Lorsque Cypsélus fut en âge, encouragé par de nouveaux Oracles qui

l'assuroient positivement qu'il régneroit à Corinthe, & que le Sceptre demeureroit dans sa famille jusqu'à la troisiéme génération ; il crut qu'il étoit tems de travailler à leur accomplissement. A cèt effet, il s'insinua dans les esprits ; flatta le peuple, lui fit envisager la liberté, le berça de promesses, l'assoupit & trouva moins de danger & plus d'aisance à le faire entrer dans ses vûës. Ecarter les Bacchides, c'étoit le premier pas qu'il avoit à faire : il en vint à bout en leur persuadant d'aller en corps interroger Apollon sur le salut de l'Etat ; ils étoient à peine sortis, qu'il s'empara du Gouvernement & fit publier de son chef un Edit qui défendoit expressément leur retour. Il est à croire qu'il n'eut pas causé une révolution si subite sans trouver quelqu'opposition, si la nonchalance & la molesse des Bacchides n'eussent beaucoup aidé ses desseins. On a placé son régne sous la trente-uniéme Olympiade. Le commencement en fut cruel : il détruisit tout ce qui pouvoit s'opposer à sa puissance, & s'affermit sur les ruines

A. M. 3349. Olymp. 31. 2.

ruines & dans le ſang de tous ceux qui avoient aſſez de crédit ou de fortune pour mériter ſes ſoupçons. Ce fut dans ce tems de proſcriptions, que Démarate, riche Commerçant & grand homme, paſſa en Italie, s'établit chez les Etruriens, & prit pour femme une habitante du pays, dont il eut deux fils, Arons & Lucumon : celui-ci régna dans Rome ſous le nom de Tarquin le vieux. Quelles que ſoient les injuſtices que l'ambition fit commettre à Cypſélus, je crois que la néceſſité des conjonctures y eut plus de part que la méchanceté de ſon caractere ; car auſſi-tôt que ſa grandeur fut à l'abri des revers, ſa conduite fut pleine d'indulgence & de douceur. Il avoit tant de confiance dans l'amour de ſes ſujets, qu'il ne ſouffrit jamais de Gardes autour de ſa perſonne : hardieſſe incroyable dans un homme à qui l'on pouvoit donner à juſte titre les noms d'Uſurpateur & de Tyran : c'eſt ainſi qu'il conſerva pendant 30. ans le Sceptre qu'il remit en mourant à ſon fils Périandre.

Périandre fit avec son pere un con-
Olymp. 38. 4. traste parfait ; ce que les uns attribuent à son temperament, & d'autres à ses liaisons étroites avec le Tyran de Milet : on dit que l'ayant fait consulter sur la façon de gouverner son peuple, Thrasibule conduisit le Député dans un champ de bled, fit sauter tous les épics qui s'élevoient au-dessus des autres, & le renvoya sans autre réponse. Périandre comprit cet avis, s'en servit & s'assura la Couronne avec le titre d'un Tyran inflexible & cruel, par le meurtre des principaux Citoyens. A ce crime il en ajouta de plus grands : il commit inceste avec sa mere : il fit égorger sa femme pendant sa grossesse, par le conseil de ses Concubines, & eut commerce avec son cadavre. Ces infamies éteignirent tout amour dans le cœur de ses sujets : il s'en apperçut & ne marcha plus sans une escorte de 300. hommes. Il eut deux fils : Cypsélus l'aîné, étoit d'une douceur de caractere admirable. Pour avoir témoigné quelque ressentiment du massacre de sa mere, Licophron le

cadet fut relegué dans l'Isle de Corcyre. Périandre, dont la vieillesse étoit pleine d'infirmités, rappella ce fils & s'offrit de prendre le gouvernement de Corcyre, & de lui céder la tyrannie de Corinthe; mais les Corcyréens égorgerent le fils pour prévenir la domination du pere. On dit que Périandre en mourut de chagrin, après avoir vêcu 80. ans, dont il avoit régné 40. On le mit au nombre des sept Sages de Grece; excès d'honneur qu'il ne dut sans doute qu'à son commerce avec les Philosophes de son tems: fruit de sa vanité plutôt que la récompense de son mérite; car il montra si peu de sagesse en soutenant ses droits, que quelques Auteurs ont accordé sa place à Myson. Sa tyrannie donna de si violentes secousses aux Constitutions du Royaume, que le peuple se défit en moins de trois ans de Psammétique, fils de Gordias son frere ou son allié, & l'héritier de sa Couronne, & se procura par une forme nouvelle de Gouvernement plus de liberté qu'il n'en avoit eu sous l'administration même

Olymp. 48. 4.

A. M. 3422. Olymp. 49. 3.

des Bacchides : c'étoit un composé d'Oligarchie & de Démocratie.

Les Corinthiens ont donné des marques d'une aversion singuliere pour la Monarchie en s'engageant dans plusieurs guerres, moins pour leur interêt propre que pour la défense de la liberté en général ; car ils avoient autant de facilité d'aggrandir leur Etat que de proteger leurs voisins : les commodités de la navigation, la situation de l'Isthme, le seul pas de communication entre le Péloponnese & le Continent, & d'où ils pouvoient commander à la Mer Ionienne & à la Mer Ægée, faisoient regarder la Citadelle de Corinthe comme l'œil, & la Ville comme les fers de la Grece, & devoient leur donner des tentations de subjuguer leurs voisins, ausquelles les autres Etats de la Grece n'étoient pas exposés : sur ces avantages, qui n'étoient pas inconnus aux Romains, ils mettoient Corinthe au nombre des trois Villes capables de fonder un puissant Empire ; * mais ses vûës plus utiles que grandes, se tournerent en-

* Carthage & Capouë.

tierement du côté du commerce, qui procura à ses Citoyens des richesses immenses & les plongea dans une molesse qui ne leur permit pas de s'élever au-dessus des Républiques du second ordre. Elle se signala toutefois de tems en tems dans les guerres intestines de la Grece, & ne laissa pas que de rendre de grands services à ses alliés.

CHAPITRE V.

Du Royaume de Thebes qui a duré 322. ans.

THEBES étoit la capitale de la Béotie : on n'est pas décidé sur son fondateur; mais on est sûr qu'elle fut habitée par Calydnus, que les plus anciens Historiens regardent comme le premier de ses Rois : on ajoute qu'Ogygès lui succéda ; mais Ogygès résidoit en Attique dans le tems du déluge qui porte son nom ; quoi qu'il en soit, si nous lui accordons le Royaume de Béotie, les Ec-

tenes les premiers Habitans du pays deviendront ſes Sujets ; mais de quoi remplira-t-on l'eſpace de trois cens ans qui le ſépare de Cadmus ? Nous ne ſçavons aucunes particularités des regnes de ces deux premiers Rois : ce qui nous en reſte eſt un proverbe qui renvoye aux tems de Calydnus & d'Ogygès tout ce dont on veut déſigner l'extrême ancienneté.

On a bien des raiſons de croire que Cadmus eſt le même qu'Ogygès ; mais cette opinion n'étant pas encore ſuffiſamment conſtatée, nous conſidérerons Cadmus, ſans aucun rapport avec Ogygès, comme le premier Roi de Béotie ; d'où nous conclurons qu'il fonda ou du moins rebâtit la Cité qu'il nomma Thebes, d'une Ville d'Egypte qui portoit le même nom, & la Citadelle qu'il appella Cadmée. Il paſſe communément pour fils d'Agénor, frere de Bélus & pere de Danaus ; on peut inférer de cette généalogie & de quelques autres circonſtances qui ſe fortifient mutuellement, qu'il étoit

A. M. 2555.

originaire d'Egypte; quoiqu'en remontant sur ses pas, on le trouve d'abord en Phénicie où il résida quelque tems; on dit même que Phénix son frere donna son nom à cette contrée. On conjecture encore qu'il étoit de la famille de ces Cadmonites dont il est question dans les Livres de Moyse, & qui sont les mêmes que les Hivites; & sur ce qu'il étoit contemporain de Josué, on n'en est que plus disposé à croire qu'il conduisit en Grece une Colonie de ces Canaanites ou Phéniciens que les Israëlites chasserent de leurs pays; ce qui est beaucoup plus raisonnable que de le faire courir sans fin après Europe sa sœur dont on a vû l'arrivée & l'établissement en Crete: quant au frere, l'opinion la plus vraisemblable est qu'il vint en Europe dans le dessein d'y fonder un Royaume, & d'y fixer une Colonie de Phéniciens; la perte de sa sœur n'étoit qu'un prétexte pour chercher sans obstacle un endroit qui lui convint. On lui attribue l'invention de seize lettres de l'alphabet Grec; mais leurs

noms, leurs figures & leur arrangement parfaitement ſemblables aux anciens caractеres Phéniciens ou Hébraïques détruiſent cette opinion : il les forma ſeulement d'après ſa langue, comme on peut croire que les Phéniciens avoient formé les leurs, d'après la langue Egyptienne.

La plûpart des Arts & des Religions qui paſſerent en Europe, avoient pris naiſſance en Egypte; mais la navigation procuroit aux Phéniciens la commodité de les diſtribuer les premiers aux autres Nations, & quelquefois auſſi les honneurs de l'invention.

C'eſt ainſi que Cadmus s'établit dans la Grece : que dans la ſuite il ait conquis l'Illyrie & qu'il y ait regné, ou qu'il ſoit mort à Thebes, il eſt certain que ſon fils Polidore lui ſuccéda. Polidore épouſa une fille de Nyctée : il en eût un fils appellé Labdacus qu'il mit ſous la tutelle de ſon beau-pere, juſqu'à ce qu'il fut en âge de regner : on enleva à Nyctée, Antiope une autre de ſes filles, il eut à ce ſujet avec les Sycioniens un dé-

mêlé

mêlé qui lui coûta la vie : il remit en mourant le jeune Prince entre les mains de son frere Lycus qui répondit si parfaitement à cette confiance, que Labdacus dont le regne fut court, implora sa protection pour son fils Laïus. Lycus soutint la querelle de Nictée contre les Sycioniens & recouvra sa niece Antiope : Amphion & Zethus fils d'Antiope marcherent contre les Thébains, résolus de vanger l'injure qu'ils prétendoient avoir été faite à leur mere : ils arrivent devant Thebes ; Lycus périt dans un combat ; la Ville est prise, le jeune Prince écarté, & le Royaume envahi par les deux freres : cet Amphion est celui qui rebâtit les murs de Thébes au son de sa Lyre, disent les Poëtes : il est vraisemblable qu'il la fortifia pour s'y maintenir, & qu'il vint à bout par son éloquence de persuader à un peuple grossier de le confirmer dans son usurpation : c'est le sens de cette allégorie, & la façon d'interprêter les fables qu'on débite sur le compte des grands Musiciens de ces tems : la peste & quelques autres

accidens éteignirent en peu de tems la race d'Amphion & de Zethus, & les Thébains restituerent à Laïus la Couronne de son pere. Ce Prince épousa Jocaste fille de Ménæcéus; il en eut un fils, par la main duquel l'Oracle lui prédit qu'il périroit: pour prévenir cet accident, il fit exposer cet enfant dans les bois; on lui avoit percé les pieds pour lui mettre des fers; ce qui lui causa une enflure d'où lui vint dans la suite le nom d'Œdipe: des Bergers lui sauverent la vie & le firent élever à Corinthe: le dessein de connoître sa famille lui vint avec l'âge: Laïus de son côté n'étoit pas moins inquiet de sçavoir ce que son fils étoit devenu. Tous les deux se mirent en même-tems en chemin pour aller consulter l'Oracle & s'étant rencontrés dans la Phocide, il survint entr'eux une contestation sur le passage, ou quelqu'autre sujet aussi frivole; Œdipe tua son pere & ni l'un ni l'autre ne se reconnurent.

Après la mort de Laïus, Créon frere de Jocaste usurpa la Couronne qu'il conserva jusqu'à ce qu'Œdipe

expliqua l'énigme du Sphinx, & monta ſur le trône; il eſt plus difficile qu'important de déterminer quelle eſpece de créature c'étoit que le Sphinx: chez les uns, c'eſt un voleur: chez d'autres, une fille naturelle de Laïus qui avoit acquis par ſa prudence le droit d'examiner les prétendans au trône, & de punir de mort ceux qui n'avoient pas des titres capables de juſtifier leurs prétentions: Chez les Poëtes, c'eſt un monſtre composé des membres & des attributs de différens animaux; & chez l'Egyptien, c'étoit un emblême de prudence & de force. Voici l'énigme qu'il propoſa: quel eſt l'animal qui marche à quatre le matin, à midi à deux, & le ſoir à trois. Œdipe répondit que c'étoit l'homme qui ſe traîne dans l'enfance ſur ſes pieds & ſes mains, qui marche droit ſur ſes jambes dans l'adoleſcence, & qui s'aide d'un bâton dans la vieilleſſe. Le Sphinx agréa la ſolution; Œdipe épouſa Jocaſte. & regna, toujours dans une ignorance profonde de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il étoit.

Enfin le myſtere ſe découvrit, & le meurtrier de ſon pere ſe reconnut entre les bras de ſa mere. Jocaſte ſe pendit de douleur, & Œdipe s'arracha les yeux dans un accès de fureur, ou plutôt il conſuma les triſtes reſtes de ſa vie dans l'exil & dans la retraite.

La mort d'Œdipe ne fut pas le dernier malheur de ſa famille. Il laiſſa deux fils Etéocle & Polinice, avec pluſieurs filles : Diodore de Sicile aſſure que tous ces enfans étoient de Jocaſte, contre l'opinion commune qui donne aux filles une autre mere. Les deux freres, après s'être conteſtés la ſucceſſion au trône, convinrent de regner alternativement, d'année en année. Etéocle en qualité d'aîné monta le premier ſur le trône; mais ſon regne étant expiré, il refuſa d'en deſcendre. Polinice ſe retira chez Adraſte Roi d'Argos qui épouſa ſa querelle, & dont il épouſa la fille : Tidée s'étoit réfugié dans la même Cour, & y avoit pris les mêmes engagemens : Adraſte avoit promis à ces Princes de les rétablir dans leurs Etats; à cet effet, il envoya Tidée

faire des remontrances aux Thébains en faveur de Polinice : Etéocle prévenu, tendit à ce député un embuche de cinquante hommes ; Tidée les défit, revint à Argos & la guerre fut déclarée : sept grands Capitaines entreprirent le siege de Thébes, Adraste, Polinice, & Tidée les plus interessés dans la querelle, secondés d'Amphiaraüs, de Capanée, d'Hyppomédon & de Parthénopée ; cette expédition est la premiere affaire d'importance qui soit arrivée dans la Grece : on la regarde comme le prélude de la guerre de Troye qu'elle préceda de 30. ans ; elle exerça beaucoup le génie des anciens Poëtes ; ses seuls préparatifs fournirent à Antimaque la matiere de 34 livres qu'il publia du tems de Platon ; cette action fit sans doute dans le monde beaucoup plus de bruit que l'éloignement des tems n'en a laissé parvenir jusqu'à nous. Adraste leva la plus grande partie des troupes qui composoient l'armée, chaque allié y joignit sa quotité, & le commandement général fut donné à son beaufrere Amphiaraüs.

Nous ne trouvons rien dans l'histoire de cette guerre, sur quoi nous puissions assurer qu'on sçut faire alors un siege dans les formes. Les sept Chefs arrivent devant Thébes; on se dispose à l'attaque des sept portes; elles sont défenduës par autant de Généraux Thébains; les assiegés font une sortie; on les repousse jusqu'aux pieds de leurs murs; Capanée se prépare à les escalader; on le précipite à coup de pierre, (on dit dans la suite qu'il avoit été foudroyé) sa mort arrête la chaleur de l'attaque; on se retire & la plûpart des autres Chefs périssent dans la retraite. Les freres conviennent ensuite de décider entr'eux la querelle; ils se battent & se blessent à mort: cette circonstance rend l'action générale, & la défaite des Argiens est complète: ainsi finit cette expédition. Des sept chefs, Adraste est le seul qui en revint: il trouva son salut dans la fuite: les pertes des Thébains ne furent pas moins considérables: le champ de Bataille leur coûta si cher qu'une victoire Thébaine fut dans

la ſuite ſynonime à une victoire ruineuſe.

Après la mort des deux freres, Créon uſurpa la Couronne d'Etéocle, à titre de tuteur de ſon fils Léodamas. Les corps des Princes demeurerent ſur le champ de bataille, juſqu'à ce qu'à la priere d'Adraſte, les Athéniens dont on connoiſſoit l'humanité vinrent les armes à la main leur procurer les derniers honneurs, malgré la défenſe de Créon. Inſulter aux cadavres de l'ennemi, parut un acte ſi barbare que la ſépulture des morts devint une loi des armes : cette coutume que la nature introduiſit, & que la décence affermit, dégénera en ſuperſtition. On crut dans la ſuite que les ames de ceux qui avoient été privés des derniers devoirs erroient ſur les bords du Cocyte, & n'étoient point admiſes dans l'Eliſée.

Les Epigones ou les fils des ſept Capitaines en âge de vanger la mort de leurs peres, ſe liguerent contre les Thébains, & rallumerent une guerre qui paroiſſoit éteinte : ſur l'avis de l'Oracle, ils élurent pour chef Alc-

méon fils d'Amphiaraüs, marcherent ſous ſes ordres, ravagerent le territoire, & engagerent les Thébains dans un combat, à force de les harceler : Ægialée fils d'Adraſte y fut tué par Léodamas qui eut bientôt le même ſort, ou qui l'évita par la fuite. Les aſſiegés privés de leur Roi, ſuſpendirent les armes, ſous prétexte de capituler, & abandonnerent leur Ville pendant la nuit. Les Epigones s'en étant apperçus, entrerent dans Thébes, la pillerent & la démolirent. Quelques-uns croyent cependant qu'elle fut conſervée par Therſandre fils de Polinice : cette opinion eſt d'autant plus vrai-ſemblable que Therſandre ſuccéda à Polinice, regna dans Thébes, & conduiſit un corps de Béotiens au ſiege de Troye où il périt : ſon fils Tiſamene étoit alors trop jeune pour lui ſuccéder, & l'on mit à ſa place Pénélée, moins en qualité de Roi que de Général. Pénélée laiſſa auſſi la vie aux pieds des murs de Troye, & Tiſamene à qui perſonne ne pouvoit plus diſputer ſon droit au trône, y monta ; ſon

fils Autésion sortit de Thébes & laissa la Couronne qu'il avoit reçuë de son pere, à Damasicton, fils d'Opheltas, & petit-fils de Pénélée. Ptolomée succéda à Damasicton, & Xanthus successeur de Ptolomée, tué par Mélanthe, comme nous le verrons dans le Royaume d'Athenes, A. M. mit fin à la Monarchie Thébaine. 2877.

Ce Royaume fut fondé des derniers, & sa durée fut courte : quoique nous ne puissions fixer la longueur de chaque regne, il est constant qu'il ne s'est pas écoulé plus de 300 ans de Cadmus à Xanthus : ce gouvernement devint alors Républicain : quoique sa forme ne fut pas d'abord bien décidée, nous pouvons assurer que dans les tems que Thébes florissante formoit un des grands Etats de la Grece, & aspiroit à la Souveraineté ; c'étoit une espece de démocratie.

CHAPITRE VI.

Du Royaume & de l'état d'Athénes, jusqu'à l'expulsion d'Hyppias, & à l'entiere extinction de l'autorité Royale, ce qui comprend environ l'espace de 1046 ans.

NOUS ne sçavons rien de ce qui s'est passé dans l'Attique, depuis ses premiers Habitans, jusqu'au tems d'Ogygès. Platon dit à la vérité que la gloire & la puissance des Athéniens étoient grandes dans les premiers âges; qu'ils étoient profonds dans les affaires civiles & militaires; qu'ils étoient gouvernés sous des loix salutaires & justes, & qu'ils vivoient dans un éclat que son siécle n'avoit point encore surpassé; mais cet éloge n'est appuyé que sur une tradition vague & générale. On ne rencontre dans l'histoire aucune trace de cette grandeur; d'où nous pouvons

inférer que tout ce faste n'est qu'une fable que les Athéniens débitoient en faveur de leur ancienneté.

On fait mention de plusieurs Rois entre Ogygès & Cécrops ; on rapporte même quelques particularités de leurs regnes. L'Attique s'appelloit, dit-on, dans le commencement Acte, d'Actéus un d'entr'eux ; mais de fort anciens Historiens rejettent comme fabuleux tout ce qui remplit cet intervalle : pour moi, je crois qu'il faut s'en prendre au déluge d'Ogygès, du silence de ces tems : l'on peut supposer qu'il fit de si grands ravages dans l'Attique, que les Habitans réduits à un très-petit nombre passerent les 190 ans d'Ogygès à Cécrops sans gouvernement & sans Rois.

Nous attribuërons donc à Cécrops la fondation d'Athénes, que nous placerons sous Triopas Roi d'Argos, la 2448e. année de la création, environ 370 ans avant la prise de Troïe. Quelques Auteurs le disent originaire de Grece ; mais le gros des Historiens en font un Egyptien, & des A. M. 2448.

Athéniens, une colonie Egyptienne composée de Saïtes qui descendirent à la suite de Cécrops, d'une des embouchures du Nil : il est le premier qui fit le trajet & s'établit en Grece; mais l'Egyptien n'ayant alors ou point ou fort peu de connoissance de la Marine, il est vraisemblable qu'il vint immédiatement de la Phénicie, dont la situation étoit favorable aux progrès de la navigation; toutefois le Phénicien n'avoit alors qu'une espece de barque assez large que le Roi Erithras avoit inventée, au milieu des Isles de la mer Rouge. Si vous demandez aux Poëtes pourquoi ils ont donné à Cécrops l'épithete de Diphie, c'est, vous répondront-ils, qu'il étoit moitié homme & moitié serpent; ce qui bien entendu, ne signifie autre chose qu'il étoit originaire d'Egypte & Habitant de la Grece, & qu'il connoissoit la langue & les mœurs de l'un & l'autre pays. Le peuple de l'Attique vivoit dispersé à la maniere ancienne; il le rassembla dans douze Cités, honneur qu'on attribuë au second de

ce nom : il lui preſcrivit une forme de gouvernement & prit le nom de Roi ; il forma dans la ſuite le plan d'une Ville qu'il deſtinoit à être la réſidence du Prince & la capitale du Royaume. Un rocher qui s'élevoit au milieu d'une large pleine, à peu près au centre de l'Attique, fut l'aſſiete qui lui parut la plus avantageuſe pour Cécropie ; c'eſt le nom qu'il donna à cette Ville & au territoire qui l'environnoit. Lorſque la pleine fut couverte d'Habitans, on conſtruiſit une Citadelle ſur le ſommet du rocher.

Ses premiers ſoins furent de donner une forme à la Religion ; il preſcrivit au peuple, & la maniere d'adorer & l'objet de ſes adorations ; il éleva des Statuës aux Dieux, & ſurtout à Jupiter & à Minerve. Minerve qu'on appelloit encore Athéné donna ſon nom à la Ville, & les Athéniens ſe flattoient d'une protection toute particuliere de ſa part : on croit que cette Déeſſe paſſa des Temples de l'Egypte ſur les Autels de la Grece : c'étoit la Divinité favorite des Saïtes, & les honneurs que Cécrops

lui rendit, confirment bien l'origine de l'un & l'autre. On trouve tant de conformité entre les rites Grecs & Egyptiens, qu'on a eu quelque raiſon de croire que l'Egypte eſt la ſource de toutes les ſuperſtitions de laGrece. Quelques Auteurs accuſent la Thrace d'en avoir fourni une bonne partie, dont Orphée avoit été l'inventeur: cela eſt ſujet à reſtriction; car que la Grece ait emprunté de la Thrace, de l'Egypte ou de quelqu'autre contrée que ce ſoit, tous ſes ſiſtêmes de religion, c'eſt ce que ne croiront jamais ceux qui réflechiront ſur la varieté infinie des cultes établis dans ce pays, où chaque Ville avoit ſa religion & ſes Dieux. Il eſt bien plus naturel de penſer que la Grece, peuplée par des colonies de diverſes nations, retint quelque choſe du culte & des cérémonies de chacune: ce fond ne fut pas infructueux entre les mains d'un peuple ſuperſtitieux à l'excès: il produiſit à un point que non content des anciennes Divinités, il en imaginoit tous les jours de nouvelles; il adopta toutes celles des

nations avec qui il étoit en commerce; de ſorte qu'au tems d'Homere on comptoit déja 30000 Dieux: on inſtitua une fête en l'honneur des Dieux étrangers, & on la célébroit fort réligieuſement. Dans la crainte d'en omettre, on éleva des Autels aux Dieux inconnus; enfin aucune nation ne pouſſa jamais la ſuperſtition plus loin. Le Grec rafinoit continuellement ſur la Religion qu'il réduiſit enfin à rien, à un appareil, & à des cérémonies extérieures.

Après avoir donné à ſes Sujets une Religion, Cécrops tourna ſes vûës du côté du Gouvernement : pour faciliter l'adminiſtration de la Juſtice, & animer entr'eux un commerce mutuel; il les diſtribua en quatre Tribus appellées Cécropis, Autochton, Actée & Paralie : cet établiſſement affermit les liens de la Société, & l'affluence des Etrangers accrut bientôt le nombre des Habitans; ils ſe montoient à 20000, il en fit le dénombrement en ordonnant à chacun d'aller jetter une pierre dans un puit qu'il déſigna à cet effet. La

ſtérilité du territoire d'ailleurs aſſez mal cultivé, menaçoit cette multitude d'une prochaine diſette : Cécrops la prévint par l'uſage de la navigation ; & l'Affrique & la Sicile lui fournirent des bleds : on le fait encore Auteur de quelques bonnes loix, & de quelques autres établiſſemens utils, tel eſt le mariage dont on ne connoiſſoit point avant lui la contrainte ni les liens.

On place ſous ſon regne ou celui de ſon ſucceſſeur la création de l'Aréopage : quelques Auteurs la renvoye juſqu'au tems de Solon ; mais ce ſentiment n'eſt pas vraiſemblable, car Solon cite dans quelqu'une de ſes loix, des Arrêts de cette Cour antérieurs à la réformation du Gouvernement. La nouvelle forme qu'elle reçut de ce Légiſlateur, & l'étenduë qu'il donna à ſes privileges eſt le fondement de cette mépriſe : il mit ce Tribunal en parallele à celui des Ephetes qui devoit à Dracon, ſinon ſon établiſſement, au moins ſa puiſſance & ſon excès de ſéverité. Ce Sénat prit ſon nom du lieu de ſes

séances; c'étoit une montagne voisine de la Citadelle & consacrée à Mars. La Grece n'a point eu de Chambre de Justice plus renommée: ses membres étoient pris entre les Citoyens distingués par le mérite & l'intégrité, la naissance & la fortune: ce choix en faisoit le plus auguste & le plus sacré des Tribunaux : son équité étoit si généralement reconnuë que tous les Etats de la Grece en appelloient à l'Aréopage, dans les démêlés qui les désunissoient, & s'en tenoient à ses décisions. Démosthene assure qu'il n'étoit jamais arrivé de son tems que le défendeur ou le demandeur eut eu de bonnes raisons de se plaindre de ses Jugemens : cette Cour est la premiere qui ait eu droit de vie & de mort : il paroît que dans sa premiere institution elle ne connoissoit que des assassinats ; sa Jurisdiction s'étendit dans la suite aux incendiares, aux conspirateurs, aux meurtriers, aux transfuges, enfin à tous les crimes capitaux. Ce Corps acquit une autorité sans bornes, sur la haute opinion qu'on avoit dans l'Etat de

la gravité, & de l'intégrité de ses Membres. Solon leur confia le maniement des deniers publics, & l'éducation de la jeunesse : ce soin entraîna le droit de punir la débauche & la fainéantisse, & de récompenser l'industrie & la sobrieté dans les personnes de tout âge & de tout sexe; ils connoissoient encore des matieres de Religion : c'étoit aux Aréopagites à arrêter le cours de l'impieté, & à vanger les Dieux, du blasphême & la religion, des mépris : ils délibéroient sur la consécration des nouvelles Divinités, sur l'édification des Temples & des Autels, & sur toute innovation dans le culte Divin; c'étoit même leur fonction principale; ils n'entroient dans l'administration des autres affaires, que quand l'Etat allarmé de la grandeur des dangers qui le menaçoient, appelloit à son secours la sagesse de l'Aréopage son dernier refuge. Ils conserverent cette autorité jusqu'à Périclès qui ne pouvant être Aréopagite, parce qu'il n'avoit point été Archonte, employa toute sa puis-

ſance & toute ſon adreſſe à l'aviliſſement de ce Sénat, & ce ne fut pas ſans ſuccès : ſon éclat ſouffrit beaucoup de ſes mépris, & les excès & les vices qui corrompoient la Ville, s'étant alors gliſſés dans cette Cour, elle perdit par degré l'eſtime qu'on en faiſoit & le pouvoir dont elle avoit été revêtuë.

Le fameux déluge, connu ſous le nom de Deucalion, qui regnoit alors dans la Theſſalie qui ſouffrit particulierement de ſes ravages, arriva ſous le regne de Cécrops; quelques Chronologiſtes diſent ſous Cranaüs ſon ſucceſſeur : on tient que Deucalion & beaucoup d'autres ſe réfugierent ſur le Mont Parnaſſe dans des barques; ce qui donna lieu aux Poëtes de chanter qu'il avoit repeuplé la terre : ce déluge a tant de particularités communes avec celui de Noë, qu'en changeant les noms dans les Hiſtoires de Grece, on retrouve le récit qu'en fait l'Ecriture. Malgré les peines que quelques Auteurs ſe ſont données pour mettre cent ans d'intervalle entre le déluge d'Ogygès &

celui de Deucalion ; les Critiques les plus judicieux ne les diſtinguent point & les regardent l'un & l'autre comme des traces de celui de Noë dont la mémoire s'eſt conſervée dans l'Attique ſous le nom d'Ogygès, & en Theſſalie, ſous le nom de Deucalion, à cauſe de l'ancienneté de ces regnes. On pourroit pouſſer plus loin le parallele de Noë & de Deucalion, & remarquer que les deſcendans de Noë repeuplerent la terre, & que la famille de Deucalion eut en Grece une étenduë & une puiſſance proportionnelle.

Deucalion eut deux fils Hellen & Amphiction. Hellen dont nous avons déja parlé en eût trois, Xuthus, Æolus & Dorus : Æolus fondateur des Æoliens ſuccéda à ſon pere : Dorus pere des Doriens s'établit dans l'Hiſtiæothis aux environs du Mont Oſſa, d'où ſa poſtérité paſſa dans le Péloponneſe. Il eſt vraiſemblable que Xuthus poſſéda le territoire d'Athénes, & qu'il fut peuplé par ſa famille.

Cécrops vit mourir ſon fils Eré-

ficthon, regna cinquante ans & laissa la Couronne à Cranaüs, homme riche & puissant dans Athénes. Le pays appellé Cécropie de Cécrops, s'appella d'abord Cranaé de Cranaüs, puis Attique d'Atthis, fille de Cranaüs, & les quatre Tribus prirent les noms de Cranais, Atthis, Mesogée & Diacris: Cranaüs ne regna que neuf ans, & fut dépoüillé par son frere.

On soupçonne Amphiction d'avoir regné dans la Thessalie, & non dans l'Attique; cette conjecture est fondée sur l'établissement de l'assemblée qui porte son nom, où tous les Etats de la Grece assistoient par leurs Députés, & qui se tenoit aux environs du détroit des Thermopiles, d'où elle fut encore appellée Pilée, & ses Membres, Pilagores: Acrisius Roi d'Argos la transporta, ou en établit une autre à Delphes dans la Phocide: Delphes étoit placée au centre de la Grece, & les députés des douze Villes pouvoient s'y rendre plus facilement dans les occasions pressantes: ces assemblées se tenoient tous les ans aux commencemens du Printems & de

l'Automne, & plus souvent, quand il en étoit besoin. On y terminoit les différens qui naissoient entre les Villes, & entre les Etats qui composoient la Grece; leur autorité étoit grande & leurs décisions, inviolables: quiconque refusoit d'y souscrire étoit déclaré l'ennemi commun, & traité comme tel. Un pareil établissement parut nécessaire chez un peuple partagé en tant de gouvernemens, & dont les intérêts devoient par conséquent se croiser à chaque instant: on le regarda comme le meilleur, & peut-être l'unique moyen d'affermir la bonne intelligence, & de réunir ses forces contre ses ennemis.

On croit que ce fut sous son regne que Dionysius ou Bacchus arriva dans l'Attique: les uns le confondent avec l'Osiris des Egyptiens, & d'autres en font un Prince de l'Arabie heureuse des environs du Mont Nysa: tout ce que les anciens Auteurs en disent de vraisemblable, c'est qu'il vint accompagné d'Orientaux; qu'il inventa quelques Arts utils, tels que la culture de la vigne, & l'entretien

des abeilles, & que la Grece lui éleva des Autels. Scn histoire est du reste un tissu de traditions Orientales que les Grecs reçurent des Phéniciens qui suivirent Cadmus, qui passa par cette raison pour l'ayeul de Bacchus à qui l'on donne Sémélé sa fille pour épouse. Sur le rapport de Bacchus avec Noë, Moyse & Nimbrot, quelques Auteurs ont cru que ce Dieu des Grecs n'étoit qu'une image confuse de l'un d'entr'eux & même de tous les trois, & que tout ce qu'on lui attribuë est tiré de l'histoire générale d'Orient, & même des Saintes Ecritures qu'on a corrompuës; ils en trouvent une preuve remarquable dans la maniere dont les Poëtes ont raconté sa naissance; ils disent qu'il sortit de la cuisse de Jupiter : Phrase usitée chez les Hebreux pour exprimer la maniere ordinaire d'engendrer.

Amphiction regna dix ans, & fut dépossedé par Ericthonius, dont la naissance est fabuleuse, & à qui les Poëtes ont attribué l'invention des chars pour cacher les pieds de serpens

qu'ils lui ont donnés ; ou plutôt pour avoir institué en l'honneur de Minerve, l'Athenée, fête où l'on disputoit le prix à la course des chars ; on l'appella Panathénée ou le sacrifice de la Grece entiere, lorsque Thésée qui avoit rassemblé tout le peuple d'Attique dans une seule Ville, remit ces jeux en vigueur. Les Grecs avoient deux fêtes de ce nom, la grande qui se célébroit de cinq en cinq ans & la petite, chaque année : c'étoit à peu près la même chose que les quinquatria Romaines.

Nous remarquerons ici que les fêtes en général faisoient une grande partie de la Religion des Grecs : elles étoient instituées en l'honneur des Dieux ou de ceux qui avoient arraché leur pays à la servitude, ou perdu le jour en défendant leur Patrie : cette espece d'immortalité fut la source de la plûpart des grandes actions de l'antiquité ; mais cet éguillon s'émoussa & ces Heros passerent dans la suite pour de vrais Chevaliers errans, malgré les fables & la superstition qui en avoient fait des objets de

de vénération. La Religion ſimple dans ſon origine & ſans pompe ordonnoit peu de ces ſolemnités ; mais leur ſpendeur & leur fréquence s'accrut avec le tems , dans Athenes ſurtout, où les hommes n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux : dans les commencemens, tout ſe réduiſoit à un ſacrifice pur & ſimple ; on introduiſit dans la ſuite à la charge du Public des Jeux, des Proceſſions, & une infinité de cérémonies ſuperſtitieuſes, imitations ridicules des actions fabuleuſes des Dieux & des Heros.

Mais pour revenir à Ericthonius, on dit qu'il apprit aux Athéniens l'uſage de l'argent, ou du moins qu'il eſt le premier qui en fit frapper de la monnoye ; il regna cinquante ans & laiſſa la Couronne à ſon fils Pandion. Pandion eſt le premier que les droits du ſang conduiſirent au trône ; la force ou l'adreſſe avoient couronné tous ſes prédéceſſeurs : ſon regne ne mit pas fin aux révolutions : le Sceptre fut encore uſurpé ; mais le Royaume continua d'être héréditaire. Pandion

regnoit, lorſque Triptolême apprit aux Athéniens à labourer & à enſemencer les terres, art qu'il tenoit de Cérès, la même que l'Iſis des Egyptiens : on croit qu'elle parut alors dans l'Attique : on inſtitua en ſon honneur des fêtes qu'on appelloit Eleuſines, d'Eleuſis petit Bourg de cette contrée. On les célébroit avec grande ſolemnité : elles preſcrivoient un profond ſilence à ceux qui s'y faiſoient initier. Par une marque de diſtinction, on les ſurnomma les miſteres d'Eleuſis; la mort étoit la peine de la moindre indiſcretion ſur les cérémonies qu'on y obſervoit. Quelques Auteurs placent cette Déeſſe & ſon culte ſous Erecthée ſucceſſeur de Pandion, que l'on fait originaire d'Egypte : cette inſtitution tout-à-fait Egyptienne confirme cette conjecture; mais l'opinion commune laiſſe ſon origine en Attique, & le fait ſucceſſeur de Pandion ſon pere, à qui l'on donne un regne de quarante ans. M. Newton perſuadé que l'Ericthonius, dont nous avons parlé, & ſon fils Pandion, ſont les mêmes que l'E-

recthée & le Pandion dont il est question, exclut de la succession des Rois, Cécrops second, celui qui passe pour fils & successeur d'Erecthée & pour pere de Pandion second; toutefois j'ai suivi les regnes dans l'ordre qu'on leur a marqué, laissant au Lecteur la liberté de se décider en cette occasion, ainsi qu'en bien d'autres où l'on n'a pas toute la certitude qu'on pourroit désirer.

Erecthée eut affaire aux Chalcidiens Habitans de l'Eubée, qu'il défit avec le secours de Xuthus, fils d'Hellen, qui s'étoit enfui de la Thessalie avec une grande partie des trésors de son pere: pour le récompenser de ce service, il lui donna sa fille Creüsa dont il eut Ion. Dans une seconde guerre qu'Erecthée eut a soutenir contre les Eleusiniens secondés d'Eumolpe Roi de Thrace, le fils ne le servit pas moins bien que son pere. Ion fut si puissant dans Athénes qu'on le croit successeur de son ayeul Erecthée; quoi qu'il en soit, de toutes les marques de la Royauté, il ne lui manqua que le titre de Roi. Il impo-

ſa des noms au pays & aux quatre Tribus, à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs. Sa poſterité fut nombreuſe, & l'Attique ſe trouvant dans la ſuite ſurchargée d'Habitans, on envoya ſa famille dans le Péloponneſe; mais repouſſée par les deſcendans de ſon frere Achæus, elle revint à Athenes, d'où les fils de Codrus la conduiſirent dans l'Aſie mineure où elle ſe diviſa en différentes colonies à qui l'on donna le nom commun d'Ioniens; mais tout ce récit n'eſt pas ſi certain que ceux qui confondent Ion avec Javan quatriéme fils de Japhet qu'ils débarquent dans la Grece après la confuſion de Babel, & qu'ils établiſſent dans l'Attique, ne puiſſent fort bien demeurer dans leur opinion.

Quelques Auteurs diſent qu'Erecthée fut tué dans un combat contre les Eleuſiniens. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ce Prince eut du courage & de l'intégrité, & qu'il mourut la cinquantiéme année de ſon regne: on le mit au nombre des Héros de l'Antiquité, & on lui rendit après ſa mort les honneurs divins. Les Athé-

niens qu'on appelloit Cécropides, prirent alors le nom d'Erecthides. Borée Roi de Thrace enleva sa fille Orythie; la Thrace est au Septentrion de l'Attique, ce qui a donné lieu aux Poëtes d'accuser le vent du Nord de ce rapt.

Cécrops, Métion & Pandore se disputerent la Couronne de leur pere; Xuthus à qui ils s'en rapporterent, adjugea le Sceptre à Cécrops comme à l'aîné: cette décision déplût aux deux autres, & Xuthus sortit d'Athenes & se retira dans l'Ægialée où il mourut. Cécrops second conduisit une colonie dans l'Eubée; on le croit fondateur de Rhodes; il regna quarante ans, & Pandion son fils lui succéda.

Pandion second, dépouillé par les fils de Métion son oncle, se réfugia chez Pilas, Roi de Mégare, dont il épousa la fille: il succéda à son beau-pere, & laissa quatre fils Ægée, Licus, Pallas & Nisus qui recouvrerent la Couronne de leur pere, & chasserent d'Athenes les fils de Métion: on dit qu'ils remirent leur pere sur le trô-

ne, & qu'ils partagerent entr'eux le Royaume après sa mort ; mais comme on n'est pas d'accord sur cette division, & qu'on ignore quel fut le lot de chacun, nous la regarderons comme imaginaire, & nous ferons succéder Ægée à Pandion qui regna vingt-cinq ans. Ægée céda sans doute quelque chose à ses freres en faveur du secours qu'ils lui avoient donné dans la guerre contre les fils de Métion ; mais il est certain qu'il eût en qualité d'aîné l'autorité Souveraine, & qu'il regna dans Athenes ; ses freres ne virent pas sans murmurer la Couronne de leur pere sur la tête d'un fils adoptif ; car Ægée passoit généralement pour tel ; mais rien ne dut lui donner tant d'ombrage que les cinquante fils de Pallas, qui toutefois ne rompirent jamais ouvertement avec lui, dans l'esperance que sa mort les mettroit en possession du trône ; ils se contenterent de le mépriser. Ægée qui n'avoit point eu d'enfans des deux femmes qu'il avoit épousées, alla consulter l'Oracle sur les moyens de se procurer une pos-

térité ; la réponſe qu'il en reçut étoit enveloppée de quelqu'obſcurité ; Pithée, fils de Pélops, qui regnoit alors à Trezene paſſoit pour un homme d'une expérience & d'un ſçavoir profonds ; Ægée chercha chez lui quelqu'éclaiciſſement; Pithée le reçut avec humanité, & de quelque façon qu'il interprêta l'Oracle, il conſentit qu'Ægée connut ſa fille Æthra dont il eut Theſée.

Theſée promit beaucoup dès ſa jeuneſſe : il avoit à peine ſeize ans que ſa mere l'inſtruiſit de ſa naiſſance & l'envoya à Athenes : quoique le pays fut infeſté d'aſſaſſins & de voleurs, & que le voyage par terre fut dangereux, il ne prit point la Mer : animé par la réputation d'Hercule, ſon Ancêtre du côté maternel, il entreprit d'étouffer le reſte des brigands dont ce Heros avoit commencé de purger les grands chemins : il en détruiſit pluſieurs, & à l'imitation de ce Heros qu'il s'étoit propoſé pour modele, il leur impoſa la peine du Talion : arrivé à Athenes ou l'étranger étoit bien venu, il fut

ſur le point d'être empoiſonné par ſon pere à l'inſtigation de Medée qui s'étoit refugiée dans ſa Cour ; mais à la vûë d'une épée qu'il avoit donnée à ſa mere, comme un gage de ſa tendreſſe, la coupe lui tomba des mains; il embraſſa ſon fils & le reconnut publiquement pour ſon ſucceſſeur. Les Pallantides éleverent leurs murmures ; ils ne purent ſouffrir qu'un inconnu, qu'un enfant naturel fut deſtiné au trône de leurs Ancêtres qui n'avoit déja été occupé que trop long-tems par un fils adoptif de Pandion ; ils perdirent tout ménagement en perdant toute eſperance : des actes d'hoſtilité annoncerent une rupture ouverte ; mais ils ne tinrent pas long-tems contre la prudence & la valeur de Théſée : il les vainquit, les diſperſa, & pour ſe tenir en haleine & conſerver la faveur du peuple, il s'occupa à combattre differens monſtres qui déſoloient le pays : il dompta le Taureau de Marathon, le conduiſit en triomphe aux pieds des Autels d'Apollon, & l'immola de ſa propre main ; il tua le Minotaure, monſtre

nourri par Minos Roi de Crete : voici comme on raconte cette action. Androgée, fils de Minos, vint à l'Athénée ; il surpassa tous ses rivaux dans les Jeux ausquels on s'exerçoit, & contracta d'étroites liaisons avec les Pallantides ; Ægée qui craignoit que la perte de sa Couronne ne fut une suite de cette union, prit le parti de se défaire d'Androgée : Minos résolu de vanger la mort de son fils, déclara la guerre aux Athéniens : il étoit maître des Mers, & les Athéniens trouverent en lui un ennemi si incommode qu'ils céderent sans peine aux avis de l'Oracle, & qu'ils se crurent heureux de s'en débarasser, en lui payant un tribut annuel de sept jeunes garçons & d'autant de jeunes filles, que le Roi de Crete, disent les Poëtes, abandonnoit en proye au Minotaure, ou pour parler sans fiction, qu'il faisoit égorger ou garder dans les fers par Taurus à qui il avoit confié ce soin. Dans l'espérance de délivrer la Patrie de cet impôt & de vaincre le monstre ; Thesée s'offrit à accompagner la jeunesse qui lui étoit

destinée : ils arrivent en Crete ; il plaît à la fille de Minos ; elle lui donne un fil pour le diriger dans les replis du labirinthe qui renfermoit le Minotaure ; il le combat ; le tue ; anéantit le tribut, & revient triomphant avec tous les compagnons de sa captivité : une voile blanche devoit annoncer leur salut à Ægée ; l'excès de la joye leur fit oublier ce signal : ce Roi les attendoit sur le haut d'un rocher ; mais appercevant la voile noire, convaincu de leur malheur, il se précipita dans la Mer, qui porte son nom : il avoit regné quarante-huit ans. Thésée lui succéda.

A. M. 2770.

Depuis Cécrops jusqu'à Thésée, il ne se fit aucune altération considérable dans le Gouvernement. Mais Thésée après avoir délivré sa Patrie de toute servitude étrangere, & de toute guerre intestine, se proposa de changer la face de l'Etat : il étoit puissant ; mais il n'étoit pas moins sage ; il prévoyoit que ce ne seroit qu'avec des ménagemens infinis qu'il introduiroit sans danger quelqu'in-

novation dans le Gouvernement, & qu'il n'y auroit que la douceur qui ameneroit à ſes vuës, un peuple qui avoit un ſentiment ſi vif de liberté.

Il ſongea d'abord à remédier aux inconvéniens qui ſe rencontroient néceſſairement chez un peuple diſperſé, cantonné çà & là, toujours en démêlé, & jamais à portée de déliberer ſur ſes vrais intérêts : il raſſembla donc tous les Habitans de l'Attique dans une ſeule Ville, qu'il comprit avec Cécropie, réſidence ordinaire des Rois, ſous le nom commun d'Athenes, & voici comment il s'y prit : il alloit de Tribus en Tribus, il terminoit les différens & propoſoit ſes deſſeins, comme le ſeul moyen de parvenir à quelqu'accommodement ſolide. Les pauvres qui ne riſquoient rien à ſuivre ſes avis, les embraſſerent avec chaleur ; il préſentoit aux riches le plan d'une République, où ne ſe réſervant que le commandement des armées & la défenſe des loix, ils partageroient entr'eux le reſte de l'adminiſtration, & toute l'autorité ſeroit entre les mains du peuple :

les autres qui connoiſſoient ſon courage & ſa fermeté, & qui craignoient ſa puiſſance, ſe laiſſerent perſuader ce qu'ils auroient eu bien de la peine d'empêcher.

Il s'occupa enſuite à diſſoudre toute Cour de Judicature, & toute conſtitution particulieres à chacune des douze Villes; il fit conſtruire le Pritanée ou place commune d'aſſemblée : dans le deſſein de peupler la Ville, il invita l'étranger à s'y rendre, à s'y établir & à en partager tous les privileges avec les naturels; on accourut de toute part : pour prévenir la confuſion & l'anarchie; il diviſa le peuple en trois claſſes, le Noble, le Bourgeois & l'Artiſan. Le Noble poſſedoit les charges de la Magiſtrature; mais elles étoient à la nomination du peuple. La Nobleſſe étoit encore chargée du dépôt & de l'interprétation des loix & du ſoin de la Religion : le reſte de l'adminiſtration étoit également partagé : les honneurs étoient attachés à la Nobleſſe; le Marchand avoit le profit, & la multitude étoit du côté des Artiſans.

Après avoir accompli ſes deſſeins, Théſée tint ſa parole & ſe dépouilla pour ainſi dire d'une autorité qu'un homme qui avoit autant d'eſprit & de courage que lui, & à qui l'Etat avoit de ſi grandes obligations, pouvoit auſſi facilement étendre que reſtreindre; d'où l'on peut conjecturer, qu'en ſe déterminant pour le Gouvernement populaire, il céda bien moins au génie d'un peuple entêté de ſa liberté, qu'il ne ſuivit ſon penchant : cette réſignation parut toutefois un acte de générosité ſinguliere; réunie aux ſervices qu'il avoit rendus, elle lui mérita le titre de ſecond fondateur d'une Ville qu'il avoit aggrandie : Athenes n'étoit point encore République; mais ſon Goûvernement en étoit ſi voiſin que le peuple réprima toujours avec avantage, les efforts que les ſucceſſeurs de Théſée firent pour recouvrer l'autorité & ramener la Monarchie.

Après avoir poſé ces fondemens, il laiſſa à d'autres le ſoin d'achever l'édifice, & paſſa le reſte de ſa vie à courir de nouvelles avantures, com-

pagnon d'Hercule & des autres Heros de ſon tems ; Hercule avoit inſtitué les Jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter ; Théſée inſtitua les combats de l'Iſthme en l'honneur de Neptune dont on le croyoit fils, faute d'être mieux inſtruit de ſa naiſſance, ou plutôt à cauſe des ſoins qu'il prit d'animer le commerce, & de perfectionner la navigation : il faut encore attribuer à ſa paſſion pour les voyages, & à ſon caractere ennemi du repos, l'expédition Romaneſque contre les Amazones chez qui il épouſa Antiope, que d'autres appellent Hippolyte;de même que la guerre des Amazones contre les Grecs qu'elles combattirent dans les propres murs d'Athenes qu'elles tinrent aſſiegée, juſqu'à ce qu'Antiope conclut la paix: il y en a qui comptent deux expéditions de cette eſpece, & qui croïent qu'Antiope n'eſt pas la même qu'Hippolyte. Nous n'omettrons pas l'amitié qu'il eût pour Pirithoüs, fils d'Ixion, amitié qui nâquit dans un combat où ces deux ennemis ne purent refuſer une admiration reci-

proque aux preuves de courage qu'ils ſe donnerent : ils enleverent enſemble Hélene, fille de Tyndare, dont le ſort accorda la poſſeſſion à Théſée qui la conduiſit à Aphidnes chez ſa mere à qui il la confia, juſqu'à ce qu'elle fut en âge d'épouſer. Il avoit alors cinquante ans : ils allerent enſuite en Egypte dans le deſſein de ravir la fille d'Aidonéus deſtinée à Pirithoüs. Aidonéus étoit Roi des Moloſſes ; la fable l'a nommé Pluton : il fut informé de ce projet ; tua Pirithous, & jetta Théſée dans un cachot, d'où il ne ſortit qu'à la ſollicitation d'Hercule : tandis qu'il étoit embarqué dans ces avantures, Méneſthée fils de Pithée, & petit-fils d'Erecthée profita de ſon abſence pour ſe concilier la faveur des premiers Citoyens ; il leur inſinuoit que les innovations qu'on avoit faites dans le Gouvernement, n'étoient qu'un moyen plus sûr de les réduire en ſervitude, ſous prétexte de leur procurer la liberté : ſur ces entrefaites, Caſtor & Pollux vinrent redemander Hélene ; ne la trouvant point à

Athenes, ils allerent à Aphidnes où ils recouvrerent leur ſœur, après la priſe de cette Ville: par les brigues de Méneſthée, les Athéniens avoient honorablement accueilli les deux freres, & Théſée trouva à ſon retour les eſprits envenimés, & le peuple plein de mépris pour ſa perſonne & ſon autorité: indigné de ce procedé, il fit paſſer ſa famille dans l'Eubée, chargea Athenes de malédictions, & ſe retira dans l'Iſle de Syros, où l'on dit que le Roi Lycomede, jaloux de ſa réputation ou corrompu par Méneſthée, le précipita du haut d'un rocher où il l'avoit attiré, ſous prétexte de lui montrer la campagne. Ainſi mourut Théſée après un régne de trente ans. Les Athéniens n'ont point eu de plus grand Roi: les ſiécles ſuivans ont bien reproché à ſes ſujets leur ingratitude, par le reſpect dont ils ont honoré ſes cendres. En mémoire du ſecours qu'il avoit donné aux malheureux, & de la fermeté avec laquelle il s'étoit oppoſé aux injuſtices, ſon tombeau fut un refuge pour

les

les eſclaves : ſa mort mit Meneſthée en poſſeſſion du Royaume. Meneſthée partit avec cinquante vaiſſeaux pour la guerre de Troye ; il s'y diſtingua par ſa ſcience dans l'art militaire : on dit qu'il apprit aux Grecs à arranger & à conduire une armée ; il mourut à ſon retour de cette expédition dans l'Iſle de Mélos la vingt-troiſiéme année de ſon regne : il eut pour ſucceſſeur Démophon fils de Théſée, qui accompagna ſon frere Acamas au ſiége Troye. Démophon fut à ſon retour jetté ſur les côtes de Thrace, où il plut à la Reine Phillis : il s'étoit engagé de l'épouſer, après qu'il auroit arrangé les affaires de ſon Royaume ; mais lorſque le tems qu'il avoit demandé pour ſon voyage fut écoulé, elle ſe pendit. On établit ſous ſon regne l'*In-Palladio*. Quelques Argiens ſous la conduite de Diomede, furent jettés pendant la nuit ſur les côtes d'Attique, qu'ils alloient ravager, ſe ſuppoſant en pays ennemi ; mais les Athéniens allarmés, ſe raſſemblerent ſous les ordres de Démophon, &

les repoufferent avec un grand avantage. Le jour éclaira la méprife des uns & des autres : Acamas trouva entre les corps morts le Palladium ou la ftatuë de Minerve qu'on avoit enlevée de Troye, & reconnut qu'ils avoient tué leurs amis & leurs alliés : cet accident fit une querelle qu'on remit à la décifion de 50 Athéniens, & d'autant d'Argiens qu'on appella les Ephetes : tel eft je penfe, l'origine de ce Tribunal que Dracon oppofa à l'Aréopage ; il ne connoiffoit dans fon inftitution que des homicides involontaires : après un regne de trente-trois ans, Démophon laiffa la Couronne à fon fils Oxintès, qui la tranfmit au bout de douze ans à fon fils Aphidas qui ne regna qu'un an, & fut maffacré par Thémete, fils naturel de fon frere, qui s'empara du Gouvernement, & fut le dernier Roi de la race d'Erecthée. Les Athéniens & les Béotiens étoient alors en démêlé fur les limites de leurs territoires : les Béotiens propoferent aux Athéniens de laiffer les Rois décider entr'eux la querelle ;

Thémete refusa le défi ; Mélanthe l'accepta : ces rivaux étoient sur le point d'en venir aux mains ; lorsque Mélanthe dit à Xanthus, tu ne tiens pas la loi de notre combat ; je suis seul & tu viens avec un second. Le Béotien tourna la tête pour voir qui le suivoit, & Mélanthe le perça d'un coup de lance : il dut à ce stratagême la victoire & la Couronne d'Athenes, que Thémete lui céda ou qu'il perdit par sa lâcheté après un regne de huit ans. Mélanthe en regna trente-sept : il eut pour successeur, son fils Codrus qui s'immola généreusement au salut de sa Patrie. Les Héraclides avoient fait une irruption dans l'Attique : l'Oracle les avoit assuré du succès de leur entreprise, à condition qu'ils épargneroient le Roi des Athéniens : Codrus informé de cette réponse, se déguisa en paysan, chercha querelle à quelques-uns des ennemis qui le tuerent. Les Athéniens envoyerent incontinent un Hérault redemander le corps de leur Roi. Cette nouvelle jetta les Héraclides dans un si grand étonnement

qu'ils dilperserent auſſitôt leurs troupes & s'en retournerent.

Ainſi périt Codrus : ſa mort anéantit dans Athenes le titre de Roi qui avoit ſubſiſté, depuis Cécrops, quatre cens quatre-vingt-ſept ans. Pour honorer ſa mémoire, on abolit ce nom : le peuple manqua rarement de prétexte pour augmenter ſon autorité, juſqu'à ce qu'il fut entierement libre : on ſubſtitua au Roi, l'Archonte perpétuel. Cette dignité étoit héréditaire ; elle differoit ſi peu de la Royauté, que la plûpart des Hiſtoriens ont mis les Archontes au rang des Rois : toutefois il ne faut pas les conſiderer abſolument comme tels ; car leur autorité étoit ſubordonnée au peuple qui pouvoit leur demander raiſon de leur conduite, lorſqu'il le jugeoit à propos.

Médon, fils aîné de Codrus, fut le premier Archonte perpétuel : il étoit d'une figure déſavantageuſe : ſon frere Nilée qui le mépriſoit, lui diſputa le Gouvernement : le peuple ſaiſit l'occaſion, les rejetta l'un & l'autre, & déclara qu'il ne recon-

noissoit de Souverain que Jupiter. Athenes fut sous une espece de Théocratie, pendant cette contestation; mais enfin l'Oracle se déclara contre Nilée; ses freres & lui conduisirent en Asie les colonies dont nous avons parlé; elles y fonderent les douze fameuses Villes des Joniens, Ephese, Milete, Priene, Colophon, Mius, Tios, Lébédos, Clasomene, Erithrée, Phocée, avec Chios & Samos dans les Isles qui portent leurs noms.

Médon gouverna vingt ans: il eut douze successeurs de sa race, qu'on appella Médontides. Voici leurs noms & la durée de leur administration: Acaste gouverna trente-six ans; Archippe dix-neuf; Thersippe quarante-un; Phorbas trente; Mégaclès vingt-huit; Diognete vingt-quatre; Phéréclès dix-neuf; Ariphron vingt; Thespiéus vingt-six; Agamastor soixante-dix; Æschile vingt-trois, & Alcméon deux ans seulement. On trouve à peine une action remarquable dans toute cette durée. Le Gouvernement fut tranquile & sans révolution l'espace d'environ trois-cens ans.

Nous pouvons remplir cet intervalle, de ce qui s'eſt paſſé dans l'état des Sciences & des Lettres qui commençoient à fleurir dans les contrées de la Grece les mieux policées. Nous parlerons d'abord de la Poëſie, la premiere façon d'écrire, & le vehicule ordinaire des découvertes. Les noms de Linus, d'Orphée, de Muſée & des autres Auteurs de la Théologie payenne ſont parvenus juſqu'à nous, avec les marques d'eſtime & de reſpect qu'ils ont méritées de leur ſiécle; mais leur hiſtoire eſt ſi ſujette à caution qu'elle ne trouvera jamais de place dans un Hiſtorien ſévere. On ne ſçait quelle étoit leur Patrie, ni dans quels tems ils écrivoient, & l'on attribuë à d'autres le peu d'ouvrages qui nous en reſtent. Quoi qu'il en ſoit, on n'oſeroit ſoutenir qu'avant Homere, la Poëſie fut entierement ignorée des Grecs; toutefois nous n'avons aucune autorité ſuffiſante pour datter ſon origine de plus loin: quoique les Critiques ayent été plus exacts dans la recherche qu'ils ont faite de la Patrie & du ſiécle de

ce grand homme, que dans le jugement qu'ils ont porté de ſes poëmes; ces queſtions ſont encore indéciſes; cependant leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait inutils; ſes ouvrages où chaque parti alloit prendre des armes, en ont acquis du poids & de l'autorité. De toutes les Villes qui ſe ſont diſputées ſa naiſſance, Smyrne paroît en avoir les meilleurs titres: on conjecture qu'il écrivoit la guerre de Troye deux ou trois cens ans après la priſe de cette Ville: il y en a qui le font poſtérieur aux Olympiades; mais eſt-il à préſumer qu'un Poëte qui a pris tous les ſoins imaginables pour embellir ſes poëmes, eut omis la deſcription des Jeux Olympiques, ſi on les eut célébrés de ſon tems? quant à ſa perſonne & à ſa fortune; on nous le repreſente aveugle; du reſte auſſi gueux que nos chanteurs & courant le pays comme eux: ſi cet état l'avilit à nos yeux, ſes ouvrages nous en donnent une idée bien noble; c'eſt-là qu'on voit ce grand homme dans toutes ſes proportions; c'eſt-là qu'il paroît avec

tous les avantages de l'art & de la nature, qu'il force notre admiration, & qu'il enleve le titre de Prince & de pere de la Poësie grecque : à force de rafiner sur ses écrits, quelques gens ont prétendu y trouver l'origine de toute Litterature, des Arts, des Sciences, des Religions, & des Gouvernemens. Nous conviendrons que son siécle n'a point eu de génie plus universel; mais nous nous garderons bien d'en faire le fondateur des Royaumes & des Etats & l'Auteur de toute politesse : il suffit pour son immortalité, que l'élevation de ses pensées, la beauté de ses images, la noblesse de ses fictions, l'harmonie de ses vers, la force de son expression, la justesse de ses caracteres & la conduite de son poëme, ayent poussé à un degré de perfection presqu'inimitable, la Poësie épique qu'on ne connoissoit pas encore, ou qui ne faisoit que de naître.

Hésiode né à Cumes en Œlie, fut transporté dans sa jeunesse à Ascra petit Village de la Béotie : le mérite de ses ouvrages, & le tems auquel il

il écrivoit, lui ont acquis le ſecond rang entre les Poëtes. Quelques-uns le font antérieur à Homere : d'autres aſſurent qu'ils étoient Contemporains, & racontent qu'il remporta la victoire ſur lui dans un combat Poëtique ; à propos de quoi Lucien a dit que le vainqueur n'étoit pas le plus fort ; mais l'Epigramme ſur laquelle on fonde la prétenduë conteſtation de ces Poëtes pourroit bien être apocriphe, & Héſiode n'avoir fleuri que quelque tems après Homere : en tout cas, ce ſeroit à ſon déſavantage qu'on le rapprocheroit du Prince des Poëtes, aſſez pour en faire ſon rival. Au reſte, leurs mérites ſont tout-à-fait différens : Héſiode n'aſpire point au ſublime ; il ſe contente du gracieux ; il eſt bien moins jaloux d'être pompeux qu'agréable, & il affecte partout la ſimplicité plus encore que la délicateſſe : enchanté de la ſolitude, des délices & du loiſir de la vie champêtre, il tourna ſon génie à des ſujets qui demandent quelque nobleſſe & beaucoup d'ingenuité : ſon ſuccès mérite bien le

rang qu'on lui donne. Maxime de Tyre fait une hiſtoire de lui qui caracteriſe un homme plein d'humeur, ou bien curieux de ſa compoſition. Un jour, dit-il, qu'il entendit un Potier qui chantoit en travaillant, quelques-uns de ſes vers, ſans s'embarraſſer de la cadence, non plus que des accens, ils ſe jetta tout à travers les pots, les mit en morceaux, & l'Ouvrier lui demandant par quelle raiſon il briſoit ainſi ſon ouvrage, c'eſt, répondit Héſiode, parce que tu défigures le mien.

Outre les progrès de la Poëſie; l'inſtitution des Jeux Olympiques, ainſi nommés d'Olympie, Ville dans le voiſinage des plaines d'Elis où on les célébroit, fut encore le fruit de la tranquillité générale dont la Grece jouiſſoit alors: les uns en font honneur à un Hercule de la race des Dactiles Idéens, & d'autres à Piſus, dont nous ne connoiſſons que le nom. Je crois qu'il faut les attribuer à Pélops; ils étoient conſacrés à Jupiter: Atrée, Hercule fils d'Alcmene, & d'autres les renouvellerent: mais ils

n'avoient point encore de retour périodique : on attendoit pour les célebrer quelques conjonctures extraordinaires, & cela se faisoit sans pompe ni solemnité remarquables.

Leur splendeur ne commença que sous Iphitus, Roi d'Elis, & descendant d'Hercule:il les remit en vigueur sur les avis de l'Oracle : on les célébra de cinq en cinq ans, & on appella une Olympiade, l'espace de quatre ans qui s'écouloient d'une solemnité à une autre : il paroît qu'après sa mort, leur succession fut interrompuë ; car l'Olympiade où Corebe d'Elis remporta le prix, passe pour la premiere, & n'est à bien compter que la vingt-huitiéme : tel fut le commencement des Olympiades ; il tombe sur la seconde année de l'administration d'Æschile, douziéme Archonte perpétuel d'Athenes, quatre cens huit ans après la prise de Troye, & l'an 3228 de la création : cette époque sépare, selon Varron, les tems fabuleux des siécles historiques, & sa certitude est si grande chez tous les Auteurs, que le nom-

A. M. 3228.

bre des Olympiades eſt un des premiers caracteres de la Chronologie. Les Grecs ſuivoient cette datte dans leurs Annales, & même dans l'hiſtoire des nations étrangeres, & je crois ne pouvoir mieux faire que de l'employer dans le reſte de cet abregé : on n'appliqua pas tout d'un coup le retour des Jeux Olympiques à la connoiſſance des tems ; cet uſage fut acceſſoire ; ils avoient un autre but plus immediat que je vais développer. Les fêtes & la plûpart des ſolemnités de la Grece furent inſtituées dans leur origine en l'honneur des Dieux & des Heros : conſacrées par leur objet, le peuple en faiſoit un point de Religion : la politique ſecondant l'eſprit de ſuperſtition, & le goût de la nation, les perpétua. On ſentit combien il étoit à propos de raſſembler de tems en tems, & de réunir, s'il étoit poſſibles, par des ſolemnités générales, tant d'Etats différens, indépendans les uns des autres, & ſéparés par la diſtance des lieux, moins encore que par la diverſité des intérêts : ces aſ-

ſemblées étoient une occaſion de délibérer & de ſtatuer ſur tout ce qui concernoit le bien public, & l'honneur de la Grece. Quant aux Jeux en eux mêmes; conformes au génie & à la vivacité du peuple, on les regardoit comme les exercices les plus utiles & les plus honorables, dont on put s'occuper en tems de paix: ils donnoient de la force, de l'activité & de la ſoupleſſe aux corps, & nourriſſoient dans les cœurs, le déſir de la gloire. C'étoit une eſpece d'Ecole Militaire, où l'on tenoit continuellement le courage en haleine. L'on ſe propoſoit ſans doute par les applaudiſſemens extraordinaires qu'on prodiguoit à ceux qui y remportoient la victoire, d'élever aux grandes choſes, l'ame du vainqueur qui acqueroit dans cette image de la guerre, une gloire qui approchoit à quelques égards de celles des plus fameux Conquérans: la douceur de ces triomphes étoit le plus grand bonheur dont un homme pût jouir pendant ſa vie; un ami de Diagoras dont les fils avoient été couronnés, lui diſoit à

cette occaſion; maintenant, Diagoras, tu dois mourir ſatisfait, car tu ne peus être un Dieu : ſans entrer dans l'énumeration de tous les exercices qu'on y pratiquoit; nos joutes & nos tournois qui tenoient un juſte milieu entre l'amuſement & le combat, peuvent nous en donner une idée générale; mais la pompe des Jeux Olympiques étoit bien autre. La Grece entiere s'épuiſoit elle & les nations circonvoiſines pour en ſoutenir la magnificence. Lorſque leur inſtitution fut bien affermie; leur célébration ſe fit ſans interruption, tant que la Grece joüit de quelque liberté, & même après cette perte, diſent quelques-uns, qui les continuent juſques ſous le grand Conſtantin, l'an 312 de J. C. Cédrenus en augmente encore la durée de huit ans, & compte 293 Olympiades.

A. M. 3252. Olymp. 29. 1.

Mais pour revenir à Athenes, la mort d'Alcmæon occaſionna encore quelque révolution dans le Gouvernement. Les échecs que le peuple avoit donnés à l'autorité ſouveraine ſuffiſoient pour rendre circonſpects ceux

qui se mêloient de le conduire; mais l'épitethe de perpétuel le choquoit encore, & la dignité d'Archonte fut fixée à dix ans. Charops frere d'Alcmæon & fils d'Æschile fut le premier de cette création; Æsimede, Clidique, Hyppomene, Léocrate, Apsandre & Erixias qui lui succederent, n'auroient rien fait de remarquable, sans Hyppomene qui enferma sa fille qu'on avoit séduite, avec un cheval qui la dévora toute vive. Cette inhumanité entraîna sa déposition. Erixias le dernier de la race de Codrus, mourut ou fut déposé avant que le tems de sa charge fut expiré: quelques Auteurs croyent que Tlesias acheva les dix ans; mais cette opinion n'est pas générale; d'ailleurs il est vraisemblable qu'on a pris Lisias troisiéme Archonte annuel pour ce Tlesias; ainsi nous finirons à Erixias cette espece de gouvernement qui a duré soixante quatre ans.

Tous ces changemens préparoient une révolution plus considérable. Elle arriva. Le peuple s'empara de la puissance & du Gouvernement: au

A. M. 3317.
Olymp. 23. 2.

lieu d'un ſeul Archonte dont les pouvoirs duroient dix ans, il en créa neuf dont l'autorité fut annuelle; ce tems expiré, ſi l'on étoit ſatisfait de leur geſtion, on les envoyoit achever le reſte de leur vie dans l'Aréopage: le premier de ces Magiſtrats s'appelloit proprement Archonte; on y ajoutoit l'épithete d'Eponime, parce que l'année étoit déſignée par ſon adminiſtration, & que toutes les affaires importantes ſe paſſoient en ſon nom. Il avoit ſoin d'une partie des ſuperſtitions: il étoit à la tête d'une eſpece de Chambre Eccleſiaſtique, où l'on décidoit tous les démêlés des époux, des peres & des enfans, des parens & des voiſins, & toutes les conteſtations formées ſur les teſtamens, les legs, les dotes & les ſucceſſions. Il étoit chargé particulierement des orphelins, de la conſervation de leurs biens & du choix des tuteurs: en général toutes les affaires civiles étoient portées à ſon Tribunal en premiere inſtance. Le ſecond Archonte avoit le ſurnom de Roi: le reſte du culte & des cérémonies

lui étoit confié ; sa fonction principale étoit de présider à la célébration des fêtes, de terminer les querelles des Prêtres & des familles sacrées, & de punir les Impiêtés & les Prophanations des Saints Mysteres. On instruisoit encore devant lui quelques affaires criminelles & civiles, qu'il décidoit ou qu'il renvoyoit aux autresCours. Le troisiéme se nommoit Polémarque : il veilloit aussi à quelque pratique de Religion ; mais le Militaire étoit l'important de sa charge : son nom en étoit dérivé ; il étoit tout puissant en tems de guerre, & jouissoit pendant la paix de la même jurisdiction sur l'étranger, que le premier Archonte sur le Citoyen. Les six autres portoient le nom commun de Thesmothetes, & formoient un Tribunal où l'on appelloit des séductions, des calomnies & de toute fausse accusation ; les différens entre l'Etranger & le Citoyen, les marchandises & le commerce étoient de son ressort ; les Thesmothetes avoient encore l'œil à l'observation des loix ; & le pouvoir de s'opposer à tout

établissement qui leur paroissoit contraire aux intérêts de la societé, en faisoit une barriere élevée entre les autres Magistrats & le peuple : tel étoit le district de chaque Archonte en particulier : le corps seul avoit droit de vie & de mort. Quelques Officiers subalternes étoient à sa nomination, & il les déposoit, lorsque sur l'examen de leur conduite, les suffrages du peuple les déclaroient indignes de leurs charges : il convoquoit le peuple; ce que le Roi & les autres Archontes en particulier pouvoient aussi dans les occasions pressantes. En récompense de leurs services, ces Juges étoient exempts des impôts qu'on levoit pour l'entretien des armées, & cette immunité leur étoit particuliere. Créon est le premier de ces Archontes annuels. Il entra en charge la seconde année de la vingt-troisiéme Olympiade. La succession de ces Magistrats fut réguliere : & quelques furent les révolutions que l'Etat souffrit dans la suite par les factions ou par les usurpateurs, on en revint toujours à cette

forme de Gouvernement, qui dura dans Athenes tant qu'il y eût un reste de liberté & de vie.

La liberté dont Thésée avoit jetté les fondemens avoit encore bien des progrès à faire, avant que d'être entiere & solide. Le peuple à chaque révolution avoit acquis quelqu'avantage, & l'autorité des Magistrats se trouvoit trop foible pour captiver ces esprits factieux & légers : pour les conduire & les proteger dans les fonctions de leur charge, ils avoient besoin du secours des loix, & la Grece n'en avoit point encore d'écrites : l'avis des Archontes étoit la seule regle d'état : de-là naissoient des disputes éternelles : on ne s'entendoit, ni sur la Religion, ni sur le gouvernement civil : la moindre innovation devenoit un sujet d'allarmes aux ignorans, & de révolte, aux ambitieux. L'entreprise de Cylon en est un bon exemple : au milieu de ces dissentions ; il affecta la Souveraineté, s'empara de la Citadelle, y soutint le siége, & n'en sortit avec son frere que pour n'y pas mourir de

faim. Les compagnons de sa révolte se réfugierent au pied de la statuë de Pallas ; mais s'étant laissés persuader sur l'espoir du pardon, d'abandonner ce sanctuaire, ils furent presque tous mis à mort : on trouva dans la suite cette action si injurieuse à la Religion, qu'on en bannit les Auteurs, dont on croyoit que la présence souilloit la Ville, & l'exposoit au ressentiment de la Déesse : cette condamnation alluma dans Athenes une faction qui fut long-tems à s'éteindre : on place ce trait dans la quarante-quatriéme Olympiade ; mais c'est plutôt la datte de l'expiation de la mort des compagnons de Cylon, que celle de son entreprise, qui paroît fort antérieure.

Tel fut le sort des Athéniens, jusqu'à ce qu'instruits par leurs malheurs, que la vraye liberté consiste dans la soumission à la raison & à l'équité, & qu'ils avoient besoin d'un Législateur qui les réduisit sous cet Empire ; ils jetterent les yeux sur Dracon : il étoit Archonte pendant

A. M. 3380. Olymp. 39. 1.

la trente-neuviéme Olympiade. C'étoit un homme vertueux & éclairé ; mais presque inhumain à force d'être sévere : il fit un grand nombre de loix qui toutes se sentoient de la dureté de son caractere : il en confia l'exécution aux Ephetes, Tribunal qu'il établit à cet effet : il condamnoit à mort tout coupable indistinctement ; point de différence entre voler un chou ou commettre un sacrilege : on disoit qu'il avoit écrit ses loix non avec de l'encre, mais avec du sang. Quand on lui demandoit la raison de l'égalité des peines qu'il avoit imposées pour toutes les fautes. C'est, répondoit-il, que les plus petits crimes méritent la mort, & que je ne connois pas de plus cruel châtiment pour les grands : la doctrine des Stoïciens qui fut si généralement suivie, semble devoir sa naissance à ces notions rigides. Les loix de Dracon eurent le sort de toutes les choses violentes : leur sévérité les rendit bientôt impraticables ; le pauvre n'y trouva point un asile contre la dureté des riches qui l'épui-

ſoient; le peuple continua de haïr la nobleſſe, le noble de craindre le peuple, & l'Etat étoit au bord du précipice.

Il y eut alors quelque conteſtation entre Athenes & Lesbos de Mytilene; il étoit queſtion de Sigée, petite ville de la Troade, dont les deux partis ſe diſputoient la ſouveraineté. Les Atheniens ſous la conduite de Phrinon, les Lesbiens commandés par Pittacus, avoient ſoutenu leurs droits avec des ſuccès égaux; lorſque les Chefs convinrent de terminer entr'eux cette querelle: Pittacus enveloppa ſon adverſaire dans un filet qu'il avoit caché ſous ſon bouclier & le tua. Il eſt vraiſemblable
Olymp. 43. 3. que les Rétiaires dûrent chez les Romains leur origine à ce ſtratagême. Les Athéniens renouvellerent leurs prétentions, & Piſiſtrate s'empara de Sigée, qu'il donna à ſon fils Hégéſiſtrate. Les Lesbiens inquiéterent Hégéſiſtrate; l'affaire fut portée devant Périandre de Corinthe, qui décida que chacun garderoit ce qu'il poſſedoit, & l'on s'en tint à ſa déci-

ſion. Herodote qui ne fait mention ni de Phrinon ni de Pittacus, & qui ne parle de cette guerre que comme d'une unique action, a donné lieu aux Hiſtoriens de confondre le premier évenement avec le ſecond. On croit que Pittacus fut Tyran de Mytilene; mais ſa conduite devroit le mettre à couvert de cette injure. Il eſt vrai qu'il s'empara du gouvernement; mais ce fut moins par une ambition particuliere, que dans le déſir de s'oppoſer à l'ambition des autres. Il ne garda la ſouveraineté qu'autant que les beſoins de l'Etat le demanderent; il fit quelques bonnes loix, & donna tant de preuves de ſon intelligence & de ſa modération, qu'on le mit au nombre des ſept Sages. Alcée qui avoit beaucoup de part dans l'adminiſtration de Mytilene étoit ſon antagoniſte. Ce Poëte s'eſt illuſtré par ſes talens liriques; mais plus encore par les qualités de bon ſoldat & de bon citoyen, toutes équivoques qu'elles étoient en lui; car dans un combat qui ſe donna entre les Atheniens & ſes Com-

patriotes, il prit la fuite, & abandonna ſon bouclier à l'ennemi; & Strabon nous aſſure que malgré ſes belles déclamations contre la tyrannie, on l'accuſa d'avoir lui-même les deſſeins qu'il combattoit ſi fortement dans les autres : tous ſes ouvrages ſont lyriques; ſon ſtile eſt ſerré, correct & tout-à-fait noble; ſa muſe folâtre quelquefois, mais ſans rien perdre de ſa dignité : on la reconnoît capable des grands ſujets, même quand elle s'abaiſſe à chanter les amours : Horace ſon émule lui attribuë l'invention du barbîton, dont quelques Auteurs font honneur à Terpandre, & d'autres à Anacréon; on l'appelloit la lyre d'or, à cauſe des pieces qu'il avoit écrites contre la tyrannie. Après avoir parlé de ce Poëte, nous n'avons garde d'omettre Sapho ſa contemporaine & ſa compatriote : elle fleuriſſoit aux environs de la quarante-quatriéme Olympiade; ce n'étoit pas une beauté; Alcée en étoit toutefois grand admirateur; il ne paroît pas qu'il en ait été été bien traité : ſi l'on avoit

avoit osé, lui disoit-il un jour, il y a long-tems qu'on vous auroit confié son secret : puisque vous l'avez gardé si long-tems, lui répondit Sapho, c'est une marque qu'il ne me convient pas de l'apprendre. Sa froideur pour Alcée est singuliere; car on ne l'accuse point d'avoir été inhumaine : sa passion pour son sexe a beaucoup flétri sa réputation. Elle aima Phaon ; les infidélités de ce jeune homme firent la matiere de ses plus beaux ouvrages, & furent la cause de sa mort : du reste les charmes de son esprit couvroient tous ses défauts : il est aisé de juger par les fragmens qui nous en restent, avec quelle force & quelle adresse elle manioit les passions, & à combien juste titre elle mérita le nom de dixiéme Muse. Archiloque né à Paros aux environs de la vingt-neuviéme Olympiade, se fit connoître alors; il passe pour l'inventeur du vers Iambique; mais ce genre de Poësie est de plus ancienne datte; on dit même qu'Homere avoit composé dans ce stile une piece appellée Mar-

gitès : ainſi il ne doit apparamment cet honneur qu'à l'amertume & au ſuccès de ſes invectives. Lycambe qui lui avoit accordé ſa fille, rompit le mariage lorſqu'on fut ſur le point de le célébrer ; le Poëte le pourſuivit dans ſes vers avec tant de fureur qu'il ſe pendit; la fille en fit autant. Son ſtile eſt fort & nerveux, brillant & ſerré, tout pétillant d'eſprit, mais rempli de fiel ; Archiloque fait gloire de n'épargner ni ami ni ennemi. Mais de tous ceux qui ont travaillé à perfectionner la Poëſie Lyrique, perſonne n'y a contribué autant que Stéſichore : il apprit au Chœur à danſer au ſon de la lyre ; il en fut nommé Stéſichore : il ne nous reſte pas même un catalogue de ſes ouvrages; tout ce que nous en ſçavons, c'eſt qu'ils étoient d'un caractere grave & majeſtueux ; que ſes chants avoient toute la dignité & toute la pompe qui conviennent à la Poëſie épique : on l'a comparé à Homere ; mais il faut avouer que celui-ci étoit plus maître de ſon génie, & que Stéſichore lui cédoit particuliérement par ſe...

ſtile trop diffus & trop négligé. On a vanté ſa ſageſſe. Il avoit de l'autorité dans ſa patrie : il entra dans les démêlés de l'Etat & de Phalaris : il s'oppoſa vigoureuſement aux deſſeins du Tyran, avant leur exécution ; & quand ils furent accomplis ; il exhorta des premiers le peuple à la révolte. Phalaris le fit ſaiſir, & le garda juſqu'à ce qu'il eût trouvé un ſupplice proportionné à ſon crime ; dans cet intervalle ayant occaſion de connoître ſon mérite & ſes talens, il tourna toute ſa fureur en eſtime, & eut tant de confiance en lui, qu'il prenoit ſa défenſe contre ceux qui l'accuſoient de conſpirer ; il mourut à Catane âgé de quatre-vingts ans : les habitans furent ſi ſenſibles au bonheur de poſſéder ſes cendres, que plûtôt que de les rendre, ils réſolurent de ſoutenir une guerre contre les Hymériens qui les redemandoient. Phalaris appaiſa la querelle, & fit entendre à ſes ſujets, qu'en quelque lieu que le Poëte fût mort & enterré, Hymere auroit toujours l'honneur de lui avoir donné la naiſſance, &

que l'éclat de ses actions, rejailliroit toujours sur sa patrie. A la vérité, toute cette histoire est fondée sur l'autorité seule de Phalaris; mais quoique les lettres qui portent son nom ne soient point originales, elles serviront au moins à nous transmettre les idées de l'antiquité, & à confirmer l'estime que nous faisons de ce grand homme.

Nous avons laissé les Athéniens sur le bord du précipice, & prêts à retomber dans les désordres qu'ils avoient tâché de prévenir; car le remède prescrit par Dracon étoit lui-même un autre mal. Ceux qui furent chargés de l'exécution de ses loix, sentirent bien-tôt la nécessité de se relâcher de leur sévérité, & d'ailleurs ils connoissoient tout le danger qu'il y avoit à les abandonner entiérement: pour trouver un milieu qui rendît à la loi d'un côté ce qu'elle perdroit de l'autre, on jetta les yeux sur Solon. C'étoit un homme équitable & prudent, qui s'étoit concilié par la douceur de son caractére une estime générale, & qui n'étoit en-

gagé dans aucun parti ; il s'étoit fait connoître par la réduction de Salamine sa patrie ; elle avoit secoué la domination d'Athenes pour se mettre sous la protection de Mégare : on avoit tenté tant de fois inutilement de recouvrer cette perte, qu'on décerna peine de mort contre quiconque proposeroit dans la suite cette entreprise. La crainte du supplice ne découragea point Solon ; il contrefit l'insensé, & joignant à des grimaces affectées toute la chaleur & toute la force du raisonnement, il rembarqua le peuple dans cette expédition : on lui en confia le succès, & l'Isle fut surprise par des jeunes hommes déguisés en femmes. Cette action & quelques autres l'éleverent à la dignité d'Archonte, la cinquiéme année de la quarante-sixiéme Olympiade. On ajouta d'un consentement unanime à l'autorité de sa Charge, le pouvoir de réformer la Magistrature, de régler ses Tribunaux & d'en fixer le nombre, les séances & les revenus ; de confirmer ou de dissoudre toutes les constitu-

tions qu'il jugeroit à propos, & d'en former de nouvelles dont l'Etat pût recevoir une meilleure forme de gouvernement.

L'orgueil & l'avarice dominoient alors dans Athenes;les factions la déchiroient; Solon feignit de se charger à regret d'une entreprise si périlleuse. La Ville étoit divisée en trois partis : les uns inclinoient pour l'Oligarchie : d'autres vouloient un gouvernement Démocratique, & le reste, un composé des deux. Le peuple prêt à se révolter, demandoit un partage égal des terres publiques dont les riches étoient en possession, & se disposoit de joindre la violence à sa demande : c'est dans ces circonstances que Solon revêtu d'une pleine autorité parut, & dissipa l'orage. Les citoyens les plus puissans lui conseillerent la tyrannie, & ses amis s'efforcerent à lui persuader que sa conduite & sa modération étoufferoient la haine qu'on avoit pour le nom de Roi. La tyrannie, leur répondit-il, est un beau séjour, c'est dommage qu'il n'ait point d'issuë,

& rejetta des avis qui ne s'accordoient point avec ſes vûës.

Le premier pas qu'il fit, fut la publication de la loi Siſactia qui anéantiſſoit toutes dettes ; mais pour réparer en quelque ſorte le tort qu'il faiſoit aux créanciers, il augmenta proportionnellement la valeur de l'eſpece. Cet expédient fut exposé à de dangereuſes conſéquences. Il avoit communiqué ſon deſſein à quelques amis qui abuſerent de ſa confiance ; ils emprunterent des ſommes conſidérables qu'ils placerent en fonds, & quand l'Arrêt fut publié, ils garderent les terres & refuſerent le rembourſement. Solon fut ſoupçonné d'avoir trempé dans cette fourberie; mais la remiſe qu'il fit à ſes débiteurs le juſtifia. Elle étoit de cinq talens; quelques Auteurs la font monter juſqu'à quinze. Pour dédommager totalement les riches, il leur deſtina les dignités & les emplois ; mais il eut ſoin d'en affoiblir l'autorité, en accordant à chaque Particulier le droit de ſuffrage dans l'aſſemblée générale de l'Etat. Ce privilége tiroit à des con-

ſéquences dont on ne s'apperçut pas d'abord; réuni au droit d'appel que tout citoyen pouvoit interjetter, il ſoumettoit au peuple les cauſes les plus importantes : ſes déciſions n'étoient pas toujours fort équitables : Anacharſis que la réputation des ſages de Grece avoit attiré des extrêmités de la Scythie, dit à Solon qu'il étoit étonné que les gens de bon ſens propoſaſſent les queſtions, & qu'on les laiſsât décider à des fous; & dans une autre occaſion, que les loix étoient des toiles d'aragnée, capables d'arrêter l'indigent & le foible; mais que le puiſſant & le riche franchiſſoient ſans difficulté : Solon lui répliqua, que les uns & les autres les reſpecteroient, tant qu'ils trouveroient leurs interêts à les obſerver. Au reſte connoiſſant tout le danger qu'on courroit à confier à une multitude tumultueuſe, & qui ne penſe point, les grandes affaires, il tira cent hommes de chaque Tribus, dont il fit un Tribunal chargé d'inſtruire exactement les matieres, pour être enſuite portées

portées devant le peuple; quant à l'Aréopage, bien loin de ſupprimer ce Sénat, il en étendit les pouvoirs; il regardoit cette Cour & le Conſeil des quatre cens comme les Anchres qui devoient fixer la République au milieu des émotions populaires, & la défendre contre tous ceux qui auroient aſſez de méchanceté pour réſoudre ſa deſtruction, & d'éloquence ou d'adreſſe pour en venir à bout: nous ne devons pas oublier le Tribunal Héliaſtique, ainſi nommé parce qu'il ſe tenoit en plein air, & qu'il rendoit ſes Arrêts au grand jour. Ses Membres ſe choiſiſſoient parmi le peuple; ils étoient au nombre de cinquante à 200. ſelon l'exigence des cauſes dont un grand nombre & de très-importantes étoient de ſon reſſort.

Tels ſont les changemens qu'il fit dans l'Etat, & l'ordre qu'il mit dans la Judicature. Quand aux Ordonnances particulieres, il réhabilita toutes les loix de Dracon, excepté les peines contre les meurtriers, & il en impoſa d'autres proportionnées à

la nature des fautes : il févit particulierement contre la fainéantife : un fils n'étoit pas obligé de nourrir un pere qui ne lui avoit point donné d'état : il permit à chacun de tester ; car avant cette Ordonnance la fucceffion paffoit néceffairement au plus proche parent : il fit entendre par-là que les liaifons de cœur étoient plus fortes que les liens du fang : afin que les filles ne fuffent point la proye de ceux qui les épouferoient, & que l'intérêt ne nuifit point aux fins du mariage, il défendit de les doter. Quant à celles qui devenoient héritieres, il enjoignit aux époux de fatisfaire à leurs devoirs au moins trois fois par mois, & permit à ces femmes de fe dédommager avec leur plus proche parent, de l'infuffifance de leurs maris, fi le cas y écheoit ; en toute autre occafion, on pouvoit tuer une adultere furprife en flagrant délit. Les courtifannes étoient tolerées : on les regardoit comme des victimes abandonnées à la brutalité des paffions ; il leur étoit défendu de fe mêler avec

les honnêtes femmes ; on les distinguoit à une espece d'ajustement qui leur étoit particulier ; & un commerce trop marqué avec elles ôtoit aux hommes le droit de parler en public. Celui qui violoit une femme libre étoit condamné à mille dragmes. L'usage des jeunes garçons n'étoit interdit qu'aux esclaves ; les seuls que le Législateur eût jugé indignes de cet infame privilege : on n'entroit point dans la Magistrature avant l'âge de trente ans, & les fautes qu'on commettoit alors n'en étoient que plus sévérement punies : un Archonte qu'on surprenoit dans l'yvresse, étoit puni de mort : il ne fit aucune loi contre le parricide, n'imaginant pas apparemment que les hommes commettroient jamais ce crime : telles étoient ses principales institutions : j'en pourrois encore ajouter quelques autres, dont une des plus remarquables est le blâme dont il flétrit tous ceux qui ne prenoient aucun parti dans une sédition : celui qui ne sentoit rien pour sa Patrie, étoit à son avis incapable de faire un bon

Citoyen. Il réforma le calendrier : il régla l'année sur le mouvement du Soleil. Après avoir formé un corps de loix, il songea à leur exécution : pour que personne ne prétendit cause d'ignorance de ce qu'il avoit à faire ou à éviter, il en fit exposer des receuils à l'usage du Public, & que chaque particulier pouvoit consulter dans le besoin. Les Thesmothetes étoient chargés du soin de revoir avec exactitude ces Registres publics. Quand une assemblée générale étoit indiquée ; on donnoit connoissance au peuple du sujet des déliberations & du tems pour le méditer. Pour assurer à ces loix quelque durée, & les garantir du mépris qui suit l'indolence des Magistrats, il fit jurer à chaque Thesmothete de dédier à Apollon une statuë d'or, de sa propre pesanteur, s'il souffroit qu'on en violat quelqu'une ; il lia le peuple par un serment à les observer l'espace de cent ans.

Tel fut le nouveau Gouvernement introduit par Solon ; sa fin principalle étoit d'établir l'équilibre entre

les différens corps de l'Etat : la part que le peuple avoit dans l'administration, compensoit à peu près les richesses & les dignités dont il étoit privé, & les choses en étoient réduites à une égalité fort approchée; mais à parler franchement, il étoit impossible de trouver un remede qui s'étendit à tous les maux qui désoloient les Athéniens, & dont la foiblesse de ce peuple permit l'usage; aussi quelqu'un lui demandant, si les loix qu'il leur avoit données, étoient bonnes, il répondit, les meilleures qu'ils étoient capables de recevoir. Il sçavoit que la démocratie convenoit seule au génie de la nation; il s'en tint à cette forme : il ne lui vint pas dans l'esprit de transporter à Athenes les constitutions que les Spartiates avoient reçûës de Lycurgue : le tempéramment des Athéniens étoit trop délicat pour supporter l'austérité de ces loix, d'ailleurs il en trouvoit l'exécution trop dépendante de la volonté du peuple, & le nombre trop grand pour être réligieusement observées : tous ces changemens ranime-

rent le commerce & l'agriculture, & mirent les Athéniens en état de se rendre opulens au-dedans, & puissans au-dehors. Les sentimens d'ordre & de discipline qu'il leur inspira adoucirent ce peuple jaloux de sa liberté, & persuadé que la violence étoit le seul refuge contre l'oppression. Cette nouvelle forme de Gouvernement, pour être généralement approuvée, ne fut pas à l'abri de toute censure : mais il prévint les plaisanteries qu'on ne manqua pas de faire sur ces loix, par des voyages qui durerent 10 ans : il espéra qu'elles seroient cimentées par le tems, & qu'on les observeroit ensuite par habitude. Mais tandis qu'il parcouroit l'Egypte, l'Isle de Chypre & la Lydie; les factions qui troublerent Athenes se réveillerent. Pisistrate descendant de Codrus & l'allié de Solon du côté maternel se mit à la tête du peuple; c'étoit un homme plein de projets & paîtri d'artifices; d'un accès facile, & d'un abord ouvert & désintéressé, professant l'égalité, & proscrivant toute innovation: sa dis-

ſimulation ſe déroboit ſous un air d'affabilité, & ſes deſſeins étoient palliés par des diſcours ſi naturels & ſi ſéduiſans, qu'il étoit difficile de ſe refuſer à des apparences qui promettoient un mérite ſi vrai. Solon étoit le ſeul qui le pénétra, & il ne tarda pas à s'appercevoir que Piſiſtrate travailloit pour lui-même ; il tenta de le détourner de ſes pernicieux projets, par les moyens les plus doux : il lui diſoit quelquefois qu'Athenes ne connoîtroit pas un meilleur Citoyen, ni un plus honnête homme, ſi la ſoif de regner ne gâtoit pas un ſi beau naturel ; mais cet ambitieux, réſolu d'uſer de toute la bonne opinion qu'il avoit donnée de lui à ceux qui s'étoient mis ſous ſa protection, ſe fit une bleſſure, parut tout ſanglant ſur ſon char, & ſe plaignit que ſa vie étoit à la merci des aſſaſſins, qu'il avoit été attaqué, & que la mort étoit la récompenſe qu'il attendoit du zele qu'il avoit pour le bien public ; il finit par demander des Gardes. Solon n'en fut

point la dupe : il le compara à l'Ulisse d'Homere, avec cette différence, lui dit-il, qu'Ulisse se blessa pour tromper l'ennemi, & que toi, tu t'es blessé pour tromper tes concitoïens : il reprocha au peuple son imbécillité, & ajouta que, quant à lui il avoit assez de sens pour démêler ses desseins, & de courage pour s'y opposer. La faction de Pisistrate prévalut : il obtint cinquante Gardes, dont il augmenta le nombre insensiblement, & s'empara avec leur secours de la Citadelle & de la Souveraineté.

La Ville fut bientôt en allarme : Solon redoubla ses efforts ; il représentoit au peuple que, s'il eût été plus facile d'étouffer les semences de la tyrannie, il leur seroit plus glorieux d'en arracher les racines ; mais cette révolution avoit effrayé les esprits ; personne n'appuya ses remontrances : on lui demanda au contraire en qui il se confioit pour hazarder de pareils discours ; en mon âge, répondit-il : mais convaincu qu'il ne tireroit jamais ce peuple de sa stupidité,

il abandonna Athenes en disant qu'il emporteroit au moins avec lui la douceur d'avoir satisfait à sa Patrie, & au Gouvernement : afin qu'on ne traitât point d'affectation, le changement de sa conduite, il s'éloigna sans différer & aima mieux couler dans la Lydie, la Sicile & l'Isle de Chypre, les restes de sa vie, que de céder aux sollicitations importunes de Pisistrate qui le rappella. C'est en Lydie qu'il eut avec Cræsus cette fameuse conférence sur le bonheur, dont le résultat fut qu'un homme ne pouvoit se flatter d'avoir été heureux pendant sa vie, qu'il ne fut sur le point de mourir. Cræsus qui l'avoit invité à venir admirer la pompe & la magnificence de sa Cour, méprisa son ignorance & la grossiereté de ses mœurs, & le congedia : Dans la suite ce Roi prisonnier de Cyrus & condamné à être brûlé vif, s'écria à plusieurs reprises ! ah Solon, ah Solon : Cyrus lui demanda la raison de cette exclamation ; Cræsus lui fit le récit de la conversation qu'il avoit euë avec ce sage dont sa situation pré-

ſente ne vérifioit que trop bien ſes diſcours. Cyrus en fut touché ; il accorda la liberté à Cræſus, & même ſon amitié. La ſageſſe de Solon ſauva la vie à l'un & inſtruiſit l'autre. Il fonda dans la Cilicie une Ville qu'il nomma Soléis : il y attira quelques Athéniens, dont le langage ſe corrompit par ſon mélange avec celui des naturels, & l'on dit qu'ils ſolécisoient. Il mourut dans l'Iſle de Chypre, aux environs de la cinquante-cinquiéme Olympiade, la quatre-vingtiéme année de ſon âge, & la deuxiéme du Gouvernement de Piſiſtratre. A une prudence & une intégrité dont ſes loix & ſon adminiſtration ſont de fort bons garans, ce grand homme réuniſſoit d'autres qualités : il avoit le génie ſi propre à la Réthorique, que Ciceron datte de lui l'origine de l'éloquence dans Athenes ; il s'étoit encore illuſtré par quelques ouvrages de Poëſie, & Platon aſſure qu'il ne le céda à Homere, que parce qu'il ne ſe donna pas la peine de le lui diſputer : ſon talent principal étoit la ſcience po-

litique & morale; il y étoit si profond qu'on l'a mis au rang des sages de la Grece.

Nous ne finirons pas le caractere de ce Législateur, sans parler de quelques-uns de ses Contemporains, qui dotés d'un fond naturel de raison & de bon sens, répandirent les premieres semences de la Philosophie & des Sciences dont la Grece fut dans les siécles suivans la principale résidence: je veux parler de Thalès, de Pittacus, de Bias, de Cléobule, de Myson & de Chilon, qui composoient avec Solon les sept Sages de Grece; cet attribut leur fut donné la troisiéme année de la quarante-neuviéme Olympiade. Comme la plûpart d'entr'eux avoient part au Gouvernement, tous leurs préceptes tendoient au bon ordre de la societé; ils s'étoient attachés à renfermer dans des Sentences isolées, courtes, significatives & faciles à retenir, les principes généraux de la morale, de la politique; les droits de la nature, de l'honnêteté, du sang, de la patrie, de l'amitié &

les autres devoirs de l'homme. Entre ces maximes, chacun de ces Philosophes en avoit choisi une plus expressive que les autres, qui lui étoit particulierement affectée, & qui lui servoit comme d'étiquete. Thalès le premier des sept Sages poussa ses notions plus loin qu'aucun d'eux; il remonta des principes de pratique, & d'usage à des questions purement spéculatives.

C'est ici le lieu d'examiner avec plus d'exactitude que nous n'avons encore fait, l'origine de la Philosophie qu'il faut datter de ce tems, & qu'on ne peut refuser aux Grecs; ce n'est pas que quelques-unes de ses Parties, telles que celles que l'on doit au hazard ou à la néceſſité, ne fussent antérieures à ce peuple, & n'eussent pris naissance chez l'étranger. Le partage annuel des terres, occasionné par les inondations du Nil, qui confondoient les heritages en dispersant les bornes qui les séparoient, fit éclore chez l'Egyptien les premiers élemens de la Géométrie. L'Assirien qui jouissoit d'un beau

Ciel, d'un pays découvert, & qui avoit du tems de reſte, s'appliqua naturellement à la contemplation des aſtres, & jetta les premiers fondemens de l'Aſtronomie : ces ſpéculations raffinées chez le Chaldéen, dégénérerent en Aſtrologie, & le Phénicien qui tendoit à l'utile, les appliqua avec ſuccès à la navigation ; il découvrit le premier qu'il y avoit autour du pole un point fixe qui pouvoit diriger le Pilote dans ſes voyages. L'Egyptien révendique encore les Parties les plus générales & les plus étenduës de la Litterature ; nous ne ſçavons rien de ceux qui l'ont civiliſé, & qui précederent Hermès Triſmégiſte ; il ne nous reſte même de celui-ci qu'un mêlange apocriphe de dogmes Egyptiens, Platoniques & Chrétiens : il eſt à préſumer que l'Egypte doit une partie de ſes connoiſſances à ſon commerce avec le peuple Juif qu'elle tint long-tems en captivité, & dont la loi l'exceptoit de l'averſion générale qu'elle lui preſcrivoit pour le reſte des Gentils ; mais de quelque part que les Scien-

ces & les Arts lui ſoient venus, il eſt certain qu'ils n'y firent point les progrès qu'on avoit lieu d'eſpérer. L'Egyptien étoit ſuperſtitieux juſqu'à l'imbécilité; les Prêtres mirent à profit ſa foibleſſe : ils déroberent à ſa connoiſſance, ſous des emblêmes & des Hiérogliphes, leurs obſervations naturelles; ils en composerent une eſpece de Théologie, & tout devint myſtere & religion : ils ne manquoient pas en cela de deſſein : l'ignorance du peuple leur en aſſuroit les reſpects; mais ce manege ne tournoit point du tout à l'avantage des Sciences & de la Philoſophie; il mit toutefois la nation en grande réputation dans le monde. Le Grec naturellement actif & curieux voulut s'initier dans ſes myſteres; il fit en Egypte pluſieurs voyages dans ce deſſein, & malgré les ténébres qui les enveloppoient, il en rapporta quelques connoiſſances qui furent les premiers fondemens d'une architecture immenſe : le Gouvernement étoit l'objet principal de la plûpart des nations. Lycurgue, Solon & les autres

Législateurs tournerent toutes leurs vûës de ce côté, & ne s'appliquerent dans leurs voyages qu'à s'enrichir des réglemens & des loix des différens Etats qu'ils parcouroient : ceux dont le génie étoit éloigné des affaires, s'adonnerent à des spéculations plus sublimes & plus déliées sur la nature & sur les ouvrages de la providence. Thalès est le premier qui fit quelque progrés de ce côté ; il nâquit dans la trente-quatriéme Olympiade, on le croit originaire de Phénicie ; mais il vêcut à Milete en Ionie & fut appellé le Milesien. Il apprit aux Grecs les élémens de la Géometrie & de l'Astronomie:il forma plusieurs Théories générales sur l'Univers, qu'il concevoit comme une machine animée par une intelligence suprême, la cause premiere de tous ses mouvemens : il eut quelque soupçon de l'immortalité de l'âme : on lui attribuë la méthode de connoître la hauteur des piramides par la longueur de leurs ombres : il partagea la Sphere en huit cercles ; il observa le premier le tems des Sol-

ſtices & des Equinoxes ; il découvrit la cauſe des éclipſes dont on s'effrayoit avant lui comme de préſages ſurnaturels de quelque calamité publique ; ſuperſtition dont le petit peuple fut encore quelque tems infecté. Il tenoit pour axiome fondamental que l'eau étoit le premier principe de tous les corps. Telles ſont les découvertes dont il enrichit la Patrie : il paſſa pour le fondateur de la Philoſophie ; il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en aſſiſtant aux Jeux Olympiques. Anaximandre & Anaximene ſes compatriotes & ſes diſciples répandirent bientôt ſa doctrine : Anaximandre y fit des changemens ſi conſidérables qu'il fut regardé comme le chef immédiat de la ſecte Ionique. Il ſubſtitua l'infini au premier principe de ſon maître : il diſtingua quatre élemens : il découvrit l'obliquité de l'écliptique, & donna les premieres idées d'un ſiſtême général qui plaçoit la terre au centre de l'univers. Voilà les progrès que ces Heros firent dans la Philoſophie, & s'ils ne leverent point

le

le voile qui couvre les ouvrages de la nature, & n'arriverent pas à des connoiſſances plus diſtinctes, ils ont du moins l'honneur d'avoir ouvert le chemin, & donné par leurs erreurs, matiere à des recherches plus exactes : l'école Ionique fut enſuite éclipſée par une ſecte dont l'étenduë & la durée fut bien autre ; on l'appelloit la ſecte Italique ; Pithagore en étoit l'inſtituteur : nous allons en parler ſans entrer dans le détail des contradictions & des abſurdités qui ont terni la vie & la doctrine de ce grand homme : il nâquit à Samos aux environs de la quarante-ſeptiéme Olympiade ; il commença ſes études ſous le Grammairien Hermodamas : il ſe perfectionna ſous Phérécide de Siros, homme d'une ſageſſe reconnuë, & le premier, ſi l'on en croit Ciceron, qui ait aſſuré l'immortalité de l'ame ; il voyagea de bonne heure en Egypte : il eut, à la recommandation de Policrate, un accès facile chez les Prêtres : jaloux de leurs connoiſſances, & par conſéquent peu communicatifs, ils lui firent eſſuyer toutes les

austérités de leur Séminaire, dans l'espoir de le dégoûter de la connoissance de leurs mysteres; mais sa curiosité surmonta la séverité de cette épreuve; après avoir passé vingt ans à s'instruire dans tout genre de litterature, il revint à Samos; mais la crainte du tyran sous lequel sa Patrie gémissoit alors, le relegua dans le Péloponnese, ensuite à Crotone où il passa le reste de sa vie; il mourut de faim ou fut tué dans une émeute exitée par un jeune homme appellé Cylon, à qui la corruption de ses mœurs avoit fermé la porte de son école. L'industrie & le courage des Crotoniates leur avoit fait jadis une grande réputation; on disoit en proverbe que le dernier des Crotoniates étoit le premier des Grecs; mais une perte considérable qu'ils souffrirent dans un combat contre les Locriens, les avoit entierement abbatus: ils étoient plongés dans l'indolence & la mollesse, lorsque Pithagore s'établit au milieu d'eux: il regarda comme une entreprise digne de lui, de ranimer dans ce peuple le senti-

ment de sa grandeur passée:il prit le caractere de Législateur ; il lui prescrivit des regles d'équité ; il lui donna une Religion ; on se soumit sans peine à tout ce qu'il proposa, & les Magistrats même le solliciterent d'entrer avec eux dans l'administration ; mais après avoir réformé les mœurs ; résolu de fonder une secte, il professa publiquement la Philosophie : il trouva de l'orgueil dans le titre de sage qu'on avoit donné à ses Prédecesseurs ; il l'éluda avec modestie, & se contenta d'être appellé Philosophe ou amateur de la sagesse. Il obtenoit l'attention & le respect de ses Auditeurs, en leur imposant un silence de cinq ans : il avoit retenu des Egyptiens dans toutes ses instructions, un air grave & mysterieux ; il évita l'énigmatique en se servant de simboles qui présentoient un sens clair & simple ; mais qui en contenoient un autre entierement figuratif ; unique façon de faire entendre sa doctrine sans la divulguer : cette expression laconique tenoit le milieu entre le discours ordinaire & l'hiéroglife,

& répondoit parfaitement à l'envie qu'il avoit de répandre sa doctrine sans la prophaner. La Musique, les Nombres & la Géometrie composoient sa méthode ordinaire d'enseigner. La Géometrie figuroit les Etres matériels & sensibles, & les deux autres désignoient les objets intellectuels : ce n'est pas qu'il imaginât dans les Nombres quelques qualités intrinseques ; mais en exprimant avec exactitude les rapports des choses, ils donnoient à sa Philosophie un air de profondeur qu'elle n'avoit point en effet. Quant à sa Théologie ; c'est lui qui fit connoître aux Grecs le nom du vrai Dieu qu'il communiqua à ses disciples sous celui de quaternion ou nombre de quatre ; car on convient que le quaternion de Pithagore est la même chose que l'inéffable ou le Iéhovah des Hebreux : il en vint aussi jusqu'à l'immortalité de l'ame ; mais dans l'impossibilité de concevoir son existence après sa séparation d'avec le corps, il imagina la Métempsicose ou la Transmigration des esprits ; c'est pour cette raison qu'il

bannit la chair des Autels & des tables : il dicta les premiers principes de Physique qu'on eut : ce n'étoit pas à la vérité un sistême complet ; mais ses recherches avoient un enchaînement & une solidité qu'on ne connoissoit point encore : aussi la réputation de cette école fut bientôt décidée ; elle produisit tous les Philosophes qui se distinguerent l'espace de quatre cens ans après sa naissance ; & qui formerent entr'eux une infinité de sectes différentes.

Mais pour revenir à Athenes : Pisistrate jouit pendant trois ans de son usurpation, & fut déplacé par Mégaclès & Lycurgue, chefs de deux autres factions dont la mésintelligence donna lieu cinq ans après à son rétablissement : Mégaclès mécontent de Lycurgue s'offrit à remettre Pisistrate sur le trône, à condition qu'il épouseroit sa fille. Dans ce dessein il fit déguiser en Minerve une grande femme nommée Phya, on la couvrit d'une armure, on la plaça sur un char, on prépara le peuple à sa réception, on lui dit que la

Déesse venoit en personne le solliciter en faveur de Pisistrate, & cette mascarade soutenuë avec une effronterie incroyable eut un heureux succès; on adora la Déesse, & on rétablit son favori. Dix ans s'étoient écoulés, lorsque Mégaclès renouvella la querelle, sous prétexte que Pisistrate méprisoit sa fille, qu'il ne l'avoit épousée que pour recouvrer la Souveraineté, & qu'il ne la traitoit pas comme sa femme. Pisistrate informé de l'orage qui se formoit, s'exila volontairement & se retira à Eritrée dans l'Eubée. Dix ans après sa retraite, il fit alliance avec les Thébains & les Argiens, s'empara de Marathon, Ville de l'Attique, marcha contre les Athéniens, les mit en déroute, & pour les empêcher de se rallier, il leur fit dire qu'ils n'avoient rien à craindre, s'ils vouloient s'en retourner à Athenes & y demeurer tranquiles. C'est ainsi qu'il remonta sur le trône pour la troisiéme fois: il s'y conserva par ses richesses, par ses alliances & en retenant en ôtages les fils de ses ennemis jusqu'à

ſa mort qui ne tarda pas d'arriver. Pendant le cours de ſon regne qui dura trente-trois ans en y comprenant les ſeize ans de ſon éloignement, cet uſurpateur ſe conduiſit avec tant d'équité & de moderation, qu'il auroit pû faire rougir de leur adminiſtration, plus d'un légitime Souverain. Plutarque nous en fournit une preuve. Pendant ſa tyrannie il fut accuſé d'un meurtre; il ſe préſenta devant l'Aréopage & plaida ſa cauſe; mais ſon accuſateur ne parut point : il en uſa fort bien avec Solon; il rendit à ſa perſonne & à ſes loix tout le reſpect qu'elles méritoient; il y ajouta quelques reglemens par leſquels il pourvoyoit à l'entretien des Invalides & au labour des terres; le prétexte de ce dernier établiſſement étoit de prévenir la fainéantiſe, & d'avancer l'agriculture; mais le but, de diſperſer le peuple, & de lui ôter toute occaſion de cabaler, de s'ameuter & de gêner ſon autorité. Il étoit naturellement éloquent : il avoit plus de litterature qu'on en acqueroit communément

alors : il estimoit les Sçavans, & il érigea en leur faveur la premiere Bibliotheque publique : il avoit de grandes parties & en faisoit un bon usage, tant qu'il n'étoit pas question de regner : le peuple ne pouvoit lui reprocher que de s'être rendu plus puissant que les loix ; car il n'abusa jamais du pouvoir qu'il avoit en main, & peu s'en fallut qu'il n'éteignît dans les cœurs l'aversion naturelle que les Athéniens avoient pour la Royauté ; il étoit ennemi déclaré de tout usurpateur. Ciceron crut faire l'éloge de Jules César, en disant qu'il étoit le Pisistrate de Rome, & dans un autre endroit ne sçachant comment cet Empereur useroit de sa fortune, après la défaite de Pompée, il écrit à Atticus ; nous ignorons encore si c'est le destin de Rome de gémir sous la tyrannie d'un Phalaris ou de jouir d'elle-même sous l'équité d'un Pisistrate.

Pisistrate laissa trois fils, Hyppias, Hipparque & Thessalus. Ils partagerent entr'eux le gouvernement ; mais Hyppias l'aîné posséda la souveraineté.

neté. On donne à Theſſalus un caractere intrépide & féroce : Diodore l'éleve au-deſſus de ſes freres, & dit qu'il fut aimé du peuple pour avoir abdiqué la tyrannie. Nous nous bornerons à l'hiſtoire des deux premiers dont nous ſommes mieux inſtruits. Ils ne firent aucune altération dans le gouvernement ; ils embellirent la Ville, & bornerent leur revenu à la cinquiéme partie des rentes publiques : ils regnerent en bonne intelligence, & ſuivirent l'exemple de leur pere avec tant de ſuccès, qu'Athenes ne pouvoit leur objecter que le nom de Tyran. Laiſſons-les paiſibles poſſeſſeurs de l'Etat, & tournons un moment les yeux ſur un autre deſpotiſme. Le gouvernement de Samos avoit été juſqu'à preſent démocratique : Herodote fait mention d'un premier Roi qu'il nomme Amphicrate, ſans parler ni du tems ni des circonſtances de ſon regne ; ainſi nous regarderons Policrate comme le premier dont nous puiſſions aſſurer quelque choſe : il uſurpa le gouvernement

qu'il partagea d'abord avec ses freres; dans la suite ayant massacré l'un & banni l'autre, il devint maître absolu de l'Isle. Pour affermir sa domination, il fit alliance avec les Ægyptiens : il avoit pour maxime qu'il obligeoit plus son ami en lui rendant ce qu'il en avoit reçû, que s'il n'en eut jamais rien emprunté : il avoit une flotte de cent vaisseaux, avec laquelle il infestoit les côtes circonvoisines : il rendit son nom formidable en Europe & en Asie. Dans toutes ses entreprises il faisoit tant de fond sur son bonheur, qu'il osa aspirer à la souveraineté de la Grece, en opprimant & ses sujets & ses voisins. Ce fut sous son regne qu'une troupe de transfuges vinrent demander du secours aux Lacédémoniens, quoiqu'ils descendissent d'une colonie Atheniene. Les grands succès que Sparte avoit eus dans les guerres contre les Messeniens, & la séverité de sa discipline, l'élevoient si fort au-dessus des autres peuples de la Grece, du côté de l'art militaire, que tous les Etats chancelans imploroient son

appui. Les Lacédémoniens croïant qu'il étoit à propos d'arrêter les progrès du Tyran, firent aux transfuges une réponse favorable, & quel que fut le prétexte dont ils pallierent leur entreprise, résolus de traiter Policrate comme un ennemi commun, ils mirent en mer une flotte nombreuse, descendirent dans l'Isle, investirent la Ville, lui donnerent plusieurs assauts; mais ils furent toujours repoussés avec perte, & contraints de lever le siége au bout de quatre jours, & de s'en retourner. Les habitans de Samos qui étoient entrés dans la conspiration, voyant l'entreprise échouée, se retirerent en Crete & fonderent Cydonie. Quelque tems après, Policrate fut livré entre les mains des Perses qui le crucifierent. Les Samiens n'eurent pas le courage de s'affranchir; ils souffrirent que Méandrius son Secretaire lui succédât. Méandrius céda la place à Silofon frere de Policrate, qui revint de son exil à la tête d'un corps de Perses, s'empara de l'Isle, & traita les habitans avec beaucoup de du-

A. M. 3481. Olymp. 64. 2.

reté ; il eut pour successeur son fils Eacès ; & si le peuple recouvra la liberté par l'expulsion d'Eacès, il en fut moins redevable à ses efforts, qu'à des conjonctures qui produisirent une révolution générale dans l'Ionie.

A. M. 3484. Olymp. 65. 1.

Le mauvais succès des Spartiates devant Samos ne les mit point à couvert des importunités ; on les invoquoit de tous côtés ; les Platéens leur demanderent justice des insultes continuelles qu'ils recevoient des Thebains ; mais ils s'excuserent sur la distance des lieux, & les renvoyerent aux Atheniens qui firent avec eux une alliance qui fut dans la suite funeste aux Thebains & à leurs alliés.

Mais pour revenir à Athenes, une avanture galante rompit sous Hipparque l'harmonie qui avoit regné dans cette Ville pendant quatorze ans qui s'étoient écoulés depuis la mort de Pisistrate. Ce Prince avoit de la prudence & des Lettres ; mais né d'un temperamment amoureux, il se passionna pour un jeune homme appellé Harmodius qu'il sollicita vainement, & dont il viola la

ſœur en repreſaille de ſes refus. Harmodius inſtruiſit de tout Ariſtogiton ſon ami, qui n'étoit pas moins épris de lui qu'Hipparque : ils formerent enſemble une conſpiration dont ils fixerent l'execution à la Panathénée. Cette fête leur procuroit la commodité de paroître en armes ſans occaſionner des ſoupçons. Le jour vint ; ils trouverent un moment favorable ; ils fondirent ſur Hipparque : le tuerent, & périrent eux-mêmes dans l'émeute. Pour prévenir un plus grand déſordre, Hyppias obtint de ceux qu'il regardoit comme les complices de l'entrepriſe, qu'ils mettroient bas les armes, & malgré le reſſentiment qu'il eut de la mort de ſon frere, il crut qu'il en falloit différer la vengeance; mais réſolu de ſe faire craindre avant qu'on eût le tems de prendre ſur lui des avantages, il devint cruel, impérieux, & tâcha de s'affermir par des voyes toutes contraires à celles qu'il avoit ſuivies : cela ne lui réuſſit pas. L'Athenien révolté par la violence de ſes procedés, ſongea à ſecouer un joug qu'on

lui rendoit trop pesant : on conspira. Les Alcméonides qui formoient une partie de la faction de Mégacles, qui descendoient de Sestor par Alcméon, & que les Heraclides avoient chassés de la Messinie, étoient les chefs de l'entreprise : se méfiant de leurs forces, pour engager les Lacédémoniens dans leur projet, ils corrompirent la Pithie de Delphes : sur quelqu'affaire que Sparte la consultât, on en recevoit pour toute réponse, mettez Athenes en liberté. Sur cet avis si souvent répété, la liberté d'Athenes devint une affaire de religion. On envoya donc une armée sous la conduite d'Anchimolimolius : les Pisistratides en furent avertis : ils tirerent mille chevaux de la Thessalie, fondirent avec ce renfort sur les Lacédémoniens, tuerent leur Général & quelques autres, & poursuivirent le reste jusques dans leurs vaisseaux. Sparte mit sur pied une seconde armée, commandée par Cléomene fils d'Anaxandride, qui tombant sur la cavalerie Thessalienne, la défit en partie, & mit le reste

en fuite. Les Pisistratides se retirerent dans la Ville, d'où ils firent évader leurs enfans ; mais ils furent interceptés par l'ennemi, qui ne promit de les rendre qu'à condition que les parens sortiroient de l'Attique dans quatre jours ; ce qui fut accepté : Hyppias se retira à Lampsaque dont le Souverain avoit épousé sa fille : il n'avoit possedé la tyrannie que l'espace de quatre ans, depuis la mort de son frere.

A. M. 3493. Olymp. 67. 3.

C'est ainsi que les Atheniens recouvrerent une liberté dont ils avoient été privés pendant cinquante-un ans : les regnes de Pisistrate & de ses fils en avoient occupé tente-quatre : ils durent ce bonheur aux Alcméonides : Harmodius & Aristogiton y eurent aussi quelque part ; ils avoient commencé l'ouvrage, & ils en avoient été les victimes. Athenes leur éleva des statues, & défendit aux esclaves de prendre leurs noms : on consacra aussi une lionne sans langue à Lééna maîtresse d'Aristogiton, qu'Hyppias fit mettre à la question, pour en arracher le dé-

tail de la conſpiration, mais qui ſe coupa la langue avec les dents, la cracha au viſage du boureau, & s'ôta par ce moyen la liberté de parler.

Fin du premier Tome.

A01 1474537

Digitized by Google

Digitized by Google